

ŒUVRES
COMPLETTES
DE
J. J. ROUSSEAU.
SUPPLÉMENT
A LA
COLLECTION.

TOME VINGT-NEUVIÈME.

29

SUPPLÉMENT
A LA
COLLECTION
DES ŒUVRES
DE

J.J. ROUSSEAU,

CITOYEN DE GENEVE.

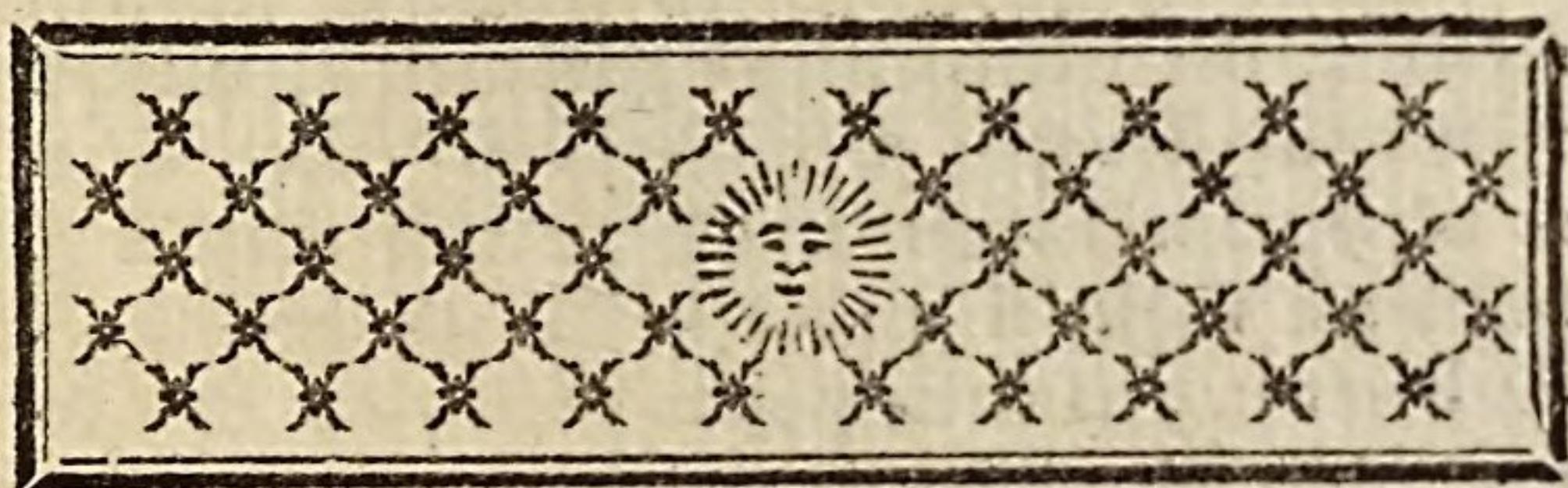
TOME CINQUIEME.



AUX DEUX-PONTS,
CHEZ SANSON ET COMPAGNIE.

M. DCC. LXXIV.

**Landesbibliothek
Coburg**



R É P L I Q U E

D E

M. B O R D E

*A la Réponse de Monsieur Rousseau , ou
Second discours sur les avantages des
Sciences & des Arts [*].*

JE n'avois regardé le premier discours de M.
J Rousseau que comme un paradoxe ingénieux ;
& c'est sur ce ton que j'avois répondu. Sa der-
niere réponse nous a dévoilé un systême décidé ,
qui m'a engagé dans un examen plus réfléchi de
cette grande question , de l'influence des sciences
& des arts sur les mœurs. L'importance de la

(*) Ce second discours eût été mis immédiatement à la suite du premier , si l'on eût eu d'abord l'intention de l'imprimer. On n'y a été déterminé qu'après coup & en considérant que , quoique M. Rousseau n'y ait pas répondu sur le champ , il l'a cependant fait quelque temps après d'une maniere indirecte dans sa Préface de Narcisse.

matiere, des détails plus approfondis, quelques vues nouvelles que je crois avoir découvertes, m'excuseront d'avoir traité un sujet déjà si rebattu : il s'agit ici tout à la fois de la vertu & du bonheur, les deux points principaux de notre être ; que ne doit-on pas entreprendre pour achever de dissiper les nuages qui obscurcissent encore la plus utile vérité ?

Je commence par examiner les effets de l'ignorance dans tous les temps : je fais voir qu'elle n'a jamais produit, ni dû produire cette pureté de mœurs si exagérée & si vantée, & dont on fait un argument si puissant contre les sciences : je lui oppose ensuite les vices & la barbarie des peuples ignorans qui existent de nos jours : de-là je passe à l'examen de ce que l'on doit entendre par ces mots, *Vertu & Corruption* ; & je finis par considérer quels sont leurs rapports avec les arts & les sciences, que je justifie contre tous les nouveaux reproches qu'on a osé leur faire : j'attaque successivement toutes les preuves de mon adversaire, à mesure qu'elles se rencontrent sur ma route dans le plan que je me suis tracé, & je n'en laisse absolument aucune sans réponse.

Je parcours d'abord les traditions des premiers siècles du monde ; ici je vois les hommes représentés comme d'heureux bergers gardant leurs troupeaux au sein d'une paix profonde, & chantant leurs amours dans des prairies émaillées de fleurs ; là ce sont des manieres de monstres disputant les forêts & les cavernes aux animaux les plus sauvages ; d'un côté je trouve les fictions des poètes, de l'autre les conjectures des philosophes : qui croirai-je, de l'imagination ou de la raison ?

Quelle pouvoit être la vertu chez des hommes qui n'en avoient pas même l'idée, & qui manquoient de termes pour se la communiquer ? ou si leur innocence étoit un don de la nature, pourquoi nos enfans en sont-ils privés ? Pourquoi leurs passions précédent-elles de si loin la raison, & leur enseignent-elles le vice si naturellement, tandis qu'il faut tant d'art & de culture pour faire germer la vertu dans leurs ames ?

Cet âge d'or (*), dont on fait un point de foi, que l'on nous reproche si amèrement de ne pas croire, étoit donc un temps de prodiges ; il ne manquoit plus que de couvrir la terre de moissons & de fruits, sans que les hommes s'en mêlassent, & de faire couler des ruisseaux de miel & de lait. Le miracle du bonheur des premiers hommes est aussi croyable que celui de leurs vertus.

Mais comment des traditions aussi absurdes avoient-elles pu acquérir quelque crédit ? Elles flattoient la vanité ; elles étoient propres à exciter l'émulation : les traditions les plus sacrées de l'ignorance étoient-elles plus raisonnables ? Qu'on en juge par l'histoire de ses Dieux, l'objet du culte de tant de siècles & du mépris de tous les autres.

D'ailleurs, le préjugé de la dégradation perpétuelle de l'espèce humaine devoit être alors dans toute sa force ; rien n'étoit écrit ; les connoissances n'étoient que traditionnelles ; on manquoit d'objets de comparaison pour s'instruire ; les livres n'enseignoient point à juger les hommes, un peuple par un autre peuple, un siècle

(*) Voyez la Réponse de M. Rousseau.

par un autre siècle : quelle devoit être alors la souveraineté d'une génération sur l'autre , de celle qui donnoit tout , sur celle qui recevoit tout ? & dans quelle progression le culte de la postérité devoit-il s'augmenter à mesure de l'éloignement ? On appella des Dieux ceux que dans d'autres siècles on eût à peine appelés des hommes : les temps héroïques ont été depuis plus justement nommés les temps fabuleux.

On demande quels pouvoient être les vices & les crimes des hommes avant que ces noms affreux de *rien* & de *mien* fussent inventés ; je demanderois plutôt quelle pouvoit être la sûreté de la vie & des biens avant l'existence de ces noms sacrés ? Car j'appelle sacré ce qui est la base de la foi & de la paix de la société , le principe de l'industrie & de l'émulation : tous les droits étant égaux , les concurrences devoient être sans fin : lorsque la loi du plus fort étoit la seule , & avant qu'il y en eût d'autres pour fixer les propriétés acquises par le travail & l'industrie , & nécessaires à chacun pour sa subsistance , le droit de premier occupant & celui de bienfaisance devoient être dans une guerre perpétuelle : la force & la crainte décidoient tout : un meilleur terrain , une exposition plus agréable , une femme armoient sans cesse de nouveaux prétendants : l'habitant de la montagne aride , le possesseur des vallées fertiles étoient ennemis-nés : le détail des sujets de divisions ne finiroit pas : les passions n'avoient qu'un petit nombre d'objets & n'en avoient que plus de vivacité : la pauvreté & le besoin desiroient plus fortement que la cupidité & l'abondance : jamais un boisseau d'or n'a pu exciter autant de desirs qu'un boisseau de glands en de certaines circonstances.

Quelle que fût l'autorité paternelle & celle de la vieilleſſe, ces liens d'une dépendance volontaire durent bientôt ſ'afſoiblir en ſ'étendant & en ſe multipliant; il ne fallut qu'un ſeul homme plus robuste ou d'une imagination plus forte pour détruire cette félicité fragile; les premières hiſtoires parlent ſans ceſſe de géants qui n'avoient point d'autre profeſſion que le brigandage; dans cette égalité & cette liberté ſauvage, où tous ſont contre un & un ſeul contre tous, les contre-coups d'une première violence ont dû ſe multiplier à l'infini; plus vous ſuppoſez l'homme indépendant & iſolé, plus vous livrez le foible au fort & le vertueux au méchant.

L'expérience confirme ces conjectures: ſi ce premier état eût été celui de la vertu & du bonheur, comment eût-il changé? S'il n'y avoit ni fraudes ni violences, d'où naquit l'idée des loix & des murailles? Si les hommes ont été libres & égaux, comment ont-ils ceſſé de l'être? La violence ſeule a pu changer leur condition, ou en les aſſujettissant, ou en les mettant dans la néceſſité de ſe réunir ſous des chefs pour lui réſiſter: ſ'il y a eu un âge d'or, c'eſt un beau ſonge qui a duré bien peu d'inſtans, & qui ne devoit pas durer davantage: en quelque état que l'on ſuppoſe les hommes, jamais les mœurs n'ont pu leur tenir lieu de loix: c'eſt une folie de prétendre qu'elles puiſſent jamais être aſſez pures pour aſſoupir toutes les paſſions, ou aſſez puiſſantes pour les ſoumettre: j'ajouterai que mon opinion a pour elle l'autorité du monument hiſtorique le plus ancien & le plus reſpectable, quand même il ne ſeroit pas divin (*).

(*) On m'accuſe d'avoir avancé que les hommes

Les hommes s'instruisirent par leurs malheurs; Des miseres de l'égalité & de l'indépendance naquirent la subordination politique & la puissance civile: ici l'histoire commence à mériter quelque confiance; elle est fondée sur quelques faits; mais, je le répète encore, on ne peut trop se défier de nos préjugés éternels en faveur de l'antiquité: à peine avons-nous commencé à en secouer le joug dans ce siècle, le premier qui soit un peu digne du nom de philosophie.

Je ne fais point usage des traditions vagues qui nous sont restées sur quelques peuples de l'antiquité. Il est aisé de donner de grandes idées d'une nation, lorsqu'on ne fait que citer quelques-unes de ses loix: c'est par ses actions seules qu'on peut la connoître: tous ces éloges de la vertu des anciens Crétois, de l'innocence des Scy-

sont méchans par leur nature, ce que je n'ai jamais pensé, & ce que je ne crois pas avoir dit; j'ai supposé seulement qu'ils étoient sujets à des passions, & que ces passions devoient produire de grands désordres, lorsqu'il n'y avoit point de loix pour leur imposer un frein: mon adversaire pense bien différemment; toute société, tout Gouvernement lui paroît une source de vices: la propriété des héritages est qualifiée d'*affreuse*; la distinction des maîtres & des esclaves ne produit, selon lui, que des hommes *cruels & brutaux, fripons & menteurs*; l'inégalité des biens forme des *hommes abominables*; une dépendance mutuelle nous force tous à devenir *fourbes, jaloux & traîtres*: mais s'il n'a jamais été de société, & s'il n'en peut jamais être, sans ces distinctions & cette dépendance, cause nécessaire de tant de crimes, il me reste à demander où est la vertu? Combattroit-il pour une Dame imaginaire? N'auroit-elle existé que dans cet âge d'or, qui lui inspire une foi si vive, ou parmi les peuples de la Nigritie pour lesquels il paroît ressentir la plus tendre prédilection?

thes & des Perses sont sans preuves dès qu'ils sont sans faits; écrits à une longue distance de temps & de lieux, on y trouve les jugemens de l'ignorance ornés par l'imagination. Cette pureté sans mélange dans de grands peuples, est faite pour être admirée, & non pour être crue; on n'y reconnoît point la nature humaine; ce sont des romans de vertu qui peuvent servir à l'édification des foibles, mais qui ne sauroient instruire les sages.

Les peuples les plus illustres parmi les anciens, ont été les Grecs & les Romains; ce sont eux aussi dont l'histoire nous a conservé les plus grands détails; on prétend qu'ils furent d'abord ignorans & vertueux, & c'est leur exemple qu'on oppose principalement à nos mœurs actuelles: cependant dès les premiers temps où l'histoire commence à se mêler avec la fable, lorsque la précieuse ignorance des Grecs étoit encore dans toute sa pureté, nous ne trouvons que meurtres & violences: les héros étoient des chevaliers errans, qui n'étoient occupés qu'à massacrer des brigands publics, à châtier des peuples séditieux, à détrôner des tyrans: chemin faisant, ces demi-Dieux eux-mêmes usurpoient les couronnes, tuoient tout ce qui osoit leur résister, sans autre droit que celui du plus fort, enlevoient les femmes & les filles, & remplissoient le monde d'une postérité fort équivoque. La force du corps faisoit alors tout le mérite des hommes, & la violence toutes leurs mœurs; les héros du siege de Troie vivoient durement, ne savoient pas un mot de philosophie, & n'en étoient pas meilleurs: les poëmes d'Homere sont trop connus pour que je doive entrer dans des détails: qu'on juge des mœurs de ces peuples par leur religion,

quelles vertus auroit-on pu en attendre ? Ils s'étoient fait des Dieux pour tous les vices : la religion , il est vrai , pouvoit beaucoup sur leurs esprits : les barbares qu'ils étoient , lui sacrifioient jusqu'à leurs enfans.

Les villes & les Républiques flotterent longtemps entre l'anarchie & la tyrannie , entre les crimes de tous & les crimes d'un seul : enfin Lycurgue & Dracon furent les réformateurs de Sparte & d'Athenes , qui devinrent les plus célèbres villes du monde. La rigueur de leurs loix est une nouvelle preuve des malheurs qui les avoient précédées ; jamais ces peuples ne s'y feroient soumis , si leurs miseres ne les y avoient préparés & forcés : l'ignorance alors diminua , & les vertus se perfectionnerent ; sans ces deux Philosophes , qui sans doute n'étoient pas des ignorans , les mœurs de ces deux Républiques auroient vraisemblablement empiré toujours de plus en plus ; car la corruption dans l'ignorance ne connoît ni limites ni remedes ; elle est de tous les maux le plus incurable (*).

(*) J'avois dit que *les mœurs & les loix étoient la seule source du véritable héroïsme* : on répond ; *les sciences n'y ont donc que faire* : mais toutes les loix de la Grece , qui est le peuple dont il s'agit ici , lui furent données par des savans & des sages ; la science qui produisit ces loix , ne peut-elle pas être appelée la source primitive de l'héroïsme des Grecs ?

On m'impute d'avoir dit que *les Premiers Grecs étoient éclairés & savans , puisque des Philosophes formerent leurs mœurs & leur donnerent des loix* ; & on ne manque pas de m'imputer toutes les conséquences ridicules qu'il est possible de tirer de cette proposition ; mais comme je ne l'ai point apperçue dans tout mon discours , quoique je l'aye cherchée soigneusement , je me crois

L'irruption de la Perse fit des Grecs un peuple nouveau : les passions particulieres se réunirent contre le danger commun : tout fut héros & citoyen ; il n'y eut plus que des vertus , on n'eut pas le loisir d'avoir des vices : un succès inouï produisit une confiance qui ne l'étoit pas moins : c'étoit une ivresse héroïque ; les Grecs se crurent invincibles , & ils le furent : ces vertus de passage nées du danger , s'évanouirent avec lui : la prospérité , comme il arrive toujours , détendit ce puissant ressort qui avoit remué toutes les ames : on voulut se reposer dans la gloire : aussitôt chacun retourna à ses passions enflammées par le bonheur : l'orgueil d'Athenes , la dureté de Sparte , la jalousie & l'ambition de toutes deux , allumèrent une guerre sanglante , & également honteuse aux deux peuples.

dispensé de répondre jusqu'à ce qu'on me l'ait montrée.

J'ai placé Aristide & Socrate à côté de Miltiade & de Thémistocle ; on répond : *A côté , si l'on veut ; car que m'importe ? Cependant Miltiade , Aristide , Thémistocle , qui étoient des héros , vivoient dans un temps : Socrate & Platon qui étoient des philosophes , vivoient dans un autre.*

J'avoue que j'aurois pu dater les Olympiades où ces grands hommes ont commencé & fini d'exister , & prévenir par-là les petits scrupules chronologiques dont quelques Lecteurs pourroient être tourmentés : mais n'étant question dans le passage dont il s'agit , que de faire un tableau général de la gloire d'Athenes , j'avois cru que cette mince érudition y auroit été déplacée ; j'ai placé Socrate à côté d'Aristide , comme on auroit pu faire dans une galerie de portraits où l'on auroit rassemblé tous ceux des hommes illustres d'Athenes : il est très vrai qu'en ce cas , les portraits d'Aristide & de Socrate se feroient trouvés à côté l'un de l'autre ; tout au plus auroit on placé entr'eux celui de Cimon.

Dans les plus beaux jours d'Athenes, on est bien éloigné de trouver cette pureté de mœurs que le préjugé veut lui prêter; ce peuple étoit dès-lors vain, présomptueux, léger, inconstant, divisé en autant de factions, qu'il y avoit de citoyens qui cherchoient à s'élever; la République portoit déjà dans son sein, les vices que la prospérité ne fit que développer dans la suite.

Il n'y avoit que la corruption du plus grand nombre des citoyens, qui eût pu faire supporter la tyrannie de Pisistrate & de ses fils: Thémistocle étoit ardent, jaloux, ennemi né de tout citoyen vertueux; son faste & son ambition pilloient & déchiroient la patrie sauvée par son courage: Aristide étant employé au maniement des deniers publics, n'étoit environné que de collègues infidèles; Thémistocle lui-même enrichi à force de rapines, poussa la scélératesse au point de l'accuser de malversation, & parvint à faire condamner, à force de brigues & de cabales, le plus honnête homme de la République. Le même Aristide fut banni ensuite par un peuple las de l'entendre appeler le juste: il méritoit en effet ce titre par ses vertus privées, quoiqu'il ne portât pas le même scrupule dans les affaires publiques, & qu'il ne craignît pas de faire passer un décret, en disant: *il n'est pas juste, mais il est utile*. Les héros de Marathon & de Platée redevenoient des hommes à Athenes: toutes les voies de la séduction étoient employées par ceux qui vouloient gouverner; il falloit plaire au peuple, & on ne lui plaisoit qu'en le corrompant. Quels vices ne doivent pas naître dans une multitude victorieuse, souveraine & toujours flattée? Tous les extrêmes se rapprochent dans la démocratie: un peuple roi peut avoir des ac-

cès d'héroïsme ; c'est par sa nature un terrible monstre.

Sparte, ce grand boulevard de nos adversaires, dont ils prétendent nous faire tant peur, a fait l'admiration de la politique, mais elle n'a jamais eu l'approbation de la morale ; Platon, Aristote & Polybe ont reproché à Lycurgue que ses loix étoient plus propres à rendre les hommes vaillans, qu'à les rendre justes. La politique des Lacédémoniens dans la guerre du Péloponnèse, fut tour-à-tour lâche & cruelle ; ils recherchent baslement l'alliance de la Perse ; vils courtisans des Satrapes d'Asie, ils massacroient sans pitié les prisonniers Grecs, & finirent par en égorger trois mille après la bataille d'Ægos-Potamos, au moment même où Athenes périssoit & n'avoit plus de défense contr'eux. Les Spartiates ont eu peu de vices ; mais ils manquoient de beaucoup de vertus : ils devoient être & ils étoient en effet les meilleurs soldats de la Grece ; mais ils n'étoient que des soldats. Pour éviter une extrémité, ils n'avoient trouvé de secret que de se précipiter dans l'autre : ils se garantissoient de la volupté par la mal-propreté, du luxe par la misère, de l'intempérance par une austérité féroce.

Le crime de l'incontinence n'étoit pas connu à Sparte, mais on avoit le droit d'enlever la fille que l'on aimoit ; on empruntoit la femme dont on avoit envie, & les Dames de Lacédémone employoient leurs esclaves pour faire des sujets à la République, lorsque leurs maris étoient trop long-temps à la guerre : on avoit prévenu les fureurs de la jalousie en permettant l'adultère ; l'honnêteté & la pudeur ne pouvoient jamais être violées, puisqu'on les avoit bannies : l'ha-

billement des femmes laissoit voir leurs cuisses découvertes ; elles étoient obligées de danser & lutter toutes nues , avec les jeunes gens aussi tout nus , dans les fêtes publiques. Avec de pareils spectacles , on conçoit sans peine que Sparte a dû mépriser ceux d'Euripide & de Sophocle ; l'amitié même des jeunes gens entr'eux étoit si singulièrement favorisée par les loix , qu'on n' imagine point qu'elle pût se conserver innocente. Xénophon convient de la mauvaise idée qu'on en avoit , & n'ose en entreprendre la justification.

Les enfans d'une constitution foible & délicate , étoient précipités par des barbares , qui ne voyoient dans l'homme que le corps , & qui plaçoient toute leur ame dans leurs bras ce législateur , qui partagea les biens avec une si scrupuleuse égalité , par un contraste monstrueux , établit entre les hommes même , la plus barbare inégalité qui fût jamais ; son peuple fut divisé en maîtres & en esclaves ; il imposa aux premiers , pour distinction , une oisiveté inviolable , ne leur permit aucun autre art que celui de verser le sang de leurs ennemis ; les autres dégradés de leur être , furent livrés à tous les caprices d'inhumanité de ceux que la nature avoit faits leurs égaux , mais que la loi rendoit maîtres de leur vie.

Enfin Lycurgue avoit eu tant d'attention à prévenir toute espèce de cupidité , qu'ayant banni l'or & l'argent & tous les meubles de prix , il autorisa le vol des alimens , les seules choses volables qui restassent dans la ville. Ce peuple conserva fidèlement ses loix pendant une longue suite d'années ; je demanderois volontiers : que pouvoit-il faire de mieux ? Elles avoient calmé habilement toutes les passions , mais c'étoit en
les

les satisfaisant ; & détruit la plupart des vices , en leur donnant simplement le nom de vertus ; ceux même auxquels notre misérable corruption n'a pu atteindre , & dont elle a la foiblesse d'avoir horreur , étoient imposés comme des devoirs d'habitude : telles sont les mœurs qui excitent l'admiration & les regrets de nos adversaires telles sont les armes avec lesquelles ils croient nous terrasser (*).

Si nous considérons Rome à sa fondation, elle ne fut d'abord composée que de brigands, qui n'étoient pourtant ni artistes ni philosophes ; sept Rois de suite leur donnerent des loix ; pendant plus de deux siècles ce peuple n'eut rien de bien distingué ; Romulus tua son frere & fut

(*) J'ai dit que si tous les Etats de la Grèce avoient suivi les mêmes loix que Sparte , le fruit des talens & des travaux de ses grands hommes , & l'exemple & l'émulation de leurs vertus eussent été perdus pour la postérité ; & qu'enfin le monde , sans le secours des arts & des sciences , seroit demeuré dans une enfance éternelle.

Un raisonnement si évident ne pouvoit être réfuté ; on a voulu le rendre ridicule : on a supposé pour cela que dans mes principes , *la vertu n'étoit bonne qu'à faire du bruit dans le monde , qu'il ne serviroit de rien d'être gens de bien si personne n'en parloit après que nous ne serons plus , & qu'enfin si l'on ne célébroit les grands hommes , il seroit inutile de l'être.*

Oui , il seroit inutile à la postérité que de grandes vertus eussent existé , si le souvenir n'en eût été conservé jusqu'à elle ; c'est ce que j'ai dit , & ce que je persiste à dire ; mais que la vertu soit inutile à ceux même qui la pratiquent , si elle ne fait du bruit & si elle n'est célébrée , c'est ce que je n'ai jamais ni pensé ni dit ; & c'est pourtant ce qu'on me fait dire par la bouche d'un Lacédémonien mal instruit de l'état de la question.

à son tour massacré par le Sénat; Tarquin l'ancien périt par les coups des fils d'Ancus, sur lesquels il avoit usurpé la Couronne; la fille de Servius Tullius, unie à Tarquin par un double adultere & un double assassinat, fit passer son char sur le corps de son pere égorgé par ses ordres; on connoît la tyrannie de Tarquin & le forfait de son fils : de grands crimes sont ce qu'il y a de plus mémorable dans ces premiers siècles.

Où étoit donc alors cette pureté de mœurs si sûrement enfantée par l'ignorance? Rome irritée chassa Tarquin : il fallut combattre longtemps, & ce ne fut qu'à force de courage qu'elle vint à bout de se délivrer d'un tyran qui l'eût punie par le fer & le feu, s'il eût été vainqueur. L'extrême valeur naquit de l'extrême danger. Les Romains, peuple jusqu'alors assez commun, devinrent des héros, parce qu'il fallut périr ou l'être : Numance & Sagunte ont eu le malheur de succomber avec autant d'opiniâtreté & de courage : le succès justifia & éleva les Romains : de ces circonstances singulieres se forma en eux cet amour de la patrie, fanatisme héroïque qu'ils ont porté plus loin qu'aucun autre peuple du monde, & qui nous fait tant d'illusion sur leurs autres qualités.

Les commencemens de la République virent éclater de grandes vertus. Il en est de même dans la plupart des sociétés; foibles d'abord & exposées à toutes sortes de dangers domestiques ou extérieurs, elles ont besoin que les vertus soient des passions : une ferveur d'héroïsme s'empare des esprits : les grands périls font les grands hommes. Appius & Tarquin devoient trouver des Virginus & des Brutus : des crimes barbares

sont punis par des vertus qui leur ressembloit.

Dans ce premier état, les hommes doivent être & sont ordinairement assez vertueux : les loix sont nouvelles ; l'art de les éluder n'est pas encore trouvé ; leur nouveauté attache & échauffe les esprits, par la nature même de l'esprit de l'homme. Les Romains étoient braves, il falloit vaincre ou cesser d'être : ils aimoient la patrie ; leur existence étoit attachée à la sienne, & elle ne cessoit point d'être en danger : ils étoient sobres ; comment ne l'auroient-ils pas été ? ils n'avoient que leurs bestiaux, leurs grains & leurs légumes, encore souvent ravagés par l'ennemi ; on doit aimer beaucoup ces choses-là, lorsqu'on n'a qu'elles, & que l'on craint sans cesse de les perdre : ils conservoient l'égalité des biens, c'est qu'ils étoient pauvres ; les partages ne pouvoient souffrir la moindre inégalité, sans exposer quelqu'un à mourir de faim ; chacun à peine avoit sa subsistance : un pere de famille mal à son aise ne fait point d'héritier.

Cependant, au milieu même de ces circonstances forcées, quels vices n'apperçoit-on pas dans les mœurs de ce peuple si singulier ? Que dire des factions éternelles de la place publique ? Comment justifier la jalousie envenimée du Sénat & du peuple, la tyrannie, l'orgueil & les vexations des Patriciens, la cruauté des créanciers, la dureté des maîtres pour leurs esclaves, la violence presque toujours nécessaire pour établir les loix les plus justes, la séduction employée pour obtenir les suffrages, l'abus enfin que les Magistrats faisoient de l'autorité ? Ce n'est pas un seul Sylla que l'on trouve dès ces temps-là ; on en voit dix à la fois dans les Décemvirs : quelle corruption ne doit-il pas y avoir dans

une ville où le choix tombe sur dix Magistrats aussi détestables!

La politique des Romains ne voyoit de juste que ce qui étoit utile : quel art n'employoient-ils pas pour diviser, affoiblir, tromper ou effrayer tous les peuples & les détruire les uns par les autres? Quelles chicanes, quelles subtilités honteuses pour attaquer ou soumettre des nations qui ne leur avoient donné aucun sujet légitime de leur faire la guerre? Quel poison caché sous ces beaux noms de traités & d'alliance? Quelle insolence & quelle dureté dans la victoire? Brigands politiques, ils pillèrent l'univers; les trésors des vaincus ornoient le spectacle de ces triomphes, qui faisoient gémir l'humanité; invention funeste, par qui toutes les passions étoient armées pour la destruction des hommes; ils ne se contentoient pas d'enchaîner les Rois & de les traîner à leurs chars; contre toute sorte d'humanité & de justice, ils osoient les condamner à la mort: les sciences n'existoient pas encore, Rome ignorante avoit déjà commis tous les crimes de la guerre, de la politique, & de l'ambition.

Je sens à quel point j'offense le préjugé dans la censure, qu'une juste défense m'a obligé de faire de ces peuples célèbres: la plupart des hommes ont la louable foiblesse de croire à la chimère de la perfection: il n'a pas tenu aux Poètes & aux déclamateurs de college que nous ne crussions l'avoir trouvée dans les ruines de ces vieux siècles embellis par leur imagination: des ténèbres de l'antiquité sortent quelques rayons lumineux; nous les suivons, nous les admirons: plus ils nous éblouissent, moins ils sont propres à nous éclairer sur l'obscurité des objets qui les environnent: les Philosophes moraux, les politi-

ques spéculatifs ont encore ajouté à l'illusion, les premiers, en cherchant à augmenter l'émulation de la vertu par des exemples miraculeux, les autres en voulant à toute force trouver ou donner des causes certaines à tous les effets, pour parvenir à établir sur des principes fixes une science qu'ils croient destinée à détrôner la fortune. De ce que ces peuples ont fait de grandes choses, on a conclu qu'ils devoient nécessairement les faire; les merveilles de leurs succès ont fait croire celles de leur gouvernement & de leurs mœurs: ainsi s'est formée l'idée d'une vertu parfaite: cette prétendue pureté a été regardée comme la fille de l'ignorance, & est devenue le grand argument de nos adversaires; mais après que leur chimere est évanouie, que reste-t-il à l'ignorance? Si elle n'avoit pour elle que cette perfection des mœurs, comme ses partisans sont forcés d'en convenir, & si cette perfection n'a jamais existé, quels motifs de préférence peut-elle encore s'attribuer?

Si de-là nous descendons aux premiers siècles des nations modernes, quel spectacle nous présente l'Europe ravagée par les barbares descendus du nord? L'ignorance usurpa tous les trônes; l'esprit humain reçut des fers; les noms de mœurs & de vertus disparurent avec ceux de sciences & d'arts; il n'y eut plus de gloire que celle de détruire les hommes, ou de les rendre esclaves. A se renfermer dans notre nation, quelles cruautés politiques ne commit pas Clovis le plus grand homme de sa race? Exemple qui ne fut que trop bien suivi par sa postérité: les frères n'eurent point de plus cruels ennemis que leurs frères; la guerre qu'ils se faisoient étoit le moindre de leurs crimes; leurs armes les plus ordinaires

furent le poison & l'assassinat; Frédégonde & Brunehaut furent les modèles les plus accomplis de la scélératesse; les Rois étoient dépouillés par des maires ambitieux; les peuples pillés & déchirés flottoient dans ces malheureuses révolutions, achetées par leur sang & par leurs misères: les trônes des Goths en Espagne & des Lombards en Italie ne furent pas teints de moins de sang.

Qui pourroit aujourd'hui nous proposer ces siècles funestes pour modèles? Qui pourroit les regretter? Le beau temps, le temps de la vertu de chaque peuple n'est donc pas toujours celui de son ignorance, comme nos adversaires le prétendent; proposition absolument insoutenable à l'égard de tous les peuples modernes de l'Europe.

Je ne suivrai point notre histoire dans tous ses détails; des guerres barbares & interminables, sans justice dans les motifs, sans utilité dans l'objet, tous les vices de l'aristocratie dans une constitution monarchique, un éternel esprit de révolte & d'ambition, source nécessaire de la mauvaise foi, de l'injustice & de la violence, le corps entier de la nation esclave-né des passions de mille tyrans, sont les traits répétés à chaque page de nos fastes: ajoutons une dissolution dans les mœurs hardie & violente; si elle n'éclate pas par-tout également, c'est faute de détails; mais le philosophe voit dans ce que dit l'histoire tout ce qu'elle n'a pas dit; les principes montrent les conséquences; celles de nos époques qui sont éclairées d'une plus grande lumière ne nous permettent pas d'en douter; je me contenterai de donner pour exemple le temps des Croisades.

L'ignorance fut remplacée par de fausses opinions; de mauvaises études prirent le nom de

sciences , & le monde n'en fut pas mieux : les mœurs s'adoucirent pourtant par l'expérience du malheur ; il me suffit de remarquer que les mœurs des regnes de Charles VI, Charles VII, & Louis XI, n'étoient pas meilleures que celles du regne de François I, qui appella les Lettres en France ; & qu'enfin les temps de Catherine de Médicis & de ses fils ne sont nullement comparables à ceux de Louis XIV & de Louis XV, les seuls dans notre histoire, où les sciences & les arts ayent pris un accroissement capable de leur donner une influence marquée sur les mœurs.

S'il pouvoit rester quelque doute à l'égard de mes conjectures sur les vices des premiers âges du monde, un coup-d'œil jeté sur tant de peuples ignorans qui existent encore, suffiroit pour donner le plus haut degré de certitude. Que verrons-nous dans les trois quarts de l'Asie ? le despotisme & l'esclavage, les caprices d'un tyran invincible pour toutes loix, la terreur dans les peuples pour toutes mœurs, un sexe entier victime à la fois de la force & de la foiblesse de l'autre, des milliers d'hommes sacrifiés inhumainement à la jalousie d'un seul, & privés à jamais des plaisirs dont ils auroient dû jouir, pour un maître qui n'en jouit pas ; par-tout le sang humain compté pour rien, & les droits les plus saints de la nature méconnus ou violés : les côtes d'Afrique, la patrie d'Annibal, de Ténacé & de St. Augustin ne nous offrent que les citadelles du crime habitées par des scélérats, brigands & assassins par état, dignes compatriotes des ours & des lions de leurs forêts.

Plus loin, nous trouverons les contrées immenses des Negres, peuples lâches & orgueilleux,

chez qui la débauche & la paresse perpétuent la misère, privés des notions les plus simples de l'honnêteté & de la justice, sacrifiant leurs prisonniers de sang-froid, ou les mangeant, parés de colliers faits des dents de leurs ennemis, ou faisant des parquets de leurs crânes. L'Amérique n'est pas moins peuplée de monstres humains.

Tous les peuples de l'antiquité qui ont eu des mœurs & des loix, les ont dues à des Savans qui ont été leurs législateurs; tels ont été Zoroastre, Minos, Lycurgue, Dracon, Solon, Numa, &c. Il fallut que la science vînt réformer ce que l'ignorance avoit corrompu; les nations éclairées par sa lumière ont paru tour-à-tour sur la scène du monde avec plus ou moins de vertus, d'éclat & de succès, tandis que la barbarie la plus honteuse regne encore après tant de siècles par-tout où l'ignorance s'est conservée.

De quelques hyperboles que l'on veuille exalter les vices des peuples policés, les Cannibales en savent plus que nous sur cet article, sans avoir rien appris de la philosophie ni des arts; ils ne s'amusent point à médire de leur prochain, mais ils le rôtiissent & le mangent en chantant & en dansant: les Mumbos ont des marchés de chair humaine. Comment nos sciences corrompues n'ont-elles point trouvé de tournure pour nous procurer le droit & le plaisir d'un semblable établissement? D'où naît l'horreur que nous en avons? est-ce foiblesse ou préjugé? Il est pourtant difficile de ne pas convenir que ces gens-là ont des mœurs plus dépravées que les nôtres.

On croit faire illusion en avançant que l'ignorance est l'état naturel de l'homme: oui, à peu près

près comme il lui est naturel de marcher à quatre pieds , parce que les enfans ne peuvent d'abord se soutenir sur leurs jambes : l'ignorance est le premier état de l'homme ; mais c'est pour en sortir par l'accroissement de ses connoissances , comme il doit s'affranchir des foiblesses de l'enfance , par le progrès de ses forces : l'ame nous est donnée aussi foible que le corps ; c'est à nous de fortifier l'un & l'autre par les exercices qui leur sont propres. Un juste équilibre est difficile à observer entre ces deux êtres dont nous sommes composés ; mais si les hommes qui ne veulent être que savans , ne parviennent pas toujours à être sages , ceux qui ne veulent être que robustes ne peuvent gueres avoir que des vertus bien foibles.

On m'opposera sans doute des actes & des notions d'humanité, de bonne foi & de justice chez les peuples les plus barbares , & j'en conviendrai sans peine ; l'homme ne sauroit être tout méchant , parce que ce seroit tendre directement à sa destruction , & que le plus foible rayon de raison suffit pour l'en empêcher : les brigands même ne sont point & ne peuvent être absolument sans foi & sans équité ; au sein de la barbarie , on trouve des peuples d'un caractère plus doux ; les climats , les terrains , quelques circonstances singulieres jettent des variétés dans les tempéramens & dans les inclinations ; il y a des vertus d'instinct , dont la semence ne peut être entièrement étouffée : mais si le naturel d'un peuple ignorant peut être bon , ses passions sont toujours redoutables ; la raison perfectionnée peut seule leur marquer de justes limites ; chez les nations non civilisées , les haines sont cruelles & les vengeances atroces.

Enfin, si l'ignorance ne produit pas immédiatement tous les excès des nations barbares, on ne peut nier qu'elle ne soit la source de cette rusticité brutale & féroce qui les familiarise avec les violences & le sang, ainsi que de l'oïveté éternelle qui ne leur permet pas d'autre industrie que le brigandage.

Les Hottentots (*), après la cérémonie qui les constitue à l'âge de dix-huit ans dans la qualité d'hommes, ont le droit de battre leur mere, & se hâtent ordinairement d'en user : les Souverains ne tirent que de légères impositions ; mais c'est pour eux un amusement royal de tuer des hommes : l'Empereur du Monomotapa, dans certaines fêtes, fait donner la mort aux Seigneurs de sa Cour qu'il aime le moins ; le massacre des prisonniers de guerre est de droit ; le Roi de Dahomay en sacrifia, selon le récit des voyageurs, jusqu'à quatre mille en un seul jour ; & c'est, pour le dire en passant, une excuse pour l'usage des Européens d'acheter des esclaves Nègres, puisque ce sont tous des malfaiteurs, ou des captifs destinés à la mort, que la vengeance auroit sacrifiés, & que l'avarice aime mieux vendre. Le Roi des Jaggas, nation errante, qui ne vit que de brigandage, fait lâcher un lion furieux au milieu de son peuple désarmé & rassemblé en cercle dans une vaste plaine ; le lion tue tout autant qu'il peut de ces malheureux, jusqu'à ce qu'il succombe lui-même sous les coups de la multitude ; les survivans finissent par manger les morts avec des cris de joie : c'est ainsi qu'ils célèbrent le jour de la naissance de

(*) *Histoire des Voyages.*

leur Souverain, qui jouit de ce spectacle au haut d'un arbre, où il est à l'abri du danger avec ceux qui composent sa Cour. Ces mêmes Jaggas massacrent leurs enfans aussi-tôt qu'ils sont nés; & cette abominable nation ne se perpétue que par les jeunes prisonniers qu'elle fait sur ses ennemis, & qu'elle élève dans les principes de sa barbarie. D'autres peuples abandonnent aux bêtes féroces leurs peres & leurs meres, lorsqu'ils sont parvenus à un certain point de décrépitude, ou les égorgent eux-mêmes; ainsi le parricide est regardé par l'ignorance comme un service d'humanité. Un très grand nombre de nations mangent leurs prisonniers; les Anzikos, peuple d'Afrique, mangent leurs propres esclaves, lorsqu'ils les trouvent assez gras, ou les vendent pour la boucherie publique.

Combien de sang verse encore l'ignorance par les mains des préjugés & des superstitions qu'elle enfante & qu'elle éternise! Dans le pays d'Adra, une femme qui met au monde deux enfans à la fois, est punie de mort comme adultère: au Cap, si deux filles naissent ensemble, on tue la plus laide; si c'est une fille & un garçon, la fille est exposée sur une branche d'arbre, ou ensevelie toute vivante: au royaume de Congo, s'il tombe trop ou trop peu de pluie, si les saisons sont mauvaises, c'est au Roi que le peuple s'en prend; on se révolte, & il est massacré: à la mort du Roi de Juida, on laisse un interregne de quelques jours, pendant lesquels chacun pille, tue, ou viole à sa fantaisie: l'usage de sacrifier les femmes sur le tombeau de leurs maris, & les esclaves sur celui de leurs maîtres, n'est point une singularité de quelques cantons sauvages: c'est une superstition sanglante qui souille une

très grande partie de la terre : à la Côte d'or , on immole jusqu'à cinq ou six cents personnes à la mort des Rois : l'ignorance forge des Dieux qui lui ressemblent , & leur prête ses fureurs : elle implore leurs faveurs par des cruautés , & croit les fléchir par le sang. La plupart des Sauvages ne reconnoissent que des Divinités malfaisantes ; leurs Prêtres sont des forciers , & leurs sacrifices des meurtres : Annasinga , Reine d'Angola , consultoit le diable par le sacrifice de la plus belle fille qu'elle pût trouver ; elle buvoit un verre de son sang , & en faisoit faire autant à ses chefs. Lorsque les Européens leur demandent raison de ces abominations , ne pouvant les justifier , ils répondent , c'est notre usage : ainsi l'ignorance égorge froidement les hommes de sa propre main , sans avoir besoin d'armer leurs passions : elle tire ses droits de sa stupidité même , & parvient à consacrer ses crimes en les multipliant.

Si l'ignorance des premiers hommes a produit l'âge d'or , comme on le prétend dans quelques régions de l'Europe , comment n'a-t-elle pas eu les mêmes effets dans ces trois immenses parties de la terre ? ou si ces peuples ont eu aussi un âge d'or à leur origine , comment , en conservant si fidèlement leur ignorance , leurs vertus primitives ont-elles fait place à tant d'horreurs ?

On nie , & avec raison , que les hommes soient naturellement méchants ; on croit même qu'ils sont naturellement bons : mais quand je vois dans les trois quarts de l'univers l'ignorance & les vices réunis , si ces vices ne sont point dans la nature de l'homme , qu'est-ce donc qui leur a donné la naissance ? Si l'on ne veut pas convenir que l'ignorance les a enfantés , il est

donc vrai du moins qu'elle n'a pu mettre obstacle à leur existence ; il est donc vrai encore qu'elle a même été un obstacle au rétablissement de la vertu , puisque ces peuples sauvages persistent dans cette misérable barbarie depuis tant de siècles sans aucun amendement : conçoit-on en effet qu'on puisse parvenir à réformer leurs mœurs , sans commencer par les éclairer ? Leur ignorance est donc si intimement unie avec leurs vices , elle en est donc tellement le rempart le plus sûr , qu'on ne peut entreprendre la ruine des uns sans commencer par la destruction de l'autre.

Les vices d'une multitude de peuples ignorans font donc , quoi qu'on en dise , quelque chose à la question : ils prouvent donc très bien non-seulement que l'ignorance n'engendre pas la vertu nécessairement ; ils servent encore à détruire la proposition avancée par nos adversaires , que l'ignorance n'est un obstacle ni au bien ni au mal ; ils démontrent enfin invinciblement que l'ignorance est un état doué par sa nature d'une force d'inertie très puissante contre toute réformation , privé de toute force active pour empêcher le mal , ou pour le corriger , & l'inévitable source de la barbarie , par l'oïfiveté , la férocité , les préjugés & les superstitions qu'elle enfante immédiatement.

J'ai peine à comprendre d'où peut naître le ridicule qu'on affecte de répandre avec tant de confiance sur cette objection tirée des vices de l'ignorance : par quel privilege spécial auroit-on le droit de se prévaloir de la corruption de quelques peuples savans , & ne pourrions-nous employer à notre défense celle de tant de nations barbares ? J'y vois à la vérité quelques différences , & les voici : c'est que chez ces peuples sa-

vans & corrompus nous trouvons à côté de la science les richesses, la puissance, la prospérité, causes toutes naturelles de corruption, & qui doivent assurément en avoir l'honneur par préférence; au lieu que chez les peuples que nous opposons, l'ignorance est absolument seule vis-à-vis de la barbarie, sans aucune autre cause de corruption, en sorte qu'elle ne peut se justifier, ou de l'avoir causé, ou de n'avoir pu y mettre obstacle. Nous objectons la barbarie éternelle & incurable des trois quarts de la terre, qui déposent contre l'ignorance: que cite-t-on en sa faveur? les vertus très passagères & très mêlées de vices, de trois petites villes de l'antiquité. N'est-ce pas là vouloir comparer le particulier à l'universel, l'exception à la règle, & le doute à l'évidence (*)?

(*) J'ai prouvé dans mon premier Discours que le progrès des lettres est toujours en proportion avec la fortune des Empires, & on est forcé de convenir que j'ai raison; mais on me répond *que je parle de fortune & de grandeur, tandis qu'il est question de mœurs & de vertus*. M. Rousseau me permettra de le faire souvenir qu'il n'a pas toujours parlé uniquement de mœurs; il a attaqué aussi les sciences sur ce qu'elles amolliroient le courage; il a attribué à la culture des lettres & des arts la chute d'Athènes, celle de la République Romaine, & les différentes conquêtes de l'Égypte; c'est à ces objections que j'ai répondu dans le passage dont il s'agit: je crois donc pouvoir me flatter de n'être pas sorti de la question.

On m'avoit objecté les conquêtes des Barbares: j'ai répondu qu'ils avoient fait de grandes conquêtes, parce qu'ils étoient très injustes: à toutes ces conquêtes j'ai opposé celle de l'Amérique, la plus vaste qui ait jamais été faite, & uniquement due à la supériorité de nos arts & de nos sciences.

Mais ce qui doit décider la question sans retour : le plus haut degré de toute corruption c'est la barbarie , & elle appartient sans contredit au plus haut degré de l'ignorance : au contraire , la plus parfaite science seroit vraisemblablement la plus parfaite vertu , puisqu'elle seroit le plus haut point des connoissances métaphysiques , morales & politiques : mais si l'on nous conteste cette conjecture , il est du moins bien prouvé que la plus grande perfection de la science ne sauroit jamais conduire à une barbarie telle que nous venons de la décrire ; & ce point seul suffit pour prononcer la condamnation absolue de l'ignorance.

En effet , pour en bien juger , il étoit absolument nécessaire de la considérer dans toute sa pureté ; c'est seulement parmi les peuples les plus sauvages qu'on pouvoit parvenir à bien connoître sa nature & ses effets ; son influence devient équivoque & incertaine , si-tôt qu'elle

Que répond-on ? qu'elle étoit injuste. Qu'elle soit injuste , qu'importe ? En est-elle moins la plus prodigieuse conquête que les hommes aient jamais faite ? En est-elle moins le fruit des avantages que nous donnoient nos connoissances ? On demande quel est le plus brave , de l'odieux Cortez ou de l'infortuné Guatimoufin ? Mais je n'avois pas dit un mot de courage ; je ne parlois que de sciences & d'arts : que l'on prouve tant qu'on voudra que les Américains étoient un peuple très courageux ; bien loin de détruire mon raisonnement , on ne fera que le fortifier ; ils étoient très braves , nous n'étions que savans , & nous les avons vaincus ; ils étoient innombrables , nous n'étions qu'une poignée d'hommes , & nous les avons soumis : c'est-à-dire que la science peut triompher du nombre & du courage même.

est mêlée avec divers degrés de sciences & d'arts.

L'ignorance & la science ne sont plus alors que des noms relatifs: par exemple, nous traitons Athenes d'ignorante au temps de la bataille de Marathon; il est pourtant vrai qu'elle étoit très savante en comparaison de la plupart des villes de la Grece, & de ce qu'elle avoit été elle-même dans les siècles précédens; ainsi sa vertu & sa gloire, dont on fait aujourd'hui un argument en faveur de l'ignorance, devoient au contraire paroître dans ce temps-là une forte preuve de l'utilité des sciences & des arts. Pisistrate & ses fils n'avoient rien négligé pour inspirer aux Athéniens le goût des sciences: ils leur avoient donné la connoissance des Poèmes d'Homere, & avoient attiré dans leur ville Anacréon, Simonide, & plusieurs philosophes; & il faut considérer qu'Hésiode, Archiloque, Alcée, Sapho, avoient déjà existé, & que les sept Sages existoient encore dans ce même temps.

Lycurgue étoit savant & philosophe: Sparte dédaigna, il est vrai, de cultiver les sciences: mais elle les connoissoit; elle étoit trop liée avec les autres peuples de la Grece, pour qu'on puisse la supposer dans une ignorance absolue. Rome même dans ses commencemens sentit que son ignorance ne suffisoit pas pour la gouverner: elle choisit pour second fondateur Numa, recommandable uniquement par la philosophie; elle alla ensuite chercher des loix chez le peuple le plus savant qui fût alors: elle jouit & elle profita des conseils de la science. Enfin ces trois peuples avoient plus ou moins la plupart des connoissances qui ont rapport aux mœurs; à quel

titre l'ignorance oseroit-elle revendiquer leurs vertus ?

Il est vrai que tous les degrés des sciences n'ont pas des proportions de mœurs constantes & égales ; c'est qu'elles n'ont pas toutes une égale influence sur nos actions : Solon , Aristide & Socrate contribuoient plus sans doute aux mœurs , qu'Hippocrate , Euclide & Sophocle.

Les peuples , après les épreuves cruelles qu'ils avoient faites de l'état où ils vivoient sans loix & sans puissance civile , ont dû commencer par l'étude de la morale & de la politique ; & dans ce premier moment , ils ont dû être très vertueux.

Ainsi les temps où ces premières sciences étoient seules cultivées , ont pu l'emporter par les mœurs sur ceux où elles ont été accompagnées de l'étude des autres ; non que ces dernières aient nuï à la vertu , mais par d'autres causes étrangères , telles que la prospérité , l'accroissement des richesses , ou l'affoiblissement des loix.

Athenes se corrompit lorsqu'elle augmenta ses connoissances , parce que son génie & son gouvernement n'étoient pas faits pour supporter la prospérité ; le caractère des Athéniens est le même depuis Solon jusqu'à Alcibiade : Périclès régna sur eux par les mêmes voies que Pisistrate ; les entreprises de celui-ci avoient été portées bien plus loin sous les yeux de Solon & dans la première ferveur de ses loix ; il mérita d'être appelé tyran , & il fut souffert : sans les violences extrêmes d'Hippias son fils , Athenes étoit soumise pour jamais : rendue à sa liberté , elle en abusa : tous ses chefs éprouverent successivement sa légèreté & son ingratitude : l'orgueil & l'ambition du peuple augmentoient par degrés

avec sa puissance & ses conquêtes : plus il s'enivra de sa gloire, plus il voulut être flatté : on ne pouvoit écarter un rival qu'en proposant quelque nouveau moyen de séduction : c'est ainsi qu'on en vint à distribuer les terres conquises au peuple, à prodiguer les deniers publics pour les jeux, les spectacles & les édifices, à attribuer des salaires aux citoyens pour les fonctions d'assister aux jeux & aux tribunaux, à détruire l'autorité du Sénat, à rendre la multitude toute-puissante, à entretenir enfin & à flatter tous ses caprices. Si je cherche quels furent les auteurs de cette corruption, l'Histoire me nomme Thémistocle, Cimon, Périclès; en accuser Phidias, Euripide & Socrate, seroit le comble du ridicule.

L'orgueil naturel des Athéniens dégénéra en insolence & en indocilité; leur vivacité devint ivresse, & leur légèreté folie : ils s'épuisèrent en magnificences & en guerres inutiles : ils eurent tous les vices du bonheur, & ils en firent toutes les fautes. Athenes abusoit de tout; il falloit bien qu'elle abusât des arts comme elle avoit fait de sa puissance & de sa gloire, & qu'elle mît dans ses plaisirs les mêmes vices que dans ses affaires : elle avoit le bonheur de posséder Socrate, Platon, Xénophon; & elle écoutoit par préférence des sophistes & des déclamateurs qui la flattoient : elle ne se contentoit pas d'honorer les Dieux & de couronner Euripide & Sophocle, elle se ruinoit follement pour ses temples & ses théâtres; & la poésie & la religion n'en étoient pas plus coupables l'une que l'autre : la licence d'une démocratie effrénée monta sur la scène : la comédie dès sa naissance fut obscène, impie & satyrique; elle joua les noms & les visages; elle

couvrit indifféremment de ridicules Hiperbolus & Socrate ; elle ne tenoit pas ses vices de sa nature, puisqu'elle n'en a jamais eu de pareils chez aucun peuple ; elle ne fit que reporter dans les mœurs publiques la corruption qu'elle en avoit reçue ; la prospérité étoit tellement la source de cette corruption, qu'elles cessèrent ensemble ; Athenes vaincue & malheureuse réforma son théâtre.

Rome, avec des mœurs dures, un génie sévere, des guerres continuelles, & des succès lents, devoit différer long-temps à se corrompre ; mais enfin le temps arriva où ses loix se turent devant sa gloire ; les causes de sa corruption ont été trop bien développées, & sont trop connues pour que je perde du temps à en parler : les sciences & les arts n'avoient encore fait que de foibles progrès, lorsque ses mœurs étoient déjà perdues : elle eut aussi la fureur des spectacles ; elle s'en servit pour fléchir ou pour remercier ses Dieux, & ils firent une partie importante de son culte. Un peuple souverain veut être amusé : des fauteurs, des combats d'animaux & d'hommes faisoient d'abord ses plaisirs : on fit ensuite venir des baladins de Toscane ; leurs pieces n'étoient que de misérables rapso-dies, pleines de grossièretés : elles portoient le nom de Satyres, terme qui avoit alors le même sens que notre mot, Farce, & qui fut en conséquence détourné à une signification nouvelle qu'il a toujours conservée depuis : les bonnes pieces dramatiques que le goût des lettres produisit dans la suite, bien loin de contribuer à la corruption publique, furent une vraie réformation qui alla toujours en augmentant : Plaute, obligé de se conformer au goût de son siècle,

fut d'abord très libre; Térence devint plus châtié; mais le peuple ne les goûta jamais parfaitement; il préféra toujours l'arène au théâtre.

Il ne cherchoit dans ses représentations que le spectacle de sa grandeur & de sa magnificence: les édifices se surpassoient à l'envi en somptuosité pour plaire à un peuple qui pouvoit tout: les Censeurs crièrent long-temps, & se lassèrent enfin de déplaire sans fruit: le fameux théâtre de Scaurus contenoit quatre-vingt mille personnes; il étoit porté sur trois cent soixante colonnes: il avoit trois étages, dont le premier étoit de marbre; ses colonnes avoient trente-huit pieds de hauteur, & étoient entremêlées de trois mille statues d'airain: ce prodigieux édifice étoit construit pour trois mois seulement, & fut détruit en effet au bout de ce temps: on élevoit des eaux de senteur au-dessus des portiques, & on les faisoit retomber en pluie par des tuyaux cachés. Dans une Tragédie d'Andronicus appelée le *Cheval de Troye*, on voyoit passer sur le théâtre trois mille vases, & toutes sortes d'armes d'infanterie & de cavalerie: Pompée, à la dédicace de son théâtre, fit combattre & périr cinq cents lions, six cents pantheres, & vingt éléphants: qu'est-ce que les sciences pouvoient avoir de commun avec cet appareil fastueux des dépouilles du monde!

Lorsque la corruption fut extrême, elle osa violer la majesté naturelle de la tragédie, & contre toute vraisemblance y porter l'obscénité; enfin on s'entêta des pantomimes, acteurs muets dont le talent consistoit à imiter les actions les plus infâmes: Pilade & Bathylle partagerent la ville, & causerent des séditions: on finit par abandonner entièrement le goût des Lettres &

des arts, qui n'avoient pu se prêter à l'excès de la licence.

Rome, à force de pauvreté & de vertu, conquiert des richesses & des vices; & sa science ne put la guérir; Carthage fut très corrompue & ne fut jamais savante: on en peut dire autant des anciens Perses & de la plupart des grands Empires de l'Asie ancienne & moderne: Sparte elle-même, quoique toujours fidelle à son initiation pour les sciences & les arts, perdit ses vertus aussi-tôt qu'elle fut maîtresse de la Grece: par-tout la prospérité séduit & corrompt; elle détruit ce qui l'a fait naître, & finit par être sa propre ennemie.

Je trouve dans l'histoire que tous les peuples ignorans, sans en excepter un seul, ont été corrompus dans leur puissance & dans leurs richesses: deux peuples savans l'ont été dans les mêmes circonstances: à des effets tout semblables dois-je chercher des causes différentes? & comment oserois-je imputer aux sciences, dans deux cas particuliers, les mêmes vices que je vois par-tout ailleurs où elles n'existoient point?

La proposition que tous les peuples savans ont été corrompus, ne peut donc former aucun préjugé contre les sciences, puisqu'ils ne l'ont été que dans les mêmes circonstances qui ont corrompu toutes les nations ignorantes.

Pour achever d'éclaircir cette question, il est à propos d'examiner ce que c'est que vertu & corruption, deux mots très anciens & très imposans, souvent prononcés, rarement entendus.

La vertu, dans son acception la plus élevée, seroit une force de l'ame qui dirigeroit toutes nos actions au plus grand bien du genre-humain. Les différens degrés du bonheur total des

hommes dépendent des différens degrés de leur union : leur union dépend uniquement de leurs vertus ; ils ne sont séparés & armés que par leurs vices : la plus parfaite combinaison de l'amour-propre & de l'amour social seroit à la fois le plus haut degré de la vertu & du bonheur : c'est à ce point que des lignes infinies de siècles tendront sans cesse , sans l'atteindre jamais : si les hommes avoient pu y arriver , ils ne formeroient tous ensemble qu'une famille.

La société générale se décompose en société politique & civile , & en individus ; la vertu de chaque individu ne sauroit mériter ce nom , qu'autant qu'elle travaille à sa conservation & à son bonheur , relativement à la conservation & au bonheur des différens ordres de sociétés dont il est membre ; toutes les vertus domestiques & civiles doivent être rapportées à ce principe & mesurées à cette règle ; elles s'ennoblissent & s'élèvent à mesure qu'elles contribuent au bonheur d'un plus grand nombre d'hommes : ainsi la tempérance & le courage , les deux vertus gardiennes de notre être , sont en même-temps la base de toutes les vertus d'un ordre supérieur.

La nature nous a environnés de biens & de maux : attirés par les uns , effrayés par les autres , l'excès des desirs & des craintes produit toutes les passions qui nous rendent méchans & malheureux : la tempérance de l'ame & le courage sont la double force qui les modère : plus les desirs & les craintes sont modérés , plus le nombre & la vivacité des concurrences en tout sens diminuent : de-là coulent dans l'ordre civil l'humanité ; la foi , la justice , le désintéressement , la générosité ; dans l'ordre politique , la soumission aux loix , la fermeté contre les désordres

intérieurs & les dangers du dehors : enfin cette modération seule peut adoucir les concurrences inévitables entre les sociétés politiques, calmer leurs défiances mutuelles & établir dans la société générale cette bienveillance, cette bonté universelle qui forme le plus sublime caractère de la vertu, & sans laquelle le bonheur de chaque société n'est jamais qu'un bien fragile.

L'excès des privations, rarement utile au bonheur public, & plus rarement encore au bonheur particulier, a pu être quelquefois une vertu d'obligation en de certaines circonstances; c'est ainsi que dans l'enfance du monde & à la naissance des sociétés, cet excès a pu convenir à la timidité & à l'inexpérience des premiers hommes : dans tous les autres cas, lorsqu'il est produit par des motifs purement humains, c'est tout au plus une vertu de choix qui n'est propre qu'aux âmes froides ou pusillanimes : désirer & jouir avec modération, forme le caractère d'une raison éclairée & d'une vertu active, digne appanage de l'âge viril où le genre-humain est parvenu, & qui peut seul le conduire à sa véritable destination, c'est-à-dire, au plus grand bonheur possible.

Si tous les hommes étoient vertueux, la vertu ne feroit que l'exercice le plus doux & le plus agréable de la raison : plus elle est entourée de vices & exposée aux dangers, aux crimes & aux malheurs qui en naissent, plus elle devient pénible & dure, plus elle a de grands sacrifices à faire : sans les crimes des Tarquins, l'héroïsme cruel de Scévola & de Brutus n'eût jamais existé : sans la barbarie des Carthaginois, Régulus n'eût pas eu besoin de tant de grandeur d'âme ; si César eût vécu en citoyen, Caton ne fût point mort en

héros (*) : ces efforts cruels de la vertu sont la marque d'un mauvais siècle : il ne peut y avoir de Brutus où il n'y a pas de Tarquins ; se plaindre que nous n'ayons pas de Régulus , c'est regretter qu'il n'y ait pas de peuple qui livre aux supplices les plus barbares un ennemi prisonnier : l'adoucissement des mœurs , en bannissant les

(*) J'ai dit que *Caton déclama toute sa vie, combattit, & mourut enfin sans avoir fait rien d'utile pour sa patrie* : on répond qu'on ne sait s'il n'a rien fait d'utile pour sa patrie : (c'est tout ce que je prétendois ;) mais qu'il a beaucoup fait pour le genre-humain , en lui donnant le spectacle & le modèle de la vertu la plus pure qui ait jamais existé : j'en conviens , & j'ajoute que ce fut précisément parce que sa vertu fut extrême , qu'elle fut inutile à son pays ; elle ne fut ni se prêter ni fléchir ni attirer , ni comprendre enfin que les mœurs d'une ville petite , foible & pauvre , ne pouvoient être celles de la capitale du monde , & que la vertu pouvoit exister sans ces mœurs pauvres & dures. Il a été loué par des Philosophes , parce qu'il fut un Philosophe ; avec moins de dureté & d'inflexibilité il auroit pu sauver sa patrie ; il ne fut que mourir : mais qu'il fallût ou être ce qu'il a été , ou suivre les principes de Tibère & de Catherine de Médicis , & devenir un *Cartouchien* , un *scélérat* & un *brigand* , & qu'il n'y eût point de milieu entre ces extrémités , comme notre adversaire le suppose dans la rapidité de ses conséquences ; c'est une prétention qui doit paroître tout au moins exagérée.

C'est ainsi que lorsqu'en parlant des Brutus , des Décius , des Lucrece , des Virginius , des Scévola , j'ai fait l'éloge d'un Etat où les citoyens ne sont point condamnés à des vertus si cruelles : on m'a répondu qu'on entendoit très bien qu'il étoit plus commode de vivre dans une constitution de choses où chacun fût dispensé d'être homme de bien , comme si la vertu étoit essentiellement sanglante & barbare , & que hors de ces malheureuses circonstances l'honneur & la probité même ne pussent exister.

grands

grands crimes , a banni en même temps ces vertus effrayantes , toujours rares , parce qu'il faut une longue suite de crimes , pour donner occasion à un seul acte de ces vertus ; gémir de ce qu'elles n'existent plus , c'est faire le plus grand éloge du système de notre société : moins la vertu a besoin d'efforts & de sacrifices , plus elle suppose les mœurs perfectionnées.

Les miseres & l'ignorance des premiers siècles ne leur permettoient pas de connoître ces principes : les peuples anciens furent extrêmes dans le matériel des vertus , & n'en posséderent jamais le véritable esprit : le bonheur particulier de chaque société fut leur unique objet ; ils ne s'éleverent point jusqu'à l'amour du genre-humain , ce point de réunion de toutes les vertus , ce dogme fondamental du bonheur , que l'ignorance ne soupçonnoit pas , que la politique détestoit , & que la philosophie seule pouvoit leur révéler ; ils crurent que la tempérance ne pouvoit être qu'une privation absolue , & ils supposèrent que le courage devoit combattre sans cesse ; toute la vertu humaine se réduisit à l'art de rendre les hommes terribles à d'autres hommes : la rusticité , la férocité pouvoient contribuer à ce funeste effet ; elles furent consacrées comme les mœurs de la vertu ; on en vint à les prendre pour la vertu même : la pauvreté , la frugalité n'étoient point estimées comme l'effet de la modération mais comme des armes de plus à la guerre ; on ne connoissoit que la tempérance du corps , & elle n'étoit que l'instrument de l'ambition de l'ame : pour animer la valeur on avoit des spectacles sanglans , on se faisoit un devoir d'être cruel jusques dans ses plaisirs : dans ces circonstances , tout ce qui n'étoit pas précisément par-

vreté & courage, épouvantoit le préjugé & étoit impitoyablement appelé corruption; on persistoit à rester malheureux pour être redoutable.

On voit par-là combien l'imputation de corruption si odieuse & si répétée, a été injuste dès son origine : ces nations de soldats, fidèles à leur animosité éternelle, redoutoient comme une source de foiblesse tout ce qui pouvoit les rapprocher & les adoucir : on connoissoit les avantages du courage, on ignoroit encore ceux du commerce & des arts : on vit que l'on alloit perdre des soldats, on ne voyoit pas que l'on gagnoit des citoyens; on croyoit qu'il étoit honteux de devoir à l'industrie des biens qu'on auroit pu se procurer par la force; & il faut remarquer que dans ces temps la guerre enrichissoit les particuliers & les peuples : les loix des différens Etats n'avoient songé qu'à les séparer, on crut leur constitution perdue lorsqu'il fut question de les réunir : des hommes, qui par amour pour leur patrie, détruisoient celle de cent peuples, étoient bien éloignés d'imaginer la terre comme une patrie commune à tous ses habitans; on ne concevoit pas qu'il pût s'établir entr'eux des intérêts communs : des besoins & des secours mutuels ressembloient à une dépendance : des guerriers qui se faisoient négocians & ouvriers croyoient se dégrader; c'étoit toutes les passions particulières, qui sous le nom de vertus & de mœurs anciennes, s'étoient liguées contre le bien général nouveau & inconnu.

Les vieux préjugés céderent enfin en grondant; les nouvelles connoissances s'établirent : chaque état de l'homme a ses vices qui lui sont propres : le commerce & les arts en introduisirent de nouveaux; on ne vit qu'eux, on oublia ceux de la

pauvreté qu'ils avoient chassés; on murmura, on cria, comme on fait encore aujourd'hui; on employa sans cesse ce terme commode & vague de corruption, qui accuse sans preuve & juge sans objet fixe, & qui, au gré de la satire, de l'humeur & de la misanthropie, flétrit indifféremment de la même qualification, la plus haute insolence du vice & le plus petit relâchement de la vertu.

La corruption se mesure par la qualité des vices nouveaux qu'elle introduit dans les mœurs, & les vices eux-mêmes tirent leurs qualités de celles des biens dont ils nous privent; les premiers biens sont, la vie, la liberté, les possessions, la bonne constitution de la société où nous vivons, enfin la paix & l'union avec les sociétés voisines; ainsi les vices les plus graves, sont l'inhumanité, l'injustice, la mauvaise foi, la lâcheté, l'esprit de révolte, la violence & l'ambition: tous les autres vices qui n'attaquent point les vertus de première nécessité & les biens naturels, forment un genre de corruption moins criminel, & qu'on ne doit nullement confondre avec le premier: ainsi plus ou moins d'usage des richesses & des plaisirs, n'est jamais qu'un abus tolérable en comparaison des vices dont je viens de parler, surtout lorsque la constitution de l'Etat est telle qu'elle n'en est pas directement violée.

Par ces principes nous devons juger que le plus haut degré de corruption se trouve, ainsi que je l'ai dit plus haut, parmi ces nations sauvages, qui n'ont ni mœurs, ni loix, ni gouvernement, ni union avec leurs voisins, ni droit des gens pour assurer leurs vies, leur liberté & leurs biens, & dont les misérables destinées sont l'é-

ternel jouet de quelques préjugés & de toutes les passions.

Par-là , nous trouverons encore une très grande corruption dans ces siècles fameux de l'antiquité, où les peuples n'avoient point d'autre industrie ni d'autre institution que la guerre, ce crime & ce malheur qui les renferme tous : leurs vertus mêmes, par un égarement monstrueux se rapportoient uniquement à cet objet ; & que pouvoit produire en effet une frugalité oisive, une pauvreté qui avoit tout à acquérir & rien à perdre, une dureté de mœurs qui ne vouloit être adoucie par rien ? Que restoit-il, sinon de se haïr & de se combattre sans cesse, ne fût-ce que par désœuvrement, si ce n'étoit par férocité & par ambition ? C'est ainsi que Rome toujours armée & toujours sanglante, a été pendant plus de six cents ans l'ennemie du monde, avant d'en être la maîtresse. Détournons les yeux un moment de cette ville superbe ; portons-les sur les ruines de cent villes dépouillées, dépeuplées, ravagées par le fer & le feu ; considérons ce qu'il en a coûté au genre-humain pour la gloire d'un seul peuple, & admirons encore, si nous l'osons, le barbare système des vertus anciennes qui, renfermées dans les murs de chaque ville, ne voyoient dans le reste du monde que des ennemis, & ne s'exerçoient que pour le meurtre & la destruction.

Appliquons enfin ces principes à cette horrible corruption de notre siècle, qui nous a valu tantôt les noms de lions & de tigres, tantôt l'épithète de fourbes & de fripons, capables de tous les vices qui n'exigent pas du courage, & tant d'autres invectives répétées à chaque page par notre adversaire. Je dédaigne les avantages que je pour-

rois tirer d'une déclamation aussi outrée, pour me renfermer uniquement dans mon sujet: je ne nierai pas qu'il n'y ait parmi nous des richesses mal acquises & dont on abuse pour le faste & la mollesse, pour la séduction de la vertu & le salaire du vice; j'avoue que l'ostentation monstrueuse de quelques fortunes forme un contraste odieux avec la pauvreté d'un grand nombre d'hommes, & qu'elle répand de proche en proche une émulation de luxe ruineuse, & dont les mœurs ont beaucoup à souffrir par le prix qu'elle attache aux choses superflues, & par le vif aiguillon dont elle presse la cupidité; je ne puis dissimuler enfin que la recherche de certains agrémens prétendus, l'excès de la dissipation, de la frivolité & de l'amour du plaisir, ne nuisent infiniment aux talens & aux vertus.

Après ces aveux, j'observerai que cette corruption est du genre le plus excusable, puisqu'elle n'attaque ni la paix, ni le gouvernement, ni la liberté, ni la possession de tous les biens naturels, & qu'elle permet à chacun d'acquérir, de jouir, & d'être vertueux, sans être troublé par la violence & l'injustice.

Telle qu'elle est cependant, si elle avoit infecté la masse entière de la nation, peut-être les hyperboles de nos adversaires commenceroient à avoir quelque fondement; mais si ce ne sont là que les mœurs de quelques quartiers de la capitale, mépriserons-nous tout le reste de l'Etat qui n'y participe point? Ne daignerons-nous voir dans la société actuelle qu'un composé de *Cuisiniers, de Poètes, d'Imprimeurs, d'Orfèvres, de Peintres & de Musiciens*? Oublierons-nous, comme on affecte de le faire, le travail assidu du laboureur & de l'artisan, l'industrie & la bonne foi

du commerce, la modération du citoyen dans sa médiocrité, l'intégrité & l'application du corps nombreux de la Magistrature, les vertus enfin & le zèle de tant de Ministres ecclésiastiques, auxquels l'antiquité n'a rien de semblable à opposer? N'est-ce donc plus dans ces états divers que l'on doit chercher les mœurs d'un peuple? Quelques gens de cour & leurs flatteurs, quelques millionnaires & leurs parasites, quelques fous, jeunes & oisifs, auroient-ils seuls le droit de représenter la nation?

Les passions naturelles sont de tous les temps : par-tout où il y aura des cœurs humains, on trouvera l'amour des richesses, des honneurs & des plaisirs ; les femmes voudront plaire, & les hommes voudront séduire : les Paladins de Charlemagne, les Croisés, & les Ligueurs avoient plus ou moins le fond de notre corruption : nous n'en différons que par le vernis & les nuances, & tout au plus par quelques passions d'opinion : les vices secrets sont menacés par la religion, les vices publics doivent être réprimés par le Gouvernement ; ainsi s'il y avoit quelque profession où les fortunes fussent rapides, infaillibles & énormes, où elles se fissent sans risques & sans peine, sans talent & sans utilité pour la patrie ; si des fortunes odieuses étoient ensuite réhabilitées par de grandes places & par des alliances illustres ; s'il y avoit des excès de luxe qui formassent des disparates choquantes ; si le vice payé par la richesse triomphoit avec insolence ; si des hommes osoient afficher leur perversité, & des femmes leur honte, ce seroit la faute des loix.

Les Gouvernemens modernes, si vigilans contre le crime, ne savent point flétrir le vice ; ils sont encore dans l'enfance à cet égard : occupés

jusqu'ici à se fortifier , ils n'ont considéré les mœurs que du côté par lequel elles intéressent la politique ; le bon ordre purement moral n'a point été l'objet de leurs soins.

Que les loix ferment le plus qu'elles pourront les mauvaises voies à la fortune , qu'elles châtient l'abus des richesses ; en retranchant les objets excessifs de la cupidité, elles réduiront la cupidité même dans de justes limites ; qu'elles veillent attentivement sur les plaisirs publics , afin que la décence & les mœurs n'y soient pas violées , du moins habituellement ; qu'elles forcent au travail & au mariage l'oïveté & le célibat trop soufferts parmi nous ; cette corruption tant reprochée , disparaîtra aussitôt ; & combien cette réforme est-elle plus facile , qu'il ne l'a été d'établir l'autorité & l'obéissance , & de délivrer les peuples de l'oppression des Grands ? Il suffiroit de le vouloir pour réussir : le cri général est le cri de la vertu.

Mais pour cela faut-il nous ramener à l'égalité rustique des premiers temps ? les mœurs sont-elles donc incompatibles avec les richesses ? Si nous recherchons l'origine de ce système d'égalité tant vanté chez les anciens , nous trouverons qu'il portoit sur un faux principe qui suppose tous les hommes égaux dans l'ordre de la nature : je conviens qu'ils sont tous égaux dans leur orgueil & dans leurs prétentions ; mais l'homme & la femme , la vieille , l'âge viril & l'enfance , le malade & celui qui est en santé , sont-ils égaux en effet ? Le courageux & le timide , l'imbécille & le spirituel , le paresseux & l'industriel , le robuste & le foible le sont-ils davantage ?

Le caractère de la nature est la variété , & elle ne l'a peut-être imprimé dans aucun de ses ou-

vrages plus fortement que dans l'homme : deux hommes ne sont point égaux en force, en adresse, en courage, en esprit; les traits de leurs visages ne sont pas plus différens que leurs tempéramens, leurs qualités, leurs talens, & leurs goûts: dès les premiers ans de l'enfance, des yeux attentifs voient éclater les traits distinctifs du caractère; c'est que la nature nous ayant destinés à vivre en société, il falloit que nos qualités fussent inégales relativement à l'inégalité des places que nous devions occuper : les uns devoient naître pour les fonctions les plus basses de la société, afin que celles qui sont les plus relevées & les plus importantes pussent être remplies sans distraction : car si chacun eût cultivé son champ lui-même, quel temps seroit-il resté pour inventer les arts & les sciences, faire des loix & les maintenir en vigueur? L'inégalité naturelle est la base de l'inégalité politique & civile nécessaire dans toute société.

Plus les sociétés sont foibles, plus il y a d'égalité entre ceux qui les composent; ainsi l'inégalité est moindre entre des enfans qu'entre des hommes faits. Il est certain, que lorsqu'il n'y avoit point d'autre nature de biens que des fonds de terre, il convenoit qu'ils fussent partagés également; ce n'étoit pas un raffinement de politique ni de philosophie qui avoit fait imaginer ce partage aux premiers législateurs; c'étoit tout simplement la nécessité qui les y avoit conduits.

Cette égalité n'étoit autre chose que le défaut de talens, d'arts, d'industrie, & de commerce; elle fut détruite par des vices, elle l'auroit été tout de même par des vertus; elle devoit être la première victime sacrifiée à la perfection du genre humain; l'égalité parfaite ne produisoit que des
laboureurs

laboureurs & des soldats, & comme les hommes sont nécessairement avides de distinctions, ne pouvant en espérer d'ailleurs, ils en cherchoient à la guerre; ainsi ces premières sociétés se combattirent avec acharnement: c'étoit un état de guerre perpétuel de tous contre tous, c'est-à-dire, un état de calamités sans fin: un ou plusieurs Etats s'agrandirent enfin par la destruction de plusieurs autres; l'inégalité s'introduisit entr'eux, & par une suite nécessaire entre les membres qui les composoient; dès-lors les hommes commencerent à être moins malheureux; il n'y eut plus qu'une portion de ces grandes sociétés qui fut obligée de porter les armes; il n'y eut plus que des frontières qui souffrirent les horreurs de la guerre; l'intérieur des grands Etats jouit d'une paix éternelle, l'industrie & l'émulation naquirent de l'oïveté, puisqu'il plaît à nos adversaires d'appeller de ce nom l'état des hommes, lorsque la patrie cessa de les occuper tous à la guerre; les citoyens se divisèrent en fonctions & en classes nouvelles; les talens se connurent; on vit éclore le commerce, les arts, les sciences; le monde prit une face animée, brillante & heureuse; l'inégalité seule enseigna aux hommes la légitime destination de leurs facultés naturelles; elle leur apprit à se rendre heureux les uns par les autres; elle devint enfin la source féconde de tous les biens dont nous jouissons.

Parmi tant de biens elle enfanta les richesses, cet éternel objet de la satire. A leur égard j'observerai d'abord qu'aucune constitution politique n'est exempte de tout inconvénient, & que la grande inégalité des biens étant l'inconvénient propre aux grands Etats, on doit la supporter en

considération des avantages politiques, auxquels elle est essentiellement liée.

Le commerce du nouveau Monde & la découverte de ses trésors, ont été une source naturelle de la multiplication des richesses, & ont changé nécessairement le système des mœurs à cet égard, sans qu'elles aient pu le prévoir ni l'empêcher, & sans qu'elles aient eu sujet de s'en offenser.

A ces observations j'ajouterai que chez un peuple bien gouverné, les richesses excitent dans ceux qui les désirent, l'industrie, le travail & le talent, par l'envie de les acquérir; & dans ceux qui en jouissent, l'amour de l'ordre, des loix & de la paix, par la crainte de les perdre; elles animent en même temps la cupidité; mais cette passion n'est pas toujours un vice dans un Etat puissant, puisqu'elle peut très légitimement se proposer les plus grands objets, & qu'elle est même un ressort nécessaire pour un grand nombre d'opérations du Gouvernement.

Les richesses sont la source d'une infinité de biens moraux; elles donnent l'éducation, elles cultivent les talens & les connoissances, elles mettent à portée des places où l'on peut être utile à la patrie; la vertu peut donc & doit même les désirer; enfin une plus grande multiplication de richesses laisse entre les hommes les mêmes proportions qu'une moindre, à l'exception qu'elle rend la condition d'un petit nombre plus heureuse, sans empirer celle des autres.

Que dis-je? les richesses en embellissant la scène du monde, ne contribuent pas moins au bonheur du pauvre qui en a le spectacle tranquille, qu'à celui du riche qui en a la possession inquiète: croira-t-on que pour bien goûter la ma-

gnifcence des Palais, des Temples, des jardins, des cérémonies, & des fêtes, il soit nécessaire d'en avoir fait les frais? Faut-il être Roi de France pour jouir de Versailles & des Tuileries? Quelle plus délicieuse jouissance que celle de l'artiste même? Celui-là seul a la plus parfaite propriété des productions des arts, qui a le plus de goût & de sentiment.

Ajoutons que dans un Etat riche, tant de voies imprévues sont ouvertes de toutes parts à la fortune, que personne n'éprouve le désespoir de la pauvreté; tandis que la crainte trouble le repos des riches dans leurs lits de pourpre. La divinité des malheureux, l'espérance, berce le pauvre, & lui peint avec d'agréables couleurs la perspective de l'avenir.

Il est à propos de faire remarquer ici une contradiction singulière de nos adversaires; d'un côté ils font valoir la pauvreté antique comme un état qui faisoit le bonheur des hommes; de l'autre ils emploient les plus tristes couleurs pour peindre la pauvreté moderne, & ne négligent rien pour nous attendrir sur son sort: d'où peut naître cette prodigieuse différence que l'on suppose gratuitement? La terre, les travaux nécessaires pour la cultiver, les besoins naturels ont-ils donc changé? S'il y a quelque différence, c'est que nos laboureurs vendent leur travail & leurs denrées à des gens plus riches; c'est qu'ils sont plus assurés d'être récompensés de leurs peines & dédommagés de leurs pertes.

Nous nourrissions, dit-on, notre oisiveté de la sueur, du sang & des travaux d'un million de malheureux: j'aurois cru ces reproches mieux fondés contre ces peuples anciens qui sont les favoris de notre adversaire: quels étoient en ef-

fet les talens & les occupations de ses chers Spartiates, dont l'oïfiveté étoit consacrée par les loix, & chez qui toute espece de travail étoit exercée par une classe d'hommes privés en naissant de leur liberté, & condamnés sans retour à travailler, à acquérir, & à produire même des enfans au profit d'un maître barbare, à qui la loi donnoit le droit de vie & de mort sur eux ? Tels furent les usages de toute l'antiquité ; tels étoient ces peuples dont on vante le bonheur, tandis que l'on peint comme malheureux parmi nous des hommes dont le travail & l'industrie sont exercés librement & à leur profit ; qui, nés pauvres à la vérité, ne sont pas du moins privés de l'espérance des richesses & sont maintenus par les loix dans la possession de leur liberté, le plus cher de tous les biens, & d'une sorte d'égalité même avec les riches & les puissans.

Les noms de riche & de pauvre sont relatifs, dit-on ; c'est-à-dire que là où il y a des riches, il y a beaucoup de pauvres par comparaison ; mais il est absolument faux qu'il y ait plus de pauvreté réelle ; elle est toujours par l'espérance, la participation ou les bienfaits de la richesse : il est certain que les fléaux de la famine étoient bien plus fréquens, & bien plus funestes dans les siècles pauvres.

Qu'on nous assure après cela, que s'il n'y avoit point de luxe il n'y auroit point de pauvres : il n'y a qu'un changement à faire à cette proposition, pour qu'elle devienne vraie ; c'est de la rendre précisément contradictoire à elle-même, & de dire qu'il n'y auroit point de pauvres s'il n'y avoit point de luxe. Qu'étoit en effet tout le peuple Romain lorsqu'il se retira en

corps de sa patrie, extrémité la plus étrange dont il soit parlé dans aucune histoire ? Qu'étoient tant de nations qui ne pouvant subsister dans leur pays, alloient dans des climats plus heureux conquérir par les armes, des terres qui pussent les nourrir ?

Nous avons dit que le luxe occupoit les citoyens oisifs. On nous demande pourquoi il y a des citoyens oisifs ? je réponds que c'est parce qu'ils ne peuvent manquer de l'être par-tout où il n'y a ni arts, ni industrie, ni commerce. Quand l'agriculture étoit en honneur, continue-t-on, il n'y avoit ni misere ni oisiveté : que l'on daigne donc nous apprendre les causes de ces é migrations si fréquentes dans les temps anciens, & dont on ne voit plus d'exemples de nos jours. D'ailleurs, si l'agriculture peut suffire à la subsistance des habitans dans certains pays, elle ne le peut pas de même par-tout : de-là vient que beaucoup de peuples privés de la ressource du commerce & des arts sont obligés de vivre de pillage : la Hollande, ce pays si puissant & si heureux, que seroit-il sans elle ? la retraite d'un peuple de brigands, ou peut-être l'asyle de quelques pêcheurs.

On ajoute que le luxe nourrit cent pauvres dans nos villes, mais qu'il en fait périr cent mille dans nos campagnes. Le luxe est si peu la cause de la misere de la campagne, que le paysan n'est nulle part plus riche qu'au voisinage des grandes villes, de même que sa pauvreté n'est jamais plus grande que là où il en est le plus éloigné. Que le luxe augmente ou diminue, que lui importe ? l'usage de la dentelle & de la soye dispense-t-il de manger du pain & de le payer ? les productions de la terre en sont-elles moins nos pre-

miers & nos plus indispensables alimens ? peuvent-elles jamais perdre leur valeur proportionnelle avec le prix de l'or & de l'argent, & celui des productions des arts (*) ?

Plusieurs conditions nouvelles se sont élevées par le commerce & l'industrie, mais l'agriculture n'y a rien perdu, & n'y pouvoit rien perdre : on regrette sans cesse le temps où elle étoit en honneur ; mais quel étoit ce temps ? Dans la Grece, à Sparte même, elle n'a jamais été exercée que par des esclaves ; à Rome on ne tarda pas à suivre cet exemple. Que nous oppose-t-on donc ? apparemment les siècles fabuleux du commencement du monde : parmi nous, au contraire, si on la considère d'un œil philosophique, elle est peut-être l'état le plus libre & le plus indépendant de la nation, & le seul à l'abri des vicissitudes de la fortune ; si elle a quelque chose à craindre, c'est uniquement de l'excès des impositions (*).

(*) Il est donc absolument faux que l'argent qui circule entre les mains des riches & des artistes soit perdu, comme on le prétend, pour la subsistance du laboureur ; & que celui-ci n'ait point d'habit, précisément parce qu'il faut du galon aux autres.

(*) On s'écrie : il faut des jus dans nos cuisines, voilà pourquoi tant de malades manquent de bouillon ; il faut des liqueurs sur nos tables, voilà pourquoi le paysan ne boit que de l'eau ; il faut de la poudre à nos perruques, voilà pourquoi tant de pauvres n'ont point de pain.

Pour que ces objections eussent la force qu'on veut leur donner, il faudroit prouver que les jus, les liqueurs & la poudre causent une disette réelle des choses dont elles sont composées ; mais si au contraire la consommation qu'elles occasionnent, n'a aucune proportion avec l'effet qu'on lui attribue ; si le vin, le bled & le bétail ne manquent point, on doit avouer que ces prétendues causes sont absolument imaginaires.

Il y a de la pauvreté dans notre constitution actuelle ; mais il y en avoit plus encore , comme je l'ai prouvé , dans les sociétés anciennes ; on en peut dire autant de toutes celles qui n'ont point nos arts ni notre luxe : d'ailleurs , il est nécessaire qu'il y ait des pauvres dans toute espece de société , parce que le travail en est l'ame , & que le besoin seul peut y forcer la multitude. Le travail, il est vrai , doit fournir à la subsistance de l'homme ; mais s'il n'y suffit pas , à qui doit-on s'en prendre ? est-ce à la richesse ? quoi de plus absurde ! qui peut donner & qui donne en effet de meilleurs salaires qu'elle ? Plus il y a de luxe , c'est-à-dire , plus le superflu est acheté chèrement , plus il est impossible que le nécessaire soit au-dessous de son prix.

Dans l'ancienne égalité au contraire , la pauvreté étoit sans ressource ; ceux qui avoient été forcés de contracter des dettes étoient dans une impuissance absolue de les acquitter , n'y ayant alors ni commerce ni arts qui pussent rétablir leur fortune ; & les riches ne l'étant pas assez pour remettre généreusement ce qui leur étoit dû , il s'ensuivoit des violences atroces contre les débiteurs : employés par leurs créanciers aux travaux les plus durs , on leur mettoit les fers aux pieds , on les attachoit au carcan , on leur déchiroit le corps à coups de verges ; une loi des douze Tables les condamnoit à être vendus comme esclaves , ou à perdre la tête ; on peut lire dans Denys d'Halicarnasse le discours de Sicinnius à ce sujet ; la retraite du peuple Romain sur le Mont-Sacré n'eut pas d'autres motifs que ces affreuses duretés.

Si l'on considère la totalité d'une nation , les richesses excessives & leurs abus sont très rares ;

il est donc aisé d'y remédier; des vices qui n'appartiennent qu'à un petit nombre ne peuvent alarmer, & surtout si ce petit nombre est envié & si tout le reste conspire avec empressement à lui imposer un frein. Il n'en étoit pas de même de la pauvreté des anciens, elle étoit universelle: elle produisit un vice général & le plus grand de tous, la passion de la guerre. Le premier bien que les richesses aient fait aux hommes a été de leur inspirer l'amour de la paix; les nations les plus commerçantes sont les plus pacifiques: le courage qui se défend est la plus grande des vertus; le courage qui attaque, le plus grand des crimes: faute d'avoir connu cette différence, les anciens les couronnoient l'un & l'autre du même laurier; n'ayant que du sang à perdre, & placés entre la misère & la gloire, il n'est pas surprenant qu'ils se passionnassent pour celle-ci, & que cette passion les portât à tout. Mais depuis que les nations modernes ont connu le bonheur, elles ne respirent que la paix qui en est l'unique soutien, & ne se combattent qu'en gémissant: le fanatisme de la gloire n'existe plus que chez quelques Rois; tous les peuples en sont guéris.

Ne nous étonnons point au reste des préjugés de toute l'antiquité contre les richesses; elles étoient essentiellement condamnables, puisqu'elles étoient contraires à la constitution & aux loix des petits Etats anciens, & plus encore parce qu'il n'y avoit alors aucune voie légitime pour en acquérir: le pillage des vaincus, les vexations des alliés & des sujets étoient la seule source des richesses chez les Romains; ceux qui avoient rendu les plus grands services n'exerçant aucun commerce & ne recevant de l'Etat ni pensions

ni gratifications, il étoit presque impossible que de grandes fortunes fussent innocentes.

Mais nous qu'un meilleur destin a placés dans des temps plus heureux, adopterons-nous de pareils préjugés? croirons-nous qu'il soit impossible d'être vertueux sans être misérable? la vertu est-elle donc de sa nature un effort violent & cruel? doit-elle s'effrayer du bonheur, & le repousser sans cesse?

Si la vertu consiste en effet dans une privation absolue, si tout est précisément source de mal au-delà du nécessaire physique, comme on veut nous l'assurer, pourquoi cette profusion immense de biens que la sagesse divine présente si libéralement à nos besoins, & même à nos plaisirs? Quoi! ces innombrables bienfaits feroient autant de sollicitations au vice & au crime? La nature entière ne feroit qu'un piège?

Non: l'univers n'est point un vain spectacle pour nous; il est formé pour notre conservation & notre bonheur, pour nous servir, & nous plaire: nous jouissons sans effort de la beauté de la nature, de l'éclat du jour & du calme de la nuit, de la fraîcheur des bois & des eaux, de la douceur des fruits & du parfum des fleurs, tant nos plaisirs ont été chers à l'Etre-Suprême! tandis que nos besoins sont obligés d'ouvrir la terre pour en tirer un aliment indispensable, & de chercher jusques dans ses entrailles le fer nécessaire pour la cultiver, chaque contrée a des productions qui lui sont propres; une infinité de choses très utiles sont dispersées dans les diverses régions, pour les réunir par la nécessité des échanges; c'est que l'industrie, le commerce, la navigation, tous ces arts si coupables aux yeux de l'ignorance ou de l'humeur, sont entrés dans

les vues de la création : les besoins des hommes sont leurs liens ; la nature les a multipliés exprès comme autant de motifs d'union : les nœuds les plus sacrés n'ont pas d'autre source ; ceux de pere & de fils sont fondés principalement sur les besoins de l'enfance & de la vieillesse : vouloir détruire nos besoins par une privation absolue , c'est outrager l'Etre-Suprême , & rendre les hommes à la fois misérables & barbares.

Sans doute les richesses ont fait naître de nouveaux vices , mais combien en ont-elles pros crit d'anciens ? Combien ont-elles produit de vertus inconnues à la pauvreté antique ? qu'on lise dans l'histoire Romaine la comparaison de Tuberon & de Scipion Emilien ; l'un fidèlement attaché à la pauvreté qu'il avoit héritée de ses peres , se distinguoit par sa frugalité & sa tempérance inviolable ; l'autre n'étoit pas moins recommandable par le noble usage qu'il faisoit de ses immenses richesses ; le premier toujours admiré , le second adoré & chéri , tous deux avec une vertu égale : Tuberon inflexible & sévere avoit la gloire de mépriser le bonheur ; Scipion généreux & compatissant goûtoit la volupté de faire des heureux.

La philosophie a un ordre de vertus qui lui sont propres , & qui ne sauroient être celles de la multitude : les vertus dures supposent une inspiration particulière ; il est bon qu'elles se trouvent pour la montre & l'exemple dans quelques ames privilégiées ; mais elles ne sont pas faites pour la totalité des hommes ; elles se communiquent difficilement , & ne peuvent se conserver qu'à force d'ignorance , état dont il faut absolument sortir tôt ou tard ; toutes choses d'ailleurs égales , la vertu , qui se fait aimer , doit avoir

l'avantage ; il faudroit, s'il étoit possible, qu'elle en vînt jusqu'à séduire.

Je termine enfin cette longue digression sur la corruption & la vertu ; je passe à la justification des sciences & des arts contre les nouvelles accusations qu'on leur a intentées ; je considère la science en elle-même ; son objet est de connoître la vérité, son occupation de la chercher, son caractère de l'aimer, ses moyens enfin sont de se défaire de ses passions, de fuir la dissipation & l'oisiveté. Parmi les objets qu'elle se propose, les uns sont nécessaires & les autres utiles : la métaphysique, la morale, la jurisprudence, la politique sont de première nécessité : sans elles l'homme n'est que le plus misérable & le plus dangereux de tous les animaux ; c'est à elles uniquement qu'il doit la connoissance de son être & de ses rapports, la justesse de ses idées, la rectitude de ses sentimens, tous les principes & toutes les douceurs de la société : l'histoire nous offre le recueil des expériences sur lesquelles ces premières sciences sont fondées ; tous les arts qui servent à la faire connoître, participent de son utilité ; la physique vient ensuite, la connoissance des élémens & des propriétés de tous les corps, qui ont ou peuvent avoir quelque rapport avec nous ; l'anatomie, l'astronomie, la botanique, la chymie nous fournissent mille découvertes d'une utilité infinie ; on en peut dire autant de toutes les parties des mathématiques ; la méthode de la géométrie est le flambeau même de la vérité, elle répand sa lumière sur toute la physique & sur tous les arts ; la grammaire, la logique & la rhétorique enfin qui sont les instrumens nécessaires de toutes nos connoissances & de leur communication, ont éclairci & fixé les notions va-

gues qui flottoient dans les esprits , affermi & guidé nos jugemens , & par la chaîne combinée des idées , ont porté la certitude & l'évidence dans des questions qui échappoient même à nos conjectures.

Quelle satyre oseroit verser son venin sur ce digne emploi de nos facultés ? où trouve-t-on dans tous ces objets la source de cette corruption tant reprochée ? Comment ose-t-on dire *que la vanité & l'oïveté qui ont engendré le luxe , ont engendré nos sciences , & que ces choses se tiennent assez fidelle compagnie , parce qu'elles sont l'ouvrage des mêmes vices ?* Quoi ! tous les Philosophes moraux , tous les Législateurs , ces spéculateurs si profonds , si appliqués & si sublimes , n'étoient que des hommes vains & oïfs ! leurs préceptes , leurs loix & leurs exemples n'étoient que l'ouvrage de leurs vices ? Qu'appellera-t-on du nom de veru ? Ainsi tout genre de travail sera né de l'oïveté , parce qu'il a fallu se réserver le temps de s'y appliquer ; & accusé de vanité , par-là même qu'il est digne de louange.

Loin de ces chimeres , je trouve au contraire que toutes les sciences sont autant de remedes contre les vices politiques , moraux & physiques qui assiégent notre existence : on avoit besoin de pain , & on cultiva la terre ; on eut de même besoin de mœurs & de loix , on inventa la politique & la morale ; de nos besoins corporels , de nos maladies & de nos infirmités , naquit l'étude de la physique ; il falloit démontrer , persuader la vérité & détruire les sophismes de l'erreur , on perfectionna l'art de la parole & celui du raisonnement : l'origine des sciences n'a donc rien que de pur & d'utile ; vouloir leur en

supposer une autre, c'est fermer les yeux à la vérité & à la lumière.

Que l'on nous montre donc enfin quels genres de corruption naissent des sciences; est-ce la férocité & la violence des nations sauvages? mais leur effet le plus nécessaire est l'adoucissement des mœurs. Est-ce cet esprit de guerre & d'ambition qui a fait, des peuples illustres de l'antiquité, les fléaux de l'univers? elles ne respirent que l'union & la paix. Dira-t-on qu'elles sont la source de la cupidité? mais la route qu'elles tiennent est diamétralement opposée à celle de la fortune & de la grandeur. Inspirent-elles l'amour du plaisir? elles sont presque inassociables avec lui.

Mais, nous dit-on, les vices des hommes vulgaires empoisonnent les plus sublimes connoissances & les rendent pernicieuses aux nations. Sans doute, les passions corrompent les choses les plus pures; elles abusent de la religion, faut-il pour cela la détruire? faut-il lui imputer leurs crimes? & moi, je dis: si les plus sublimes connoissances ne sont pas à l'abri de leurs coups, comment l'ignorance pourra-t-elle s'en préserver? si le vice perce à travers le bouclier de la philosophie, quel sera son triomphe sur l'ignorant désarmé? s'il abuse de la vérité, quel abus monstrueux fera-t-il des erreurs & des préjugés? nous en avons vu les terribles exemples chez les nations sauvages ().*

(*) On convient cependant qu'il est bon qu'il y ait des Philosophes, pourvu que le peuple ne se mêle pas de l'être; mais à qui en veut-on? Où est-ce que le peuple se mêle de philosophie? Dans l'inégalité actuelle des sociétés, il lui est plus impossible que jamais d'avoir ce défaut, si c'en est un.

Il est vrai qu'il y a des sciences & des arts qui naissent ou ne se perfectionnent que par la puissance, les richesses & la prospérité ; ces arts peuvent être contemporains des vices, mais ils n'en sont point la source ; les mœurs corrompent quelquefois les sciences & les lettres, qui ne se sauvent pas toujours de la corruption, mais qui en sont souvent le remède.

Plus on examine la nature de la science, ses objets & ses moyens, plus on voit que de toutes les choses humaines, elle est absolument celle qui a le moins d'affinité avec les vices : l'amour de la vérité, quand il est extrême, est le destructeur des passions ; lorsqu'il est modéré, il en est du moins une diversion : Syracuse retentit des gémissemens des vaincus, & des cris barbares des vainqueurs : Archimede seul est tranquille ; il n'entend que la voix de la vérité ; son corps est frappé du coup mortel, son ame étoit déjà dans les cieux.

Les premiers savans furent des dieux, dans la suite on les appella des sages ; plus on en avoit conçu les vices ; plus on sentoit le prix des bienfaits de la science, à mesure que les communications littéraires sont devenues plus étendues & plus faciles, on a pu acquérir de la science sans en avoir l'amour : par conséquent elle n'a pas toujours été un remède assuré contre les passions : mais en multipliant à l'infini ses sectateurs : elle s'est toujours réservé un nombre de favoris dignes d'elle, elle a donné toutes les vertus à ses élus, & en a du moins répandu sur le reste de ses disciples quelques rayons qu'ils n'auroient point connus sans elle.

On ajoute que c'est une folie de prétendre que les chimères de la philosophie, les erreurs & les

mensonges des Philosophes puissent jamais être bons à rien ; on demande si nous serons toujours dupes des mots, & si nous ne comprendrons jamais qu'études, connoissances, savoir & philosophie, ne sont que de vains simulacres élevés par l'orgueil humain, & très indignes des noms pompeux qu'il leur donne.

Dois-je encore répondre à une accusation aussi injuste ? la plus légère attention ne suffit-elle pas, pour voir que parmi tout ce qu'on appelle sciences, il n'y en a aucune qui n'ait fait plus ou moins de découvertes, détruit plus ou moins d'erreurs, & apporté de très grandes utilités ? vouloir le nier, n'est-ce pas attaquer l'évidence même ?

Les Philosophes, il est vrai, sont tombés dans des erreurs : mais avant eux qu'y avoit-il autre chose que des erreurs dans le monde ? l'ignorance n'avoit-elle pas les fictions plus ridicules cent fois ? Avant que des Philosophes eussent écrit sur les astres, les cieux, les comètes, la nature des ames, & leur état après cette vie, quelles absurdités n'avoit-on pas imaginées ? des nations entières avoient-elles attendu le système mal interprété d'Epicure, pour chercher le bonheur dans la volupté des sens ? Les idées les plus monstrueuses sur la nature divine n'avoient-elles pas précédé de bien loin tous les systèmes ?

Si l'ignorance pouvoit s'abstenir de juger, elle seroit sans doute moins méprisable & moins dangereuse : malheureusement l'esprit humain ne peut être sans action ; il faut qu'il ait des préjugés s'il n'a pas de connoissances, & des superstitions au défaut de religion ; j'en appelle à tous les peuples barbares qui existent de nos jours.

Les erreurs grossières de l'ignorance furent d'abord remplacées par celles de la philosophie, qui l'étoient moins; une nuit profonde couvroit la route de la vérité, il fallut marcher dans ces ténèbres épaissies pendant tant de siècles; le flambeau de la raison s'éteignoit à chaque pas, il fallut s'égarer long-temps, & ce n'étoit en effet qu'à force de s'égarer qu'on pouvoit trouver le vrai chemin: sans doute un grand nombre d'opinions anciennes sont abandonnées, c'est la preuve même de nos progrès; mais l'histoire des naufrages seroit-elle inutile à la navigation? Ne méprisons pas l'histoire de nos erreurs, marquons tous les écueils où ont échoué nos pères pour apprendre à les éviter; leurs méprises mêmes nous enseignent le prix de la science, qui veut être achetée par tant de travaux: gardons-nous surtout de juger ce que nous ne savons pas par le peu que nous savons; ce qui ne semble que curieux, peut devenir utile; ce qui ne paroît qu'une terre grossière au premier coup d'œil, cache quelquefois l'or le plus pur. N'allons pas nous enflammer de notre siècle, comme l'ont fait sottement tant de générations, & juger d'avance sur nos petits succès les siècles innombrables qui germent dans le sein de la nature; en conséquence de l'inutilité de la philosophie Péripatéticienne pendant une si longue suite d'années, n'auroit-on pas pu se croire fondé à condamner l'étude de la physique? Il est pourtant vrai qu'on se seroit trompé; l'erreur est la compagne inséparable de l'ignorance, & elle n'est chez les Philosophes que par hasard & pour un temps; la philosophie trouve dans ses principes de quoi s'en guérir, tandis que l'ignorance est par
fa

sa nature même éternellement incurable (*).

*Il y a , dit-on , une sorte d'ignorance raisonna-
ble , qui consiste à borner sa curiosité à l'étendue des*

(*) Que l'on s'écrie que *les sciences entre les mains des hommes sont des armes données à des furieux ; qu'il vaut mieux ressembler à une brebis qu'à un mauvais auge ; qu'on aime mieux voir les hommes brouter l'herbe dans les champs que s'entre-dévorer dans les villes* : ces antitheses , ces comparaisons éloquentes , prouveront tout au plus la persuasion de l'Auteur , & nullement la question même : passer rapidement d'un extrême à l'autre , sans daigner appercevoir les milieux qui les séparent , c'est ne voir que des vices & des erreurs , c'est anéantir à la fois la vérité & la vertu.

J'ai avancé que *les bons livres étoient la seule défense des esprits foibles* , c'est - à - dire , *des trois quarts des hommes , contre la contagion de l'exemple* : que répond-on ? 1°. *Que les Savans ne feront jamais autant de bons livres qu'ils donnent de mauvais exemples* : c'est ainsi que l'on déchire d'un trait , non-seulement tous les gens de Lettres qui forment nos Académies , non moins attentives aux mœurs qu'à la science ; mais encore tant de Ministres de la religion , tant d'hommes consacrés à la vie la plus austère , qui composent assurément la plus grande partie de nos savans : heureusement notre adversaire ne cherche qu'à étonner par la vigueur de ses assertions ; s'il eût voulu démontrer celle-ci , il eût été certainement dans un grand embarras.

Il ajoute en second lieu , *qu'il y aura toujours plus de mauvais livres que de bons*. S'il entend par mauvais livres , des livres contraires aux mœurs , sa position est évidemment insoutenable ; s'il prétend parler des livres inutiles , elle ne devient pas plus vraie ; s'il qualifie ainsi les livres mal faits , je lui répondrai que ces livres , dès qu'ils enseignent quelque chose , sont bons , jusqu'à ce qu'il y en ait de meilleurs sur la même matière ; l'usage seulement autorise ensuite à les appeler mauvais par comparaison , sans qu'ils soient pour cela précisément mauvais en eux-mêmes : d'ailleurs , il faut faire attention qu'il ne s'agit ici que des livres faits

facultés qu'on a reçues ; une ignorance modeste , qui naît d'un vif amour pour la vertu & n'inspire

par des Savans, & qu'ainsi il n'y est nullement question des ouvrages purement frivoles.

Enfin on m'oppose que les meilleurs guides que les honnêtes gens puissent avoir sont la raison & la conscience ; quant à ceux qui ont l'esprit louche ou la conscience endurcie, la lecture, dit-on, ne peut jamais leur être bonne à rien.

On remarquera que dans toute cette réponse il n'y a pas un mot des esprits foibles dont j'avois parlé ; ainsi avec les plus belles divisions du monde, on ne touche seulement pas à la question : on suppose que tous les individus qui composent le genre humain ont naturellement de la probité, ou de l'endurcissement, ou même l'esprit de travers, sans que rien puisse perfectionner leurs vertus, ou rectifier leurs mauvais penchans ; supposition qui se réfute si bien d'elle-même, que je me crois parfaitement dispensé de l'attaquer.

Par une suite de ces mêmes principes, on nous assure que la philosophie de l'ame, qui conduit à la véritable gloire, ne s'apprend point dans les livres, & qu'enfin il n'y a de livres nécessaires que ceux de la religion.

Ce système pourroit peut-être éblouir s'il étoit neuf ; mais comme c'est précisément celui du Calife qui brûla la bibliothèque d'Alexandrie, & qu'il est demeuré depuis sans sectateurs, il y a lieu de douter qu'il ait aujourd'hui une meilleure fortune. Que notre adversaire me permette seulement de lui demander comment s'apprend donc cette philosophie dont il parle : seroit-ce par instinct, ou bien par une inspiration surnaturelle ? Il le faut bien, selon lui : car si on pouvoit l'acquérir par la voie de l'exemple, de l'instruction, de la réflexion, ou de la comparaison, je ne vois pas pourquoi la communication de toutes ces choses ne pourroit pas se faire par les livres, & pourquoi les connoissances & les principes qu'un homme transmet à un autre en présence & de vive voix, ne pourroient pas être confiés à l'écriture.

qu'indifférence pour toutes les choses qui ne sont point dignes de remplir le cœur de l'homme & qui

On dit ailleurs que la plupart de nos travaux sont aussi ridicules que ceux d'un homme qui bien sûr de suivre la ligne d'à plomb voudroit mener un puits jusqu'au centre de la terre ; que répondre à cela ? Irai-je combiner les divers degrés de possibilité ou d'impossibilité des deux termes de cette comparaison ? Mais quand je l'aurai fait, on me répondra par une comparaison nouvelle ; & ce sera toujours à recommencer ; car en fait de raisonnement, on peut voir la fin d'une question ; mais la source des comparaisons est intarissable ; & même plus elles sont absurdes, plus il est difficile d'y répondre : c'est ainsi que cet homme que l'on avoit appelé *Porte d'enfer*, étoit très embarrassé à se justifier ; car comment prouver qu'on n'est pas porte d'enfer ?

J'ai appelé l'ignorance un état de crainte & de besoin, & j'ai prétendu que dans cet état il n'y avoit point de disposition plus raisonnable que celle de vouloir tout connoître : on n'a point fait d'attention au mot *besoin* qui étoit sans doute le meilleur appui de mon raisonnement, & on a cherché à se procurer quelque avantage en attaquant celui de *crainte* tout seul : on m'a opposé *Les inquiétudes des Médecins & des Anatomistes sur leur santé* ; mais premierement, quand elles seroient aussi continuelles qu'on le prétend, en est-il moins vrai qu'ils se sont guéris par la science, d'un très grand nombre de terreurs imaginaires ? Il leur en seroit resté de fondées & d'utiles ; c'est l'état de l'homme apparemment ; il faut croire que l'Auteur de la Nature l'a voulu ainsi. En second lieu, quand même les craintes des Anatomistes seroient augmentées par la science, ils n'en deviendroient que plus utiles au genre-humain, par les connoissances que ces craintes mêmes les forceroient d'acquérir ; un petit mal deviendroit la source d'un grand bien, & y a-t-il des biens purs pour l'homme ? On ajoute que la génisse n'a pas besoin d'étudier la botanique pour trier son foin, & que le loup dévore sa proie sans songer à l'indigestion :

ne contribuent pas à le rendre meilleur ; une douce & précieuse ignorance , trésor d'une ame pure &

tant mieux pour la génisse , si elle a la faculté de distinguer tout naturellement par le goût même , les alimens qui lui sont propres ; à l'égard des loups , nous avons trop peu de commerce avec eux pour savoir si leur intempérance ne nuit jamais à leur santé , & si elle doit nous être proposée pour modèle. On demande si , pour me défendre , *je prendrai le parti de l'instinct contre la raison* ? Je ne serois pas embarrassé à prendre un parti s'il le falloit nécessairement ; mais auparavant ne puis-je point demander à mon tour , si nous devons négliger de cultiver la raison que nous avons , pour nous abandonner à l'instinct que nous n'avons pas ?

J'ennuierois le lecteur si je voulois débrouiller toutes les chicanes que l'on m'oppose dans les pages suivantes ; je répondrai simplement que je n'ai jamais prétendu dire que Dieu nous eût fait Philosophes , mais qu'il nous a fait tels , que la destruction des erreurs & la connoissance de la vérité sont uniquement le prix de l'application & du travail : les premiers philosophes se sont trompés ; leur exemple doit servir à nous corriger , non point en cessant de philosopher , comme on le prétend , puisque ce seroit nous replonger pour jamais dans les ténèbres de l'ignorance , mais en évitant avec soin les fausses routes qui les ont égarés ; & je ne crains point d'avancer , malgré l'air de plaisanterie que l'on prend , & qui n'est point une preuve , que nous avons trouvé des méthodes très utiles pour la découverte de la vérité , dans la Logique & la Métaphysique , & surtout en Physique & en Géométrie.

La page suivante suppose éternellement ce qui est en question , c'est-à-dire que toutes les sciences ne sont qu'abus , & que tous les Savans sont autant de sophistes ; j'y ai cherché inutilement quelque sorte de preuve ; mais puisqu'on a tant de vénération pour Socrate , & qu'on l'appelle *l'honneur de l'humanité* parce qu'il fut *savant & vertueux* , pourquoi est-il impossible que d'autres hommes réunissent ces deux qualités ?

contente de soi, qui met toute sa félicité à se replier sur elle-même, à se rendre témoignage de son innocence, & n'a pas besoin de chercher un faux & vain bonheur, dans l'opinion que les autres pourroient avoir de ses lumieres : voilà l'ignorance, dit-on, qu'on a louée, &c.

Nous la louerons sans doute aussi, puisqu'on lui a donné les traits de la vertu : je conviens qu'avec un jugement droit & des inclinations pures, on peut être très vertueux, sans être savant ; mais ce portrait orné de tant de jolis mots est celui d'un homme & ne peut être celui de tous ; cette rectitude de bon sens, cette perfection de naturel sont les dons les plus rares de la

Qu'on en fasse donc un Dieu, si l'on prétend que nous ne puissions pas l'imiter. S'il fut un homme, pourquoi des hommes ne pourroient ils pas atteindre à sa vertu ? Pourquoi seroient-ils coupables ou fous en y aspirant ? Socrate censuroit l'orgueil de ceux qui prétendoient tout savoir ; *c'est à-dire*, ajoute-t-on, *l'orgueil de tous les savans* : mais dans quel siècle la défiance, le doute, l'esprit d'examen & de discussion, en un mot les principes mêmes de Socrate ont-ils été plus en regne que de nos jours ? qui pourroit nier la chose la plus évidente ?

Mais Socrate disoit lui-même qu'il ne savoit rien ; donc il n'y a ni sciences ni savans : il n'y a plus que de l'ignorance & de l'orgueil. Tout cela n'est qu'une pure chimere : on a avoué ailleurs que Socrate étoit savant ; & il croyoit sans doute savoir quelque chose, puisqu'il enseignoit toute la jeunesse d'Athenes ; la modestie qu'il affectoit sur sa science n'étoit qu'une ironie contre les sophistes qui annonçoient qu'ils savoyent tout, & on sait que l'ironie étoit sa figure favorite. Si Socrate a été *savant & vertueux*, je puis donc le répéter ; les sciences n'ont donc pas leurs sources dans nos vices ; elles ne sont donc pas toutes nées de l'orgueil, & c'est ce qu'il s'agissoit de prouver.

nature, & ne sauroient jamais appartenir à la multitude.

Au reste ce magnifique portrait porte sur trois suppositions fausses, la première, que les facultés que nous avons reçues de la nature nous interdisent l'espoir de la science; la seconde que l'amour de la vertu est incompatible avec l'amour de l'étude; la troisième enfin, que les sciences ne contribuent point à rendre l'homme meilleur, & que l'objet principal des Philosophes est d'inspirer une grande opinion de leurs lumières.

Maiss'il est vrai, au contraire, que nous ayons des facultés propres à connoître la vérité, si les sciences contribuent à fortifier les vertus & à les faire aimer, s'il est faux que la vanité soit leur principal objet, que devient cette éloquente description? & ne serois-je pas fondé à mon tour à faire le portrait d'un homme vertueux en y joignant la science? avec cette différence que dans la première supposition on a peint une vertu simple & innocente, obscurcie par des préjugés nuisibles & honteux, & que dans la seconde je peindrois une vertu éclairée, forte & sublime, que la science même auroit instruite: qu'on décide à présent de quel côté seroit l'avantage.

Comme il a été impossible de prouver que les sciences contribuoient à notre corruption, on les accuse du moins de nous détourner de l'exercice de la vertu. Ce reproche auroit pu avoir quelque fondement dans ces misérables sociétés, où chacun travailloit son jardin & son champ; en effet, le peu de temps qui restoit après les travaux de l'agriculture n'étoit pas de trop, sans doute, pour les devoirs du sang & de l'humanité, & pour l'éducation des enfans; mais depuis qu'à la faveur de l'agrandissement des



Etats, les citoyens ont pu se partager toutes les fonctions utiles à la patrie & à la société ; depuis que les malades sont soignés & guéris, les malheureux soulagés & prévenus, les enfans instruits par des gens qui en ont acquis par état les talens ou le droit, & qui s'en acquittent mieux que le reste des citoyens ne pourroit le faire, il faut convenir que le nombre de ces occupations journalieres de la vertu est infiniment diminué, & qu'on peut sans crime se réserver du loisir pour l'étude (*).

C'est la mauvaise constitution des Etats anciens qui rendoit la pratique de la vertu pénible & assujettissante ; aujourd'hui la charité, l'humanité, les mœurs ont leurs ministres & leurs établissemens ; les Grands y contribuent par leur pouvoir, les riches par leurs libéralités, les pauvres par leurs soins ; ce que la vertu a de rebutant a été le partage volontaire, & a fait la gloire de certaines ames choisies ; le reste de ses devoirs divisé en plusieurs parties a été rempli sans peine ; & par cette sage distribution un plus grand effet a été produit avec beaucoup moins de forces ; nos mœurs sont d'autant plus parfaites, que les vertus s'y placent & y agissent

(*) J'ai prétendu que l'éducation des Perses, que l'on vouloit nous faire regretter, étoit fondée sur des principes barbares : on a fait sur cet article une réponse très judicieuse, mais dans laquelle on a habilement oublié cette ridicule multiplicité de gouverneurs, l'un pour la tempérance, l'autre pour le courage, un autre pour apprendre à ne point mentir, sur laquelle ma critique étoit principalement appuyée ; ainsi il se trouve qu'en faisant une longue réponse, on n'a pourtant pas répondu.

librement & sans effort, & que confondues dans l'ordre commun elles n'ont pas même l'espoir d'être admirées.

L'antiquité a célébré comme un prodige les égards de Scipion pour une jeune Princesse que la victoire avoit fait tomber entre ses mains ; & parce qu'il ne fut pas un monstre de brutalité, on nous le propose encore comme un modèle héroïque ; pour moi, je ne saurois admirer Scipion, à moins que je ne méprise son siècle : une action dont le contraire feroit un crime, n'a pu paroître merveilleuse que parmi des mœurs barbares ; c'étoit un héroïsme alors, aujourd'hui nous n'y voyons qu'un procédé.

Parce que nous avons des milliers de personnes de l'un & de l'autre sexe qui se consacrent volontairement à une chasteté funéraire, & qui se sont ôté jusqu'aux moyens de manquer à leur serment, on en conclut *que la chasteté est devenue parmi nous une vertu basse, monacale & ridicule* ; mais ceux qui s'y dévouent ne font-ils plus partie de notre nation ? La religion qui conseille ces sacrifices, les loix qui les autorisent, ne font-elles pas partie de nos mœurs ? Cette dissolution audacieuse qu'on nous reproche, & que je suis bien éloigné de défendre, a-t-elle donc gagné tous les ordres de l'Etat ? N'est-il pas évident, au contraire, qu'elle n'existe que dans une petite portion de la société ? Doit-on flétrir la nation entière pour la corruption de quelques-uns de ses membres ? Il y a plus ; si je considère la totalité du genre-humain, je vois des peuples chez qui les femmes sont communes ; une foule d'autres qui en rassemblent pour leurs plaisirs autant qu'ils peuvent en nourrir ; le divorce permis dans toute l'antiquité parmi
ces

ces nations qu'on admire tant : l'union indissoluble de deux personnes est le plus haut point de la perfection naturelle, & nous l'avons adoptée : nous faisons partie du très petit nombre de peuples qui ont mis cette haute perfection dans leurs loix ; elle n'est pas sans doute au même degré dans nos mœurs ; c'est que la foiblesse humaine ne le permet pas ; plus la loi est parfaite, plus elle est sujette à être violée.

C'est par une suite de cette même injustice qu'on ose nous faire un crime de l'attention même que nous avons à purger le théâtre d'expressions grossières : *c'est, dit-on, parce que nous avons l'imagination salie, que tout devient pour nous un sujet de scandale* : faudra-t-il en conclure aussi que ceux qui se plaisoient aux obscénités de Scarron & de Mont-Fleury avoient l'imagination pure ? Ces conséquences seroient à-peu-près aussi probables l'une que l'autre.

L'Auteur couronne sa satire par ce trait : *tous les peuples barbares, ceux même qui sont sans vertu, honorent cependant toujours la vertu ; au lieu qu'à force de progrès, les peuples savans & philosophes parviennent enfin à la tourner en ridicule & à la mépriser ; c'est quand une nation en est une fois à ce point, qu'on peut dire que la corruption est au comble, & qu'il ne faut plus espérer de remède.*

Si l'on juge de la seconde partie de cette proposition par la première, la réfutation n'en sera pas difficile : persuadera-t-on en effet que l'humanité & le pardon des injures soient fort en honneur chez ces peuples qui se font un devoir & un mérite de manger leurs ennemis ; que la chasteté, la pudeur & la modestie soient bien honorées dans un ferrail, où le luxe de la vo-

lupté renferme autant de femmes qu'on en peut nourrir , ou parmi ces hommes qui sont tout nus , & chez qui les femmes sont communes ? La soumission aux loix sera-t-elle révérée par des peuples qui n'en ont point ? La justice , la foi , la générosité inspireront-elles quelque respect à ces nations errantes qui ne vivent que de brigandage ? D'un autre côté , comment ose-t-on imputer à une nation d'être parvenue à tourner la vertu en ridicule & à la mépriser , tandis que sa religion , son gouvernement , ses loix , ses établissemens , ses usages , le cri public enfin , tout dépose , tout veille en faveur de la vertu ? Combien comptera-t-on d'hommes parmi nous coupables d'un si criminel excès ? est-il permis au zèle même d'exagérer avec si peu de vraisemblance !

Enfin , ou il faut soutenir que la vertu est précisément dans l'instinct , qu'elle est fondée sur l'erreur & les préjugés , qu'elle doit marcher en aveugle & au hasard ; ou il faut avouer que tout ce qui étend l'esprit & éclaire la raison , que les sciences en un mot sont ses guides , ses soutiens , ses flambeaux ; nos sentimens sont conduits par nos idées ; si nous voyons mal , si nous ne voyons pas tout , des notions fausses produiront à la fois des préjugés & des passions : il n'y a qu'une vérité unique : dans les idées elle est la science , dans les mœurs elle est la vertu ; la plus haute science mise en action , seroit la vertu la plus parfaite.

Que l'on objecte les vices de quelques savans , qu'est-ce que cela fait à la question ? prouvera-t-on jamais que les sciences en soient la cause ou l'effet ? Le plus grand nombre des gens de Lettres a toujours été respectable par ses mœurs ,

même parmi ceux qui habitent les Cours : malheureusement tous les mauvais procédés qu'ils peuvent avoir sont publics , au lieu que les noirceurs des autres classes demeurent ensevelies dans l'obscurité (*). Au reste , que des connoissances imparfaites produisent des vertus qui le sont aussi ; il n'y a rien là que de conforme à mes principes : nos sciences sont au berceau , nous tenons à la barbarie par mille côtés : n'avons-nous pas encore des haines de nations , des guerres , des combats singuliers ? Tant d'ignorance qui nous reste ne peut être sans beaucoup de vices.

A l'égard des arts , j'avouerai qu'ils ne sont pas à beaucoup près aussi irréprochables que les sciences ; ils tiennent au plaisir , & le plaisir est aisément suspect. Leurs abus sont-ils nécessaires ? c'est ce que l'on n'a point prouvé & que l'on ne prouvera jamais. Que l'on en ait abusé souvent , qu'on en eût même abusé toujours , il resteroit encore à démontrer qu'il est impossible de n'en pas abuser ; c'est à quoi l'on ne parviendra point : rien de plus aisé à réprimer , par

(*) Je suis sûr , dit M. Rousseau , qu'il n'y a pas actuellement un savant qui n'estime beaucoup plus l'éloquence de Cicéron que son zèle , & qui n'aimât infiniment mieux avoir composé les Catilinaires , que d'avoir sauvé son pays.

C'est assurément un très bon usage pour n'être pas contredit dans une dispute , que celui de donner ses persuasions pour des preuves : quand je citerois tous nos Savans illustres , quand j'en appellerois à leurs ouvrages & à leurs mœurs , quand même ils certifieroient de leur propre main le contraire de ce qu'on leur impute , on seroit toujours en droit de me dire qu'on est sûr : la question est terminée par ce seul mot.

exemple, que les abus des spectacles; les gouvernemens peuvent tout en cette partie; & ils pourront tout, quand ils voudront, sur ceux de l'imprimerie. Pour abrégér, je cite ces deux exemples comme les plus importans: on ne détruira jamais tous les vices, parce qu'il faudroit détruire les hommes; mais on en affoiblira le nombre & la qualité; ils cesseront d'être publics & tolérés; on les obligera à se cacher & à rougir, & la corruption n'existera plus.

Que les arts, au reste, parent notre existence & nos besoins, qu'ils nous ôtent cette vieille dureté de mœurs qui a pu se faire respecter, mais qui se faisoit haïr; que le monde reçoive d'eux des couleurs riantes & agréables, je ne vois là que des sujets de reconnoissance; pour quelques qualités admirables que nous aurons peut-être perdues, nous en gagnerons cent aimables; qu'importe? les hommes ont besoin de s'aimer & non de s'admirer.

C'est ainsi qu'à mesure que les sciences & les arts ont fait plus de progrès, l'autorité est devenue plus puissante à la fois & plus modérée, & l'obéissance plus fidelle: les subordinations de toute espece ont été adoucies; l'humanité n'a plus borné ses devoirs dans le sein d'une ville ou d'une nation, elle est devenue universelle; les miseres & les crimes de la guerre ont été infiniment diminués; le droit des gens a étendu ses limites, & a affermi ses principes: la politique a été purgée de crimes d'Etat si fréquens autrefois, & que l'ignorance regardoit comme nécessaires; l'émulation enfin a établi entre tous les peuples un échange & un commerce nouveau de leurs talens & de leurs connoissances.

Les vertus civiles n'ont pas fait moins de pro-

grès : elles ont acquis de l'élévation & de la délicatesse ; une habitude de bienveillance générale a embelli tous les devoirs & les a rendus faciles ; la bonté a appris à avoir des égards : la pitié s'est offerte avec respect ; la société civile s'est étendue , elle est devenue le plus précieux des biens , elle a multiplié les liens de l'honneur & du respect humain en multipliant les rapports ; toutes les passions ont été affoiblies ; la bienséance a eu des chaînes , & la décence des graces ; les vertus ont daigné plaire.

Tels sont les biens que l'ignorance n'a pas connus & dont nous jouissons : mais je dirai plus ; quand toutes les hyperboles de nos adversaires seroient vraies , dès qu'une fois les sciences existent , dès qu'il est prouvé , comme il l'est en effet , qu'elles ne peuvent pas ne pas exister , par le progrès nécessaire des choses politiques , par nos besoins naturels , & par la nature même de l'esprit humain , nous devrions abjurer une satire inutile , injurieuse à l'Auteur de notre être , uniquement propre à nous avilir , & plus funeste mille fois aux mœurs que les vices qu'on nous suppose , par le découragement où elle jetteroit toutes les âmes : il y auroit de la cruauté à nous reprocher la grandeur de nos maux , en traitant de fou quiconque entreprendroit de les guérir ; l'humanité doit indiquer les remèdes en même temps que le mal.

J'ai fait voir combien ces remèdes étoient possibles & faciles. Encourager les connoissances utiles , veiller sur les abus des autres , voilà notre devoir : la société la plus parfaite sera celle où les sciences & les arts seront le plus cultivés sans nuire aux mœurs , à l'obéissance , au cou-

rage, à tout ce qui sert à la constitution de la patrie & à son bien-être (*).

(*) Ce discours étoit fini, lorsque la préface que M. Rousseau a mise à la tête de sa comédie intitulée *l'Amant de lui même*, est tombée entre mes mains : l'Auteur y relève très bien quelques abus de la philosophie & des lettres, & je suis le premier à souscrire à bien des égards à sa censure ; mais comme la plupart de ces abus sont très rares, que tous sont exagérés, & qu'il n'y en a aucuns qui soient universels ou nécessaires, il s'ensuit seulement que, pour être philosophe ou savant, on n'est pas par-là même nécessairement exempt de tout vice & de toute passion ; proposition que personne n'a contestée & ne contestera jamais : toutes ces objections ont d'ailleurs été réfutées & prévenues dans le discours qu'on vient de lire.

Quelques endroits de cette préface me paroissent cependant mériter des observations.

On nous dit, par exemple, que dans un Etat bien constitué tous les citoyens sont si bien égaux, que nul ne peut être préféré aux autres comme le plus savant, ni même comme le plus habile, mais tout au plus comme le meilleur ; encore cette dernière distinction est-elle souvent dangereuse, car elle fait des fourbes & des hypocrites.

Eh ! quoi ! pas la moindre distinction entre le Magistrat & le simple citoyen, le Général & le soldat, le Législateur & l'artisan ! Quoi ! toute vertu sera suspecte de fourberie ou d'hypocrisie, & doit par conséquent rester sans préférence ! Quoi ! tout ce qu'il y a d'estimable au monde est pour jamais anéanti d'un trait de plume ! Le genre-humain n'est plus qu'un vil troupeau sans distinction d'esprit, de raison, de talens & de vertus même ! A la bonne heure : mais qu'il me soit permis du moins de demander dans quels climats, dans quels siècles exista jamais cet Etat bien constitué, & sur quels fondemens on appuie son existence après qu'on en a détruit tous les ressorts ?

Le goût des lettres, de la philosophie, & des beaux-arts anéantit l'amour de nos premiers devoirs & de la véritable gloire : quand une fois les talens ont envahi les

honneurs dûs à la vertu, chacun veut être agréable, & nul ne se soucie d'être un homme de bien : de-là naît encore cette autre inconséquence qu'on ne récompense dans les hommes que les qualités qui ne dépendent pas d'eux ; car nos talens naissent avec nous ; nos vertus seules nous appartiennent.

Voilà un endroit qui sera parfait, quand on aura prouvé seulement trois choses : 1°. Que l'amour de nos premiers devoirs & celui de la philosophie sont en contradiction ; 2°. qu'il est impossible d'être agréable & d'être homme de bien ; 3°. que par-tout où il y aura des récompenses pour les talens, il ne peut plus y en avoir pour les vertus.

On ajoute : le goût des lettres, de la philosophie, & des beaux-arts amollit les corps & les ames ; le travail du cabinet rend les hommes délicats, affoiblit leur tempérament, & l'ame garde difficilement sa vigueur quand le corps a perdu la sienne.

On avoit toujours cru que l'extrême vigueur du corps nuisoit à celle de l'esprit ; mais apparemment on suppose ici le travail de l'étude poussé jusqu'à la défaillance. Au reste, on ne peut pas mieux s'y prendre pour prouver qu'il n'y a point d'ames plus foibles que celles des Philosophes : que pourroit-on supposer à cela ? tout au plus l'expérience.

L'étude use la machine, épuise les esprits, détruit la force, énerve le courage, & cela seul montre assez qu'elle n'est pas faite pour nous ; c'est ainsi qu'on devient lâche & pusillanime, incapable de résister également à la peine & aux passions.

C'est donc l'application à l'étude qui nous rend incapables de vaincre les passions ; c'est la force du corps qui nous met en état de leur résister : assurément ces paradoxes ont au moins le mérite de la nouveauté.

On n'ignore pas quelle est la réputation des gens de lettres en fait de bravoure ; or rien n'est plus justement suspect que l'honneur d'un poltron.

Il est vrai qu'on ne s'est point encore avisé de choisir des grenadiers parmi des Académiciens ; mais il est à remarquer qu'on en use de même à l'égard des Magistrats & des Ministres de la religion : en conclurait-on que tous ces gens-là sont sans honneur ? N'y auroit-il donc plus de vertu dans le sein paisible des villes, & ne se trouveroit-elle que dans les camps,

les armes à la main, pour se baigner dans le sang des hommes ?

Plus loin je trouve ces mots : *c'est donc une chose bien merveilleuse que d'avoir mis les hommes dans l'impossibilité de vivre entr'eux sans se prévenir, se supplanter, se tromper, se trahir, se détruire mutuellement : il faut désormais se garder de nous laisser voir tels que nous sommes ; car pour deux hommes dont les intérêts s'accordent, cent mille peut-être leur sont opposés ; & il n'y a d'autre moyen, pour réussir, que de tromper ou perdre tous ces gens-là.*

Voilà encore une proposition forte, bien capable d'en imposer à des lecteurs foibles & inattentifs ! Il s'agit de la rendre vraie, & je dis : pour deux hommes dont les intérêts sont opposés, cent mille peut-être sont d'accord : en effet, quelle multitude d'intérêts communs n'avons-nous pas, comme amis, comme parens, comme citoyens, comme hommes ? Sur la totalité du genre humain, de ma nation, ou de ma ville, combien rencontrerai-je d'intérêts opposés ? J'en vois, il est vrai, dans la concurrence de la même profession, qui est la source la plus ordinaire des prétentions aux mêmes choses ; là, je conviens qu'on peut se laisser corrompre par la rivalité ; mais les trahisons, les violences, les noirceurs arrivent-elles tout aussi-tôt ? Les loix, le respect humain, l'honneur, la religion, l'intérêt personnel attaché au soin de la réputation, sont-ce toujours des contrepoids impuissans contre les tentations de la cupidité ? Quand on veut apprécier ces hyperboles énormes, on est tout étonné de voir à quoi elles se réduisent.

Il en est de même de celles-ci : *il est impossible à celui qui n'a rien d'acquérir quelque chose ; l'homme de bien n'a nul moyen de sortir de la misère ; les fripons sont les plus honorés, & il faut nécessairement renoncer à la vertu pour devenir un honnête homme.*

Que suppose-t-on ? que parmi nous il n'y a absolument aucune voie honnête pour acquérir des richesses ou de la considération ; ce qui est si manifestement contraire à l'évidence qu'il seroit ridicule d'entreprendre seulement de le réfuter.

Je n'aurois pas même relevé des propositions si insoutenables, si l'amour de mon siècle & de ma nation ne m'eût fait un devoir de repousser les calomnies dont

on veut les flétrir aux yeux de la postérité ou des autres peuples, près de qui notre silence eût pu passer pour un aveu tacite des crimes qu'on nous impute.

Le beau portrait du Sauvage que l'on trace ensuite avec tant de complaisance, prouve très bien qu'il n'a pas les vices de la société, parce qu'en effet il ne peut pas les avoir, puisqu'il n'y vit pas ; mais par la même conséquence, il est évident aussi qu'il n'en a ni les vertus ni le bonheur ; il n'y a point de vertus qui, comme nous l'avons dit, ne supposent ou ne produisent l'union des hommes ; la vie sociale est donc la source ou l'effet nécessaire de toute vertu : la vie sauvage qui suppose la haine, le mépris ou la défiance réciproque, est un état qui dans un seul vice les comprend tous.

On décide encore que *l'homme est né pour agir & penser, & non pour réfléchir ; la réflexion ne sert qu'à le rendre malheureux, sans le rendre meilleur, &c.*

Répondrai-je sérieusement à des conclusions qui marquent si visiblement l'extrémité où l'on est réduit ? Prétendre que l'homme doit *penser* & ne doit pas *réfléchir*, c'est dire à-peu-près en termes équivalens qu'il doit *penser* & *ne point penser*. D'ailleurs, qu'aurois-je à répondre ? On ne croit pas pouvoir faire le procès aux sciences sans proscrire en même temps *toute réflexion*, c'est-à-dire toute raison & toute vertu, & sans détruire l'essence même de l'ame ; assurément, c'est m'accorder beaucoup plus que je n'aurois osé souhaiter.

Enfin on conclut qu'on doit *laisser subsister & même entretenir avec soin les académies, les collèges, les universités, les bibliothèques, les spectacles, & tous les autres amusemens qui peuvent faire diversion à la méchanceté des hommes, & les empêcher d'occuper leur oisiveté à des choses plus dangereuses, &c.*

On sent assez les avantages que je pourrois tirer de cette conséquence où on est forcé, ainsi que des motifs qui y ont déterminé ; mais ce discours n'est déjà que trop long. Enfin nous sommes d'accord : il faut conserver & cultiver les lettres, c'est ce que j'avois dit, c'est ce qu'on est contraint d'avouer ; quelques traits de satire de plus ou de moins font désormais toute la différence de nos sentimens à l'égard des sciences : ce n'est pas la peine d'en parler davantage.

Au reste , ce n'est qu'à regret que je suis entré dans ces détails , que j'aurois sans doute omis , si je n'avois craint de trahir la justice de la cause que je défends : je prie mon adversaire de se souvenir que lui-même m'en a donné l'exemple le premier : la force & la vivacité de ses épigrammes , son éloquence énergique qui fait répandre le ton de la persuasion sur tout ce qu'il traite , ne m'ont permis de négliger aucuns des moyens que j'avois de me défendre , & de prévenir les lecteurs contre les traits chargés d'une satire ingénieuse , utile si l'on fait la renfermer dans de justes bornes , mais dangereuse pour qui voudroit en adopter tous les excès.



L'HOMME MORAL

O P P O S É

A

L'HOMME PHYSIQUE.

L'HOMME MORAL

OPUS

L'HOMME PHYSIQUE



L'HOMME MORAL

O P P O S É

A L'HOMME PHYSIQUE,

*Ou Réfutation du Discours sur l'Origine
de l'Inégalité.*

LETTRES PHILOSOPHIQUES.



LETTRE PREMIERE.

MONSIEUR, c'est avec la plus grande amitié
M^a & le zèle le plus vif, mais le moins amer,
que je vais vous adresser quelques lettres au
sujet de votre Discours sur l'origine & les fon-
demens de l'inégalité parmi les hommes. Vous
avez mérité tout-à-fait cette amitié & ce zèle,
par la façon franche & naïve dont vous vous
présentâtes à moi en arrivant à Paris, il y a
peut-être douze à quinze ans; & il me parut que

vous étiez content de la franchise & de la naïveté avec laquelle je répondis à la vôtre, jusqu'à vous donner entrée auprès de quelques personnes distinguées, capables d'honorer votre mérite & de récompenser vos talens. Il ne tint qu'à vous d'aller en avant dans la triple carrière de la littérature, de la fortune & de l'honneur, que je crus vous ouvrir.

Vous me parûtes, en philosophe un peu altier, dédaigner les deux dernières carrières des honneurs & de la fortune, pour vous borner à la littérature & aux talens, nommément à celui de la poésie & de la musique, qui sont en effet les plus brillans, & dans lesquels vous vous étiez exercé avant votre arrivée à Paris. Vous me parlâtes même d'un opéra, dont la poésie & la musique étoient de votre façon. Il me convenoit d'en désapprouver le projet & le sujet. Votre goût de musique étoit assez françois ; mais vos vers sentoient un peu trop la province, & la province étrangère. D'autres vous en firent appercevoir les défauts, soit du vers, soit de la langue & de la rime même ; & peu-à-peu vous prîtes le ton d'une musique, sinon Italienne, du moins un peu plus recherchée & travaillée, à l'école de Mondonville, de le Clerc, & surtout de Rameau, pour qui j'aurois voulu vous inspirer un peu plus de reconnaissance & de respect. Car les talens doivent se respecter, & les leurs sont plus connus que les vôtres.

Mais vous êtes né vous-même ; & votre génie autant que votre naissance & votre éducation, sous le beau nom de philosophie, vous ont rendu indépendant de tout ce que vous appelez formalités & vices de société. Je vous perdis de

vue dès que vous voulûtes jouer le rôle de mécontent de la fortune & de vos amis. Je ne vous revis qu'un moment à votre retour de Venise, & vous ne reparûtes sur la scène qu'à votre discours couronné à Dijon contre les lettres, les sciences & les arts. Je pris tout cela pour un discours de parade & un paradoxe ingénieux, assez bien écrit même, & d'un goût & d'un ton assez françois.

Votre discours sur ou contre la musique, il y a deux ans, me révolta un peu plus, en révoltant tout-à-fait contre vous nos plus illustres artistes. C'est que vous y paroissiez vous-même un homme tout-à-fait révolté contre une nation aimable & gracieuse qui vous a ouvert son sein, non, ce me semble, pour le déchirer de si près : *Non hos quæsitum munus in usus*. Votre parti est pris : vous ne sauriez reculer dans vos prétentions. Votre bel esprit que j'admire, est tout-à-fait cabré. Plus on vous a contredit, parce que vous contredisiez vous-même, plus vous vous êtes monté en esprit de contradiction. Paradoxes sur paradoxes, il n'y en a plus désormais qui puissent vous arrêter. Fallût-il brûler le temple d'Ephese, il ne seroit point trop riche & trop fameux pour combler la mesure de gloire qui doit, à votre avis, vous signaler. Eh! Monsieur, eh! mon cher Monsieur, voyez, reconnoissez le piège que vous tend votre génie même, beau si vous voulez, mais dangereux par l'événement. Parce qu'on veut sauver les sciences & les lettres des coups que vous leur portez, vous attaquez les arts. On défend les arts, & voilà que vous portez des coups terribles au gouvernement, à la police qui regle les rangs, à la religion qui les légitime, à la so-

ciété, à l'humanité même, qui en sont les premiers fondemens.

Il ne vous manque plus que d'attaquer les personnes, & de dire à chacun le mal qu'on voit bien que vous en devez penser; car vous semez dans toute notre nation un esprit de critique, un levain d'aigreur qui est capable d'aigrir notre caractère naturellement sociable & bienfaisant envers les étrangers. A qui en avez-vous? quelles sont vos prétentions? en quoi vous a-t-on offensé? pourquoi vouloir dissoudre une société aussi douce que la nôtre? Tous les étrangers nous louent spécialement par-là. Ils accusent, il est vrai, notre société d'un peu de frivole, & nous ne le nions pas; c'est même par ce brillant que nous leur imposons le plus. Notre société est un peu enfantine, & par-là d'autant plus gracieuse & aimable.

Sérieux dans le sérieux, il y a long-temps que j'ai observé que nous étions frivoles dans le frivole. Je conviens que cela même est dans nos mœurs, & que notre caractère résulte de celui de notre gouvernement, le plus parfait, le plus ancien qui soit dans l'Europe, parce qu'il a le mélange de force & de suavité dont la plupart des autres n'ont que les extrémités. Notre gouvernement est *absolu*, mais je crois que vous avez tort de le traiter de *despotique*. Vous êtes réfuté par vous-même, ne tût-ce que par cette frivolité de mœurs, de caractère & de société, qui ne peut résulter que de la grande & très honnête liberté, après laquelle les autres courent, mais dont nous jouissons de tout temps, d'autant mieux que nous en parlons & y pensons moins.

Comme je veux vous traiter un peu en
malade

malade avec une sorte de respect, agréez que je vous parle quelquefois, souvent même comme si je parlois de vous à un autre, qui n'est point vous. Cette façon est dans notre langue la marque du plus grand respect. On ne dit point *vous* à ceux que l'on veut honorer, beaucoup moins lorsque ce *vous* peut les faire rougir de honte ou de pudeur. M. R. & d'autres se sont plaint de nous, (on entend ce *nous-là*) & de ce que, par des écrits ou des discours anonymes ou secrets, nous attaquions, selon eux, leur licence ou leur religion. Ce sont des ménagemens & des discrétions de zèle, dont on est bien souvent obligé de se servir. Je suis ma propre façon de penser, naïve & même peu discrète, en affichant mon nom & ma conduite à côté du nom & de la conduite de M. R. pour en infirmer un peu, je l'avoue, la trop grande autorité, s'il étoit dit qu'on n'ose lui dire en face du public, tout ce qu'on pense de bien, sinon de lui, du moins pour lui & pour le public.

Je ne le dissimule pas, j'en fais une profession ouverte, franche & noble, religieuse même de réfuter de point en point, le plus solidement qu'il me sera possible, le dernier écrit & tous les écrits de M. R. La religion, la qualité de François, le titre d'homme de Lettres, d'Académicien même m'autorisent. Je me sens un vrai zèle pour M. R. Je voudrois le *convertir*, qu'on me passe le terme; oui, le convertir à Dieu, à l'Eglise, au Roi, à la France, aux Lettres, aux Arts, à la société, à l'humanité: toutes choses pour lesquelles je lui connois des talens.

Ne craignez rien, Monsieur, je ne veux en rien triompher de vous, si ce n'est de votre cœur; je ne veux en rien vous faire rougir de honte,

mais de pudeur. *Agnosce, ô Homo, dignitatem tuam*, veux-je vous dire avec un saint Pere. Oui, Monsieur, c'est à vous-même que vous manquez en manquant aux sciences, à la société, à l'humanité que Dieu a créée, réparée, prise même avec tant de respect, l'ayant faite à son image, & unie à sa propre Personne. Je suis donc, Monsieur, votre très-humble, &c.



L E T T R E II.

OUI, M. je respecte avant toutes choses l'image de Dieu qui est en vous, ne fût-ce que pour vous donner l'exemple de la respecter vous-même; car voilà le sens unique de ce qu'on dit tous les jours, qu'un honnête homme doit se respecter lui-même. Enfin, M. R. dédie son nouveau livre à la République de Genève. Cela est bien; mais il n'est pas bien de fonder tous ses remerciemens à sa patrie, sur la seule liberté prétendue dont elle laisse jouir ses sujets ou plutôt ses citoyens. Car le nom de sujet n'est pas du goût de M. R., qui dit en propres termes, que s'il avoit eu à choisir le lieu de sa naissance, *il auroit voulu vivre & mourir libre. . . & que personne dans l'Etat n'eût pu se dire au-dessus de la loi.* Cela s'entend trop bien.

Mais l'Auteur n'est pas chiche des plus fortes expressions; pour se faire mieux entendre. Car, dit-il, *s'il y a un chef national, & un autre chef étranger, quelque partage d'autorité qu'ils puissent faire, il est impossible que l'un ou l'autre soient bien obéis, & que l'Etat soit bien gouverné.* Comme

absolument je ne veux point trop jeter d'odieux sur M. R. je me contente d'observer que par le *chef national* il ne peut entendre que le Roi, & par le *chef étranger* le Pape & les Evêques. Seulement je prie M. R. de croire qu'il n'y a point ici de partage d'autorité, personne ne partageant avec le Roi l'autorité toute entière qu'il a sur son Royaume, l'autorité du Pape & des Evêques étant d'un ordre tout-à-fait à part, & n'allant qu'à augmenter celle du Roi sans partage ni diminution quelconque, en redoublement même de l'une & de l'autre, *en raison doublée*, disent les Géometres. Car il est faux que dans le concert de ces deux autorités, il soit *impossible que l'un ou l'autre soient bien obéis, & que l'Etat soit bien gouverné*; puisqu'au contraire dans le bon gouvernement de l'Etat le Roi maintient l'Eglise & la protège efficacement, & que l'Eglise ne prêche que la fidélité & l'obéissance au Roi. Il n'y a jamais eu que les Calvinistes & les Albigeois ou leurs pareils, qui aient prêché & exercé la révolte aux loix de l'Etat & de l'Eglise, dont les intérêts ne sauroient se diviser.

M. R. devrait éviter avec soin tout ce qui peut fonder le reproche de *Philosophes cyniques*, qu'on ne fait que trop à ceux qui critiquent tout, à propos & hors de propos: car après avoir dit qu'un chien est bon lorsqu'il aboie à propos, il ajoute » qu'on hait l'importunité de ces animaux bruyans qui troublent sans cesse le repos public, & dont les avertissemens continuels & déplacés ne se font pas même écouter au moment qu'ils sont nécessaires ». Je suppose que c'est de lui-même que M. R. parle si naïvement.

Monfieur, en ami je n'aurois pas voulu, si vous m'aviez consulté, que vous eussiez dit que

vous étiez réduit à finir » dans d'autres climats, une infirme & languissante carrière, regrettant inutilement le repos & la paix dont une jeunesse imprudente vous a privé ». On ne fait que penser de votre expatriation & de cette jeunesse imprudente qui vous y a réduit. Il ne me convient pas de voir plus clair ni plus loin que ce que vous en dites : mais le monde est malin, & vous avez, & vous vous faites bien des ennemis.

Vous aimez à vous personnifier; d'autres diroient à faire, à être un personnage. A quoi bon parler d'un *vertueux citoyen de qui vous avez reçu le jour*. Il n'y a qu'un Prince ou un Seigneur enfin à qui il fût permis de braver ainsi l'inégalité des conditions. Un homme comme vous, dans l'aveu fastueux de la médiocrité de sa condition, ne peut par l'égalité à quoi il aspire, que révolter ses supérieurs qu'il veut ouvertement rabaisser jusqu'à lui. Vous savez, vous voyez les façons politiques, économiques, civiles & polies dont on vit en France, avec quelle décence les rangs y sont réglés, les conditions étiquetées, combien par le droit de leur naissance, de leurs dignités, de leurs richesses, les grands y vivent au-dessus des petits, sans orgueil même & sans injustice, & combien les petits sans bassesse, mais non sans modestie, y sont respectueux envers les grands.

D'ailleurs vos maximes républicaines ne vont pas à nos mœurs. Je doute qu'à Genève on osât dans le bas étage dont vous vous glorifiez, braver en face, de graves & respectables Magistrats que vous êtes obligés, en titre, de traiter de *souverains Seigneurs*, & qui le sont en effet. Vous nous feriez soupçonner que vous avez été forcé de sortir de votre patrie par votre humeur

intolérante, qui se faisoit bien mieux remarquer, donnoit sans doute plus d'ombrage & devenoit plus personnelle pour les particuliers, dans un petit Etat comme celui-là, où l'on se voit & où l'on se mesure de près : au lieu qu'ici vous vous perdez dans l'immensité d'une grande nation, qui vous voit d'assez loin ou d'assez haut, pour rire & se faire un jeu de tous les efforts impuissans que vous faites pour lui faire dire que vous êtes là.

A votre place je craindrois d'être l'*homme du jour*, qu'on va voir ou qu'on appelle chez soi par curiosité. Et parlant du vertueux citoyen de qui vous tenez le jour ; » *je le vois encore*, dites-vous, *vivant du travail de ses mains*, & nourrissant son ame des vérités les plus sublimes. Je vois Tacite, Plutarque & Grotius mêlés devant lui avec les instrumens de son métier ».

Cela est-il beau ? Je doute qu'il le soit en France, où le goût décide de tout en genre de beauté. Les artisans eux-mêmes en conclueront que cela devoit faire un mauvais ouvrier, dont ils ne seront pas surpris de voir l'héritier obligé de chercher fortune hors de la maison paternelle : & les gens de bon sens & d'honneur seront d'avis, que ce bon homme auroit mieux fait d'occuper Monsieur son cher fils, des instrumens & des façons de son métier, que de la lecture de Plutarque, Tacite ou Grotius.

Aussi M. R. avoue que » les égaremens d'une folle jeunesse lui firent oublier durant un temps de si sages leçons ». Il n'auroit pas dû se citer lui-même comme une exception à ce qu'il dit que tous les citoyens de Genève sont comme son pere » des hommes instruits & sensés, dont sous les noms d'ouvriers & de peuples, on a

chez les autres nations des idées si basses & si fausses. M. R. ne veut pas qu'on méprise le peuple & les ouvriers, & lui il veut bien mépriser les autres nations qui en pensent autrement. En France ni dans les États policés on ne méprise point le peuple & les ouvriers, lorsqu'ils sont sages, habiles, modestes & respectueux. On ne méprise les ouvriers que, parce que communément ils sont sans éducation, sans science & fort mal habiles dans leur profession, & que sur le tout ils sont grossiers, jaloux de la fortune d'autrui, mauvais chrétiens, méprisans eux-mêmes, & sujets à bien des défauts & des vices bas & crapuleux. M. R. ne veut que dire aux Magistrats de Genève & à tout le monde, que son pere sans être *distingué par la condition*, étoit pourtant, Messieurs & Messeigneurs, comme tout le peuple de Genève, *vos égaux par l'éducation*. Calomnie pure de dire qu'en France on n'éleve pas mieux le bourgeois que le peuple, & les gens nobles que les bourgeois. Je suis bon témoin du contraire. Je suis, M. votre, &c.



L E T T R E III.

MONSIEUR, comme dès l'Epître dédicatoire, où les autres ne font souvent qu'ennuyer leurs Mécenés mêmes par des éloges pleins de fadeur, vous préludez par des hostilités aux grandes batailles dont votre discours est rempli contre le genre-humain, je ne suis pas surpris de vous voir vous y déclarer l'ennemi de l'univers.

Votre but décidé, est d'abord de démêler l'homme artificiel, de l'homme *originair*e & *natur*el. Vous n'en parlez, dites-vous, qu'en Philosophe, & ce qui est pis, qu'en Physicien; & c'est là-dessus que vous proposez un problème à résoudre. » Quelles expériences seroient nécessaires pour parvenir à connoître l'homme naturel, & quels sont les moyens de faire ces expériences au sein de la société «. Regardez-vous donc l'homme comme un être tout physique? Cela paroît, puisque vous n'invoquez que les expériences physiques pour le connoître, pour le deviner. L'homme est pourtant, selon l'Écriture, l'Évangile & le Catéchisme, selon l'expérience même, un être tout moral & tout surnaturel, dont le corps comme l'esprit & la raison sont subordonnés à la foi & à toutes les vertus théologiques & théologiques, aux vertus morales du moins.

On a beau faire des abstractions, & se dire Philosophe & demi, beau dire qu'on ne consulte que la raison. Moïse le seul qui ait droit d'en parler, nous dit positivement que Dieu forma l'homme du limon de la terre, & voilà la physique & le pur physique: mais Moïse ajoute tout de suite & dans la même phrase, que Dieu inspira sur la face de cet homme physique un souffle de vie qui fit de l'homme une ame vivante. *Formavit igitur Dominus Deus hominem de limo terræ, & inspiravit in faciem ejus spiraculum vitæ, & factus est homo in animam viventem.*

Voilà ce que toute la philosophie & beaucoup moins toute la physique du monde ne sauroit deviner si elle n'est chrétienne. Mais voilà ce qu'elle tâche toujours d'éluder & de méconnoître. Le passage précédent a deux parties bien marquées

Dans la première il s'agit du corps de l'homme & de sa forme corporelle, mais non de l'homme ni de la forme de l'homme. Le corps de l'homme n'est point l'homme, & n'est pas même l'animal de l'homme, c'est l'ame qui en est la forme raisonnable, vivante & animale même & animée.

Dieu avant tout cela avoit dit : *faisons l'homme à notre image & à notre ressemblance*. Croira-t-on que par son corps seul, par son être purement physique, par la nature physique & corporelle l'homme est l'image & la ressemblance de Dieu ? Il ne seroit pas même l'image de la bête, qui dans le fond ne laisse pas d'avoir une ame vivante. Car les reptiles mêmes sont nommés des ames vivantes, *reptile animæ viventis*, aussi-bien que les poissons, & les plus terrestres animaux, nommés par Moïse *animam viventem in genere suo*.

De sorte qu'on pourroit s'y méprendre & confondre l'ame de l'homme avec celle des animaux, si la condition d'être inspirée de Dieu & de son souffle, & surtout d'être l'image ressemblante de Dieu ne relevoit l'homme absolument au-dessus des purs animaux. Car c'est cette qualité d'image de Dieu, cent fois répétée par Moïse, par toute l'Écriture & par toutes sortes de traditions divines & humaines, qui est le propre spécifique de cette divine humanité, que M. R. ne fait que ravalier & comme traîner dans les boues à tout propos.

» Laisant donc, *dit-il*, tous les livres scientifiques, qui ne nous apprennent qu'à voir les hommes tels qu'ils se sont faits, & méditant sur les premières & plus simples opérations de l'ame humaine, je crois voir deux principes antérieurs à la raison, dont l'un nous intéresse ardemment à

à notre bien-être & à la conservation de nous-mêmes, & l'autre nous inspire une répugnance naturelle à voir périr & souffrir tout être sensible, & principalement nos semblables.

M. R. ne veut pas voir les hommes tels qu'ils se sont faits. Et comment donc veut-il les deviner si ce n'est par leurs œuvres, & par les œuvres les plus immédiates & les plus caractéristiques ? Le bon sens, comme l'Évangile, nous invite à connaître l'arbre par le fruit, & l'homme d'hier par l'homme d'aujourd'hui, l'homme invisible par l'homme visible, & qui frappe & affecte intimement tous nos sens intérieurs & extérieurs. M. R. s'enfonce, je dirois presque s'embourbe, dans ce que l'homme animal a de plus grossier. Encore jugeroit-on assez bien de l'homme par les sentimens. C'est même la pierre de touche & l'étiquette du jour. Notre siècle, en cela fort délicat & fort éclairé, n'apprécie désormais les hommes que par les sentimens. Mais M. R. nous ramène en première & je le crains en dernière instance, aux sensations les plus *antérieures à l'intelligence & à la raison*.

Son projet, son plan est formé, décidé, arrêté, de juger l'homme par le physique en excluant le moral, par l'animal & nullement par le raisonnable. Ce qui est si vrai, que par la sensibilité grossière où il nous remonte, s'il ne nous dégrade, il prétend bien que nous tenons aux purs animaux, autant au moins qu'aux hommes; de sorte que la loi de ne faire aucun mal à son prochain, & de lui faire du bien, regarde, selon lui, autant la bête que l'homme, & que la bête est autant que l'homme, notre prochain. L'Auteur le dit en propres termes à la fin de la page 43. Je ne puis gagner sur moi d'en copier les paroles.

Permettez-moi, M. R. de vous adresser la parole comme Dieu l'adressoit à Job, en une circonstance qui a un air de celle-ci. Où étiez vous donc, M. lorsque Dieu créoit & constituoit l'homme tel qu'il devoit être plutôt que tel qu'il est, à son image très ressemblante, composé cependant d'un corps & d'une ame, dont l'union fort intime le rend comme tout spirituel, orné en petit de tous les attributs de la Divinité, ayant des yeux pour voir, des oreilles pour entendre, des sens extérieurs & intérieurs pour tout apprécier, tout discerner, pour mettre la main à tout, à l'ouvrage même de Dieu, aux plantes, aux fleurs, aux fruits, à la terre, & la rendre fertile, aux animaux mêmes & s'en servir, *ut operaretur & custodiret illum*. Et cet *illum* veut dire un beau paradis de délices, une terre ornée en jardin, une nature vraie, naïve, bonne & belle.

Et ce jardin même embelli en paradis délicieux avoit, en perspective & à son horison, à son lambris & à sa voûte, un paradis supérieur, magnifiquement, majestueusement lumineux & brillant, comme un but & un terme auquel cet homme, moitié céleste au moins devoit aboutir ou s'élever en triomphe & porté par les Anges mêmes? Où étiez-vous, M. R. vous qui voulez nous dire l'état primitif & *originaire* de l'homme & de toutes choses? Car voilà comme Moïse, ce grand législateur de l'ancien peuple de Dieu; & comme Jésus-Christ, le vrai législateur des fidèles, des chrétiens de tous les temps, & comme la religion & l'Eglise nous le disent, sans qu'aucun autre, fût-ce un Ange, ait droit de nous en parler autrement. Vous direz des systê-

mes, des hypothèses ; voilà des faits, voilà l'histoire même.

C'est l'origine de la société que vous voulez nous donner, Monsieur. Encore Moïse nous la donne-t-il, non par des systèmes & par une philosophie physique, mais par une manière simple d'histoire & par voie de fait, qui est ici la seule voie de droit. L'écriture & la religion n'ont rien de mieux spécifié que cela. Dieu fait l'homme parfait de corps, de cœur & d'esprit dans un beau paradis, destiné à un paradis encore plus beau, qui est Dieu même dans toute sa gloire, sa splendeur & ses délices. Encore Dieu ne le trouve-t-il pas assez bien, uniquement parce qu'il est seul, sans compagnie, sans aide & sans société.

Ah ! M. mon cher M. R. frémissez de la solitude sauvage où vous voulez nous ramener avec vous loin de nous, loin de vous. Voilà l'oracle contre lequel je vous prie, je vous supplie & vous conjure de ne pas vous révolter. *Non est bonum. Non est bonum hominem esse solum, solum, solum.* Et puis, *ficiamus alli adjutorium simile sibi.*

Or l'homme n'étoit pourtant pas absolument seul. Dieu étoit là d'abord. Il y avoit du reste une multitude innombrable de poissons, d'oiseaux, de reptiles, & surtout d'animaux, lions, éléphants, singes, chevaux, &c. tous parfaits en leur genre, variés à l'infini, & aux ordres d'Adam, qui étoit leur maître, & comme leur Dieu sur la terre, . . . Mais je m'apperçois que ma lettre peut vous ennuyer par son sérieux. Je suis, Monsieur, votre, &c.



L E T T R E I V.

C E n'est pas moi, Monsieur, qui m'ennuye à vous conter le vrai de tout. Je ne voulois même dans la lettre précédente que vous dire un mot de tout ceci, en suivant de près votre systême. Mais mon propre discours m'a séduit. Toutes les fois que je parle de ce premier moment de notre félicité sur la terre, je ne puis trouver la fin de mon discours, beaucoup moins pour donner audience (pardon) au vôtre, qui n'a, je vous l'avoue, rien de flatteur pour moi, ni je crois, pour personne, qui ait la figure d'homme.

Enfin je viendrai à vous, plutôt même peut-être que vous ne voudrez m'y rappeler. En attendant, permettez que sans trop m'écarter de vous, j'entre dans l'Esprit de Dieu, qui ne fait rien (peut-on le dire décemment) sans *réflexion*, & voyant Adam seul de son espece, appelle autour de lui tous les animaux, & investit en quelque façon Adam du pouvoir & du talent de les appeller à son aide & en sa compagnie, s'il daigne les croire dignes de lui.

Dieu juge les animaux peu dignes d'Adam, il veut en quelque façon voir si Adam en jugera de même; *ut videret quid vocaret ea*. Dieu dès cette origine traite l'homme avec une sorte de respect. Il respecte son image, & surtout son intelligence & sa liberté. Dieu merci Adam n'en dégénere pas pour cette fois. Il se respecte lui-même. Des animaux n'étoient point capables de

lui imposer. Il ne va pas tout-d'un-coup se familiariser avec eux, apprendre d'eux à végéter, à brouter, se coucher au pied d'un arbre comme eux, & apprendre même d'eux à *avoir de l'instinct*, comme le veut M. R. Dieu est présent hors & au-dedans d'Adam, qui est son image. Adam consulte Dieu, il se consulte lui-même, & nomme chaque animal par son nom, appelant le lion *le fort*, l'éléphant *le grand*, le cheval *le coursier*, le bœuf *l'utile*, le singe *le malin*, le renard *le fin*, le serpent *le rusé*, &c.

Et Dieu par Moïse dit avec une sorte de complaisance, qu'Adam n'en a pas manqué un seul, qu'à chacun il a dit son nom, *omni enim quod vocavit Adam animæ viventis, ipsum est nomen ejus*. Et Dieu & Moïse surtout en sont comme étonnés, de voir Adam si habile pour son coup d'essai, que d'avoir pénétré d'un seul regard dans la nature intime de tous les animaux, d'avoir démêlé leurs talens, reconnu leurs instincts, &c. On loue Aristote & Alexandre même d'une histoire des animaux.

Il étoit bien question d'écrire une histoire? Adam n'en avoit pas besoin; tous les jours il voyoit & revoyoit les animaux & toute la nature qui n'avoit rien de plus mystérieux pour lui que cette portion animée; & il revoyoit tout cela comme des animaux, des bêtes qui n'avoient chacune que la petite portion d'intelligence dont il avoit lui seul la plénitude, & dont aucune n'étoit digne de rompre la solitude dont il aspirait sans cesse à se délivrer. Car toutes ces façons, vues & revues de Dieu & d'Adam n'aboutissoient qu'à ce mot: *Adæ verò non inveniebatur adjutor similis ejus*, c'est-à-dire, il n'y avoit point là de société pour Adam.

Voilà la conséquence de tout ce qui précède : *immissit ergo Dominus Deus soporem in Adam*, Dieu envoya donc un assoupissement, un sommeil pendant lequel il lui ôta une côte dont il forma Eve, sa seule & propre compagne désormais. Or, comme Adam en voyant tous les animaux les uns après les autres, les avoit très bien reconnus incapables de sa société, & dignes uniquement d'être ses esclaves, dès qu'il vit Eve, il la reconnut sa compagne, & en propres termes l'os de ses os, la chair de sa chair, en un mot sa chère moitié, *hoc nunc os ex ossibus meis*, &c. moitié inséparable, & pour laquelle lui Adam étoit prêt à se détacher de tout, & par l'événement même à se détacher de Dieu; *relinquet homo. . . . & adhærebit uxori suæ*.

Ce mot *adhærebit* en opposition au *relinquet*, marque une société bien forte & bien intime, plus morale cependant & théologique que physique, & qui d'un seul mot renverse avec tout ce qui précède toute la doctrine & les prétentions & le livre de M. R. Car d'abord il péche dans le grand principe, de rechercher le principe de la société humaine dans le pur physique & dans de prétendues expériences qu'il voudroit qu'on fît, & que par conséquent personne n'a faites, ne fera & ne peut faire.

C'est une réflexion à faire, que dans tout cela, dans tout ce que l'Ecriture dit de l'origine de la société humaine, il n'y a pas un mot de physique, je dis de physique naturelle & de naturalisme; puisque la création d'Adam est antérieure à la physique & aux loix de la physique humaine, de la nature physique de l'homme, & que la création ou génération d'Eve n'a rien de

physique & de naturel, & est un pur miracle tout surnaturel.

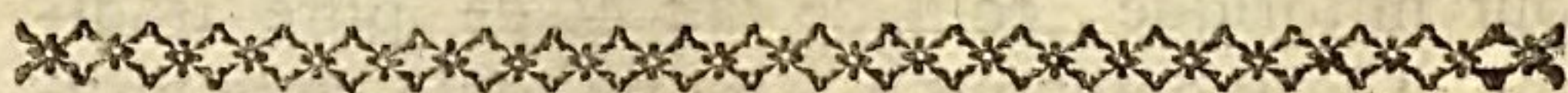
Enfin personne ne peut savoir mieux qu'Adam son histoire, sa nature, ses premières actions, ses plus naturels & intimes sentimens. Il n'y a que lui & ses successeurs, enfans & petits-enfans, qui ayent pu en transmettre la tradition jusqu'à Moïse, & par Moïse jusqu'à nous. Adam, comme on dit, y étoit lorsque tout cela se fit, & Dieu prévoyant les excès de nos Philosophes soit-disant modernes, & pour nous garantir de leur séduction, a voulu, cela est sûr, que Moïse, l'Ecriture & l'Evangile fussent un rempart inébranlable & bâti sur la pierre ferme à l'épreuve de toutes les séductions de l'enfer.

Il y auroit trop d'orgueil à vouloir qu'Adam n'y eût rien entendu, & à prétendre en même temps que l'on est soi-même mieux instruit qu'Adam, que toute l'humanité & toute l'Eglise sur un article qui sûrement n'est point du ressort de la philosophie & de la raison ordinaire, & est tout historique, tout de fait & de pure tradition. Qu'avons-nous à faire de toute cette physique manquée, pour embrouiller tout cela?

Je suis persuadé que M. R. n'a pas senti toute la conséquence de sa façon de traiter un point si délicat. Il a trop voulu aller à l'origine de la société humaine. Il n'a pas pris garde que St. Paul en avoit fait un mystère & un sacrement, & reconnu dans la société *originale* d'Eve & d'Adam l'union de J. C. avec son Eglise: *Hoc sacramentum magnum est, in Christo dico & in Ecclesiâ*. Ce qui n'a rien de surprenant, l'Eglise étant dans sa notion correcte une assemblée & une société, & la société même des hommes fidèles en J. C. & cette divine Eglise étant éter-

nelle & de tous les temps, ayant commencé dès ce moment de la société même d'Eve & d'Adam, figures précises & expresse de l'Eglise & de J. C.

Dieu évidemment n'a jamais pensé à faire les hommes qu'en société, en communauté de sentimens & de religion. Et le Verbe par qui & pour qui tout a été fait, & sans qui rien n'a été fait, a toujours été l'unique lien de la société humaine, lien fort supérieur au physique, en force autant qu'en dignité. Car Messieurs nos Philosophes, qui ne connoissent que le physique & qui ne voyent rien de plus fort, parce que tous leurs sens en sont saisis & affectés, devroient se défier un peu & beaucoup de leurs prétendues expériences, & tout-à-fait de leurs systêmes, le plus souvent peu conformes à la raison & toujours par malheur contraires à la foi. Je reviens donc à vous, M. R. pour vous dire combien je suis votre très-humble, &c.



L E T T R E V.

JE ne veux point, Monsieur, jeter sur vous plus d'odieux que vous n'en jetez vous-même. Je serois même bien fâché de vous donner tout celui auquel vous vous exposez. J'ai un vrai zèle, Dieu merci, de charité & d'amitié. Mais *amicus Plato, amicus Aristoteles, magis amica veritas*. Vous convenez en passant que cet état de nature où vous voulez prendre l'homme naturel comme sur le fait, c'est-à-dire, le deviner, n'a

jamais existé; ce qui n'est pourtant pas si exactement vrai : mais on peut vous le passer.

Vous convenez même que » *la religion nous ordonne* de croire que Dieu lui-même ayant tiré les hommes de cet état de nature, ils sont inégaux, parce qu'il a voulu qu'ils le fussent, & que tout ce qu'il y a à dire là-dessus ne sont que des conjectures tirées de la seule nature de l'homme & des êtres qui l'environnent, sur ce qu'auroit pu devenir le genre-humain, s'il fût resté abandonné à lui-même «.

Il n'est pas exact de dire que Dieu a *tiré les hommes de cet état de nature*. Ils n'y ont jamais été; & par où pouvez-vous donc savoir, & sur quoi pouvez-vous *conjecturer ce qu'auroit pu devenir le genre-humain, s'il fût resté abandonné à lui-même, à la merci de sa nature & des êtres qui l'environnent?*

Je conviens que les théologiens orthodoxes ne laissent pas d'en proposer l'hypothèse, mais ils la modifient beaucoup, & la corrigent des excès philosophiques auxquels vous la livrez. Ils font de l'homme dans l'état de pure nature, un être moral, sociable & soumis à des devoirs naturels etc. Dieu, envers ses pareils, & envers toute la nature environnante, soit physique, soit animale. Au lieu que vous réduisez l'homme au pur physique & à la pure animalité; ce qui est purement déiste, & peut-être épicurien: car vous y mettez beaucoup de hasard, & très peu de sollicitude ou point du tout, de la part de Dieu. Est-ce des Dieux d'Epicure que vous nous parlez? Je le crains.

Dès que l'homme est un animal raisonnable, jamais Dieu, qui fait tout pour sa gloire, ne le dispensera de tendre à le connoître, à l'aimer

& à l'adorer, à l'honorer comme son créateur, son bienfaiteur & l'auteur actuel de la vie, de la santé & de tout le détail des biens, respiration, lumière, nourriture, bien-aise dont il jouit à tous les instans.

C'est à deviner encore si les purs animaux dans leur simple instinct sont capables de quelque connoissance, de quelque intelligence morale, relative à leur sorte de liberté, de spontanéité; mais s'ils en sont capables, je croirois, sans hésiter, qu'encore ont-ils aussi des devoirs moraux, relatifs à la gloire de Dieu, au respect qu'ils doivent à l'homme, & à une sorte de *bienfaisance* sociable entr'eux & envers toute la nature, ouvrage de Dieu respectable pour eux. Qui sait & qui peut savoir si, n'ayant point ce qui s'appelle des idées claires & intuitives des choses, ils n'en ont pas au moins ce que nous appellons des sentimens qui tiennent le milieu entre les idées & les sensations grossières, dont on ne doute pas que les animaux ne soient sans cesse affectés.

J'ai donné, il y a vingt ans, cette distinction d'*idées*, de *sentimens* & de *sensations* dans des lettres sur la double musique oculaire & auriculaire, lettres adressées au nombre de six dans nos Journaux au célèbre Président de Montesquieu, qui vient de mourir, hélas! entre mes mains. Je définissois alors le *sentiment* une idée enveloppée ou la réunion & le concert de plusieurs idées, & la *sensation* un sentiment enveloppé ou la réunion & le concert de plusieurs sentimens. On pourroit définir la sensation un sentiment confus, & le sentiment une confusion d'idées. Dieu n'a que des idées. La bête n'a peut-être que des sensations, l'homme a des sentimens; ce qui n'em-

pêche pas qu'il n'ait aussi des idées , comme raisonnable , & des sensations , comme animal. Je suis , Monsieur , votre , &c.



L E T T R E VI.

MON SIEUR , ne croyez pas que mes lettres vous soient simplement adressées comme une critique. Je vous les dédie comme un ouvrage de physique & de *Philosophie antidéiste* , dont seulement je crois que vous avez besoin , pour empêcher le public d'être séduit par vos raisonnemens un peu outrés.

En entrant en matière , pour mieux connoître l'homme , » vous le dépouillez de tous les dons surnaturels qu'il a pu recevoir , & de toutes les qualités artificielles qu'il n'a pu acquérir que par de longs progrès ». Quelle façon de raisonner ! Quoi ! pour connoître l'homme , vous lui ôtez tout ce qu'il a , tout ce qu'il est de mieux ? Dépouillez-le donc aussi de son esprit , & réduisez-le au corporel , au matérialisme pur. Cette façon n'y va que trop.

M. R. veut tout tirer de sa tête , & faire éclore l'homme & l'humanité de son cerveau. L'homme , selon lui , n'est point ce que Dieu le fait en l'ornant de toute façon , mais ce qu'il le fait lui M. R. en le dénuant de tout ; *tel* , prétend-il , *qu'il a dû sortir des mains de la nature*. La voilà cette nature que M. R. invoque comme une bonne mere , en excluant formellement Dieu & ses bienfaits *surnaturels* , traités d'*artificiels* parce

qu'ils ne sont pas physiquement naturels; comme si Dieu en faisant l'homme avoit dû ou prétendu faire un être purement physique, purement naturel, un corps sans ame.

C'est après ce dépouillement de tout ce que l'homme a de mieux, & qu'il a eu par le bienfait de Dieu depuis le premier moment de sa création, que M. R. se plaît à le contempler & à nous le faire contempler sans en rougir. Et c'est alors qu'il dit avec satisfaction. » Je vois, *dit-il*, un animal moins fort que les uns, moins agile que les autres; mais à tout prendre, organisé le plus avantageusement de tous ». Encore pourroit-on demander à M. R. comment il voit l'homme mieux organisé que tout autre? Y a-t-il d'Anatomiste au monde qui puisse décider cette question que M. R. tranche ici de sa pleine autorité. On peut présumer que l'homme est le mieux organisé de tous les animaux. Mais je crains que M. R. ne veuille trop réduire l'homme, sa raison, son esprit à cette meilleure organisation.

En un mot, l'homme primitif, naturel & originaire de M. R. n'est qu'un *animal*, seulement capable de devenir raisonnable avec le temps, & en vérité pour son malheur. Notre auteur ne le perd plus de vue depuis qu'il l'a réduit à son *animalité originaire*. Suivons-le. *Je le vois*, dit-il, *se rassasiant sous un chêne, se désaltérant au premier ruisseau, trouvant son lit au pied du même arbre*. Comme M. R. est le créateur de cet homme animal, il en fait les honneurs, le tourne, le retourne, le prodigue, en un mot, l'élève à sa façon, ou le donne à élever aux autres animaux en titre. L'homme, *les hommes dispersés parmi eux* (les animaux) *observent, imitent leur indus-*

trie , & s'élevent ainsi jusqu'à l'instinct des bêtes. Ce n'est point là un trait , c'est un système , celui de tout le livre.

De sorte qu'en venant au monde , l'homme , tel que Dieu l'a fait apparemment , n'a pas même l'instinct des bêtes , qui sont , selon l'auteur , les nourrices , les gouvernantes , les gouverneurs , précepteurs & instituteurs , à qui il confie la grande éducation de l'homme , jusqu'à être chargé de lui donner de l'instinct , un instinct animal inclusive-ment. Pour le moins , Dieu donne à l'homme naissant un pere & une mere , des oncles & des tantes , des freres & des sœurs , des voisins & des amis , des Princes mêmes & des Magistrats surveillants son éducation. Mais , par maniere de problème , je demande si l'homme de M. R. n'est pas un champignon , un serpent , un ver à la façon de Diodore de Sicile !

L'auteur paroît faire des façons , pour dire que son *homme originaire* est un sauvage. Il y vient ensuite , & le dit enfin tout net. La premiere qualité de ce sauvage nud & aguerri aux injures de l'air , est de devenir robuste & vigoureux , s'il est né fort ; & de périr , s'il est né foible : en quoi l'auteur loue la bonne nature d'avoir pourvu au dépérissement d'une créature inutile. Ce raisonnement s'appelle de la philosophie. La nature est encore fort applaudie d'avoir fait naître cet animal unique , sans armes de défense , parce que cela lui donne l'industrie d'en faire , & peu-à-peu l'esprit des arts ; esprit de corruption , au dire de M. R.

Car c'est-là ce qui gâte tout , que cet animal né sauvage , solitaire , sans armes , talent ni esprit , ni instinct même , si ce n'est celui de boire , de manger & dormir , parvient pourtant à la

longue à surpasser ses maîtres, les animaux, & à avoir de l'esprit, des armes & des arts, à force sans doute de *réfléchir* & de méditer, ce que les autres animaux ont la sagesse de ne pas faire; sans quoi ils acquerroient de l'esprit, & avec le temps, des arts, des sciences & une société; toutes choses contre nature, & l'effet d'une nature dépravée. Car en propres termes, M. R. dit à ce propos: & *il ose presque assurer que l'état de réflexion est contre nature, & que l'homme qui médite est un animal dépravé*. Je suis, Monsieur, votre très, &c.



LETTRE VII.

MON SIEUR, on voit que la vie libre des Sauvages vous a pris au cœur. Vous louez surtout leur bonne constitution, & leur exemption de la plupart des maladies qui nous infestent. Point de resp. & humain: chacun a sa vocation; au lieu de vous amuser inutilement à critiquer la nôtre, peut-être que les infirmités dont vous vous plaignez, ne sont l'effet que de cette vie civile, à laquelle vous vous prêtez à contre-cœur, & dont vous vous plaignez aussi. *Aude hospes contemnere opes*, &c. Tous les jours la France envoie des colonies aux Sauvages de la Louisiane ou du Canada.

Encore trouverois-je la vie de nos Sauvages ordinaires, trop sociable pour vous: ils ne sont peut-être pas aussi bêtes & animaux que vous les voulez, que vous les faites du moins; & réel-

lement vous ne voulez pas qu'on juge des vôtres par ceux que nous avons sous les yeux. Vos Sauvages sont isolés, & jetés au hasard pêle-mêle avec les bêtes dans les forêts. Les nôtres ont chacun pere, mere, femmes, enfans, parens, amis & compatriotes, avec qui ils vivent en corps de village & de nation, en société de loix, de devoirs & d'intérêts, de guerre même & de paix & de religion.

» Ce n'est pas, *dites-vous*, un si grand malheur à ces premiers hommes, ni surtout un si grand obstacle à leur conservation, que la nudité, le défaut d'habitation & la privation de toutes ces inutilités que nous croyons nécessaires. . . . Il est clair, *ajoutez-vous*, que le premier qui se fit des habits ou un logement, se donna en cela des choses peu nécessaires, puisqu'il s'en étoit passé jusqu'alors, & qu'on ne voit pas pourquoi il n'eût pu supporter, homme fait, un genre de vie, qu'il supportoit dès son enfance «.

Voilà, par exemple, un genre de philosophie, que comme Philosophe, je n'ai jamais compris, & qui a pourtant prévalu en France depuis Descartes, & dont Newton ne nous a pas corrigé, de raisonner à perte de vue & avec affirmation sur des hypothèses évidemment, positivement fausses, & directement contraires à l'histoire la mieux reçue & aux faits les plus positifs, sans parler de la foi, de la tradition, de la religion. Et comment les Philosophes veulent-ils être crus, lorsqu'ils disent qu'ils cherchent la vérité?

Il est positivement faux, que le premier qui se fit des habits, fit des choses peu nécessaires; faux & contre la décence, la pudeur & la foi,

que parce que le premier homme s'en étoit passé jusqu'alors, il pût s'en passer désormais. Rien n'est mieux marqué dans l'histoire la plus incontestable du genre-humain. 1°. Qu'Adam & Eve, innocens & nuds, ne rougissent point de leur nudité, & n'avoient nul besoin d'habits contre le froid, le chaud, le vent, les bêtes, &c. 2°. Que le péché étant arrivé, Adam & Eve rougirent l'un de l'autre, & chacun de lui-même. 3°. Que Dieu même eut la bonté de leur faire des habits de peau & de leur apprendre à en faire. De sorte que je suis surpris que les savans Erudits ne remarquent pas que de tous les arts le premier & le plus ancien est celui-là; & que les tailleurs ne se vantent pas d'être les premiers artistes de l'univers.

Une chose remarquable, c'est que Moïse n'articule d'autre raison de se faire des habits, que la pudeur. M. R. me permettra de lui reprocher qu'il s'honore peu devant les honnêtes gens, lorsqu'il veut s'honorer devant les prétendus Philosophes par des raisons physiques, qu'encore il ne trouve pas, puisqu'il dit qu'il n'y a pas, & qu'il *ne voit pas pourquoi*, &c. M. R. est-il Physicien? je le demande.

M. R. manie l'homme, son semblable, le semblable de Dieu, l'égal presque de J. C. avec trop peu de respect & de pudeur. Mais c'est à moi de remarquer la différence de la philosophie sacrée & de la philosophie profane. Celle-ci, toute physique, toute matérialiste, toute fautive dans les hypothèses même, toute contraire aux bonnes mœurs, ne va qu'à décrier ses auteurs, dont réellement le monde fait peu de cas, & ne fait qu'en rire s'il n'en est indigné. Au lieu que la philosophie sacrée, toute vraie & toute historique,

torique, est la décence même, & la regle constante de nos mœurs. Car M. R. qui ne voit pas pourquoi le premier homme s'habilla, voit pourtant tous les jours tous les hommes & lui-même s'habiller par pudeur & par besoin.

Que va-t-il s'embarasser d'un premier homme fictif, dont il n'a aucunes nouvelles à nous donner, & qu'il convient même qui n'a jamais existé? Gens comme lui, qui n'en savent pas plus que les autres, doivent se contenter de voir les hommes tels qu'ils sont, & tels qu'ils ont évidemment toujours été dans les positions extrêmes où il les met sans nécessité.

Sur les arts, l'auteur croit qu'il a fallu bien des siècles, pour trouver le simple art de faire du feu. Il nous croit sans doute comme les *Pongos*, espee de singes, qui se chauffent volontiers au premier feu qu'ils rencontrent; mais ne s'avisent jamais d'en allumer, manque de le savoir. Mais les langues & le simple art de la parole poussent à bout la philosophie généalogique de M. R. On ne voit chez lui pas le moindre vestige, le moindre indice, qu'il ait jamais lu ou entendu parler de la Genese, qui est justement la vraie philosophie généalogique de Moïse, où sans se piquer de philosophie & de recherche, ce saint Législateur n'a eu la peine que de dire le vrai historique des choses, sous la dictée du S. Esprit, & la lueur pure de la tradition.

Réellement les Philosophes & les savans Erudits sont à plaindre avec leurs systèmes, de vouloir éternellement deviner les origines de toutes choses, tandis que Moïse nous les donne tout au vrai dans sa Genese ou dans son Pentateuque, & cela sans mystere, sans ambiguité, & dans son historique le plus simple & le plus naïf. C'est

de ce ton que Caïn est dit avoir bâti *Enochia*, la premiere ville de l'univers; Jubal avoir inventé la musique à cordes & à vent, Tubalcaïn, avoir inventé la métallurgie à la fonte & au marteau; Enos, avoir mis le premier en regle le culte du Seigneur; Noé, avoir bâti l'arche ou le premier vaisseau; avoir planté la vigne; ses enfans, avoir bâti Babylone & sa tour, &c.

Or, je ne me crois pas un plus grand, mais bien un plus vrai Philosophe que M. R. en sachant tout cela, tel que Moïse me l'apprend. Pour ce qui est des langues, dont M. R. est si en peine de découvrir l'invention, ignore-t-il qu'Adam parloit à Dieu dans le jardin de délices, qu'il nomma de leur nom tous les animaux; que dès qu'il vit Eve, il devint disert, éloquent, prophète & comme Poëte en sa faveur, avec toute la décence possible, & d'un ton digne de Dieu même, qui étoit présent, & la lui présentoit? Je suis, Monsieur, votre très-humble, &c.



LETTRE VIII.

MON SIEUR, j'ai ri, je vous l'avoue, lorsqu'après tout cela je vous ai vu nous dire: » Je dirais bien comme beaucoup d'autres, que les langues sont nées dans le commerce des peres, des meres & des enfans«. En voilà, je crois la clef: M. R. ne veut rien dire comme les autres. Il y trouve, dit-il, des objections insolubles, & des fautes de raisonnement. Le grand défaut qu'il y trouve, est que cela nous dit bien

comment les sociétés une fois faites, s'entretiennent; mais non comment elles se sont faites originellement.

Mais voilà justement un raisonnement, où je trouve moi-même un grand défaut de philosophie. Toute la saine philosophie réclame ici contre l'esprit très particulier de l'auteur, qui ignore tout net que la conservation des choses est une répétition continuée de leur première création. Et réellement *le commerce des peres, meres & enfans*, ayant, selon la nature & les intentions révélées de Dieu, formé la première & toutes les premières sociétés; je défie de trouver d'autre raison que ce commerce, de la conservation de toutes les sociétés naturelles, qui ont subsisté ou subsistent encore sur la terre, chez les Sauvages comme chez les peuples policés.

M. R. manie les hommes *originaires* naturels & primitifs comme des *troupeaux* d'animaux sauvages, qui ont besoin de quelqu'un qui les maintienne dans cette espèce de société. Encore ce beau mot de *troupeaux*, dont mon style pourroit rougir, est-il de M. R. & dans son style naturel. Adam a beau dire & prédire à la vue d'Eve, que l'homme quittera pere & mere pour s'attacher à sa femme, *adhærebit*, & ce qu'Adam a prédit, a beau se vérifier à chaque instant depuis six mille ans.

» Au lieu, *dit* M. R. que dans cet état primitif n'ayant ni maisons ni cabanes, ni propriété d'aucune espèce, chacun se logeoit au hasard, & souvent pour une seule nuit. Les mâles & les femelles s'unissoient fortuitement selon la rencontre, l'occasion & le desir, sans que la parole fût un interprête fort nécessaire des choses qu'ils

avoient à se dire. Ils se quittoient avec la même facilité. Quelle brutalité !

Car voilà comme on traite ce que St. Paul, je le répète, traite de grand sacrement, & de mystère même dès la fondation de l'église de J. C. C'est ébranler les fondemens de l'église que d'ébranler, comme le fait M. R. ceux de la société humaine, surnaturellement élevée à Dieu par J. C. dès le premier instant d'Eve & d'Adam.

Il y a ici une observation fine ou délicate à faire, sur la sorte de profondeur superficielle dont M. R. ne laisse pas de traiter son sujet. On ne voit pas d'abord pourquoi, à l'occasion des langues, cet auteur s'embrouille dans des dissertations qui touchent fortement au fond de la question de la société. Il est fâcheux pour M. R. d'ignorer le fond de la religion qui influe de très près dans tout cela.

Comme dans le vrai le plus théologique, c'est le Verbe de Dieu qui a fait le monde & la société, & pour qui spécialement le monde & la société humaine ont été faites, la parole qui est le principal lien de la société, & qui est en nous l'image spécifique du Verbe, ne peut manquer de venir ici à la traverse de toutes les dissertations profondes de M. R., qui du reste ne s'y pique pas d'une grande profondeur théologique ni morale même, rapportant tout absolument à la pure physique & à la nature ; nature d'autant plus capable de lui faire tout prendre à gauche, qu'elle est la pure nature corrompue, & que par un travers étonnant il la prend constamment pour la première nature innocente, saine & digne de l'homme & de Dieu.

M. R. n'est pas théologien : il en convient as-

fez, les pareils s'en vantent même. Ces Messieurs croient que tout est dit, lorsqu'ils ont dit : *Je suis Philosophe & ne suis pas Théologien*. Et tant pis s'ils ne le sont pas. La philosophie est, selon Cicéron même, la science des choses divines & humaines, & est par conséquent une théologie en première instance.

Eternellement la philosophie profane est en divorce avec la philosophie sacrée, qui est la théologie. Eternellement celle-ci réclame contre celle-là, & la foi même contre la raison. Tout est sacré en quelque sorte comme ouvrage de Dieu, & il n'y a de profane que ce que nous profanons. On a beau faire, la foi tient à tout, & tout ce qui n'est pour elle est contr'elle à coup sûr : je ne connois que la géométrie qui soit de pure raison, de pure idée claire & démonstrative.

Pour le moins tout a été fait pour J. C. comme médiateur, & comme homme-Dieu; & tout lui est relatif & subordonné. Pour le moins tous nos systèmes les plus physiques doivent avoir une relation & une subordination intime au théologique, & la raison à la foi qui est la raison de Dieu. Par exemple, dans tout son raisonnement M. R. ne fait pas la moindre attention à cette vraie lumière qui illumine en propres termes tout homme venant au monde. *Erat lux vera quæ illuminat omnem hominem venientem in hunc mundum*. M. R. paroît totalement ignorer la religion chrétienne. Je suis, &c.





L E T T R E IX.

MONSIEUR, rien ne prouve mieux que vous heurtez la religion, faute de la connoître, & je veux le supposer, sans mauvais dessein, que de vous voir prendre positivement l'état de votre Sauvage solitaire & animal pour l'état d'innocence primitive, pour l'état même d'une félicité & comme d'un paradis terrestre; & au contraire la vie civile, régulière & économique, politique même pour le propre état de dégradation & de corruption de notre nature.

Tout ce dont je vous blâme, c'est d'écrire si souvent, si amplement, si affirmativement & avec tant de fracas & de tracas sur des matieres qui ne font en rien de votre compétence & de votre ressort. Sentez donc, Monsieur, que cela aigrit les cœurs & émeute les esprits, & nous fait tomber des mains les vraies sciences, les arts utiles, & peut vous nuire à vous-même beaucoup à la fin. Un homme d'une imagination forte, qui n'a qu'un but & qui y va toujours, est un homme à craindre, & ressemble bien à ce qu'on appelle un enthousiaste, un illuminé. Et vous avez vu que sur la seule musique Italienne ou Françoisé, vous avez, il y a deux ans, pensé faire une sorte de révolution dans les arts, si ce n'est dans les mœurs.

Pour le coup, ce seroit bien dans nos mœurs que vous mettriez de l'indécence & du vice même, si l'on vouloit croire que l'homme dans son état même d'innocence, dès qu'il a assouvi

au hasard son appétit brutal avec la première femme qu'il rencontre sous un chêne ou au bord d'un ruisseau, laisse là la mère & l'enfant, & n'y pense plus. Vous êtes, il est vrai, forcé de convenir que la mère soigne l'enfant, & l'allaité pendant un temps, mais sans aucun sentiment de nature, selon vous, & plus *pour son propre besoin*, ce sont vos termes, & pour se délivrer d'un lait qui l'incommode, que pour le besoin de l'enfant, & pour lui prolonger une vie qu'elle lui a donnée pour son propre plaisir. Quelle inhumanité! Quelle non humanité!

Je ne crois pas qu'un système si dénué de sentimens, ait été imaginé ou adopté avant M. R. Il va de suite dans ce contre-torrent de la nature. Dès que l'enfant peut se pourvoir, la mère le laisse, il laisse la mère, & va brouter en solitude de son espèce avec les autres animaux. Pour le moins notre siècle, qui fait cas des sentimens, ne goûtera point un système de gueuserie, de bêtise, dans lequel ni père, ni mère, ni enfans n'ont de droit ni de fait aucun sentiment naturel l'un pour l'autre.

Voici la fin du système : il s'agit d'inventer les langues, & M. R. n'en peut venir à bout. Ni père, ni mère, ni enfans ne savent parler. Le père & la mère n'en ont nul besoin pour se dire qu'ils sont bêtes & animaux grossiers. Il n'y a que l'enfant, qui par malheur pour lui, ait des besoins. C'est donc à lui de les expliquer à sa mère, qui du reste n'est pas obligée de le deviner. » L'enfant, dit l'auteur, a plus de choses à dire à la mère que la mère à l'enfant. C'est donc lui qui doit faire les plus grands frais de l'invention des langues, & la langue qu'il emploie doit être en grande partie son propre ouvrage ». Cela est nouveau.

Voilà bien manifestement l'écueil du système de M. R. Il a voulu tout réduire à la physique atomique & corpusculaire, en un mot matérialiste, & il n'a trouvé dans cette nature non sentante, non sentimentée aucune ressource pour expliquer les sentimens les plus naturels & les plus ordinaires, les plus faciles, les plus vifs même de l'humanité. Rien ne démontre même mieux que nous avons une ame, un cœur, un esprit, que l'embarras de M. R., qui du reste se fait bien tort, j'en suis fâché, en s'établissant dans le monde & dans un monde plein de sentimens & d'honneur, pour un homme qui ne sent rien, &c.

Jusqu'ici, au reste, pere, mere, nourrices, précepteurs, maîtres ont appris aux enfans à parler, & le propre tourment des enfans a été d'apprendre les langues qu'on leur montre à grand'peine, à grands frais. Point, M. R. veut que ce soient les enfans qui inventent les langues, & les montrent à pere, mere, nourrices & précepteurs. La tour de Babel qui confondit & embrouilla beaucoup ses constructeurs, auroit pourtant été ici le dénouement & la résolution facile du problème qui embrouille & confond M. R.

Il est vrai que ce fut un miracle où Dieu inventa & apprit aux hommes vingt & trente langues tout-d'un-coup. M. R. a lu peut-être Horace, surtout à l'endroit où cet affranchi loue M. son pere avec assez de décence. M. R. ne veut point de *Deus in machinâ* qui dénoue un intrigue, digne pourtant de lui, *dignus vindice nodus*; & il veut qu'un enfant qui vient de naître invente une langue pour expliquer ses besoins, qui sont grands, il est vrai. Mais l'enfant pleure
&c.

& la mere l'entend assez. Car il ne faut qu'un mot pour tirer M. R. de son embarras, ne vou-
lût-il pas même que Dieu fît un miracle.

Mais je ne puis pas m'empêcher de dire que M. R. calomnie la nature même, & Dieu à plus forte raison, lorsqu'il dit en termes clairs : » qu'on voit du moins au peu de soin qu'a pris la nature de rapprocher les hommes par des besoins mutuels, & de leur faciliter l'usage de la parole, combien elle a peu mis du sien dans tout ce qu'ils ont fait pour en établir les liens naturels ». Quoi ! Dieu qui met Adam dans un paradis de délices, qui le constitue maître des animaux & des fruits, qui dit que l'homme solitaire n'est pas bien, qui lui crée exprès une compagne, qui la tire de sa chair & de ses os, qui fonde la constitution de l'Eglise même sur *leur sociabilité* ! Quoi ! Adam qui reconnoît par sentiment, par pressentiment & en prophète sa destination naturelle & surnaturelle, qui dit *relinquet*, qui se sert du mot *adhaerebit*, &c. Quoi ! Dieu & l'homme ont pris peu de soin, &c.

M. R. va jusqu'à dire que dans cet état de nature » un homme n'a pas plus besoin d'un homme, qu'un singe ou un loup de son semblable ». Comme on profane l'image de Dieu ! Et l'*adjutor similis ejus*, & le *faciamus adjutorium simile sibi* de l'Ecriture sainte ! Encore un singe & un loup ont-ils besoin de leurs semblables, ne fût-ce que pour se propager selon la nature & de l'ordre exprès du Créateur, qui a dit expressément aux bêtes mêmes en les bénissant : *Crescite & multiplicamini & replete*, &c. Je suis, &c.



L E T T R E X.

VOICI comment M. R. explique l'état d'innocence, où j'ai dit qu'il constitutoit les hommes naturels : il les caractérise » ne pouvant être bons ni méchans , n'ayant nulles relations morales, ni devoirs connus«. C'est une innocence négative : celle d'Adam étoit positive & méritoire. Il pouvoit être bon ou méchant, il avoit des vertus, il pouvoit contracter des vices, comme en effet il en contracta. Il avoit des relations morales, théologiques même, avec Dieu, Eve & ses descendans : il avoit des devoirs d'aimer Dieu sans doute & de l'adorer, & surtout de lui obéir en ne mangeant pas du fruit défendu, dont le précepte est clairement intimé d'abord à Adam tout seul, & ensuite à lui & à Eve.

L'éloquence humaine & de bel-esprit, à force de vouloir tout caractériser, ne caractérise rien, parce qu'elle ne le fait que par une abondance d'expressions & de paroles recherchées, & le plus souvent antithétiques, qui se détruisent elles-mêmes, se contrarient, s'énervent, & pour trop dire ne disent rien. Et puis les trois quarts qui se mêlent d'éloquence ou de style n'y entendent souvent rien, & tous ne sont ni des Virgile, ni des Cicéron. Et Cicéron & Virgile n'ont après tout qu'une éloquence ou un style de recherche, d'ambition, d'ostentation qui n'est que d'artifice, & ne va qu'à faire paroître vrai ce qui est faux, ou faux ce qui est vrai. L'Ecriture

sainte n'a besoin que du vrai qu'elle dit, pour le faire goûter, pour le faire entendre du moins.

On croiroit que M. R. a beaucoup Hobbes en vue, pour le réfuter dans ce que son système a d'impie; on ne voit pourtant pas que l'impiété de Hobbes le révolte beaucoup; s'il la réfute, c'est en la couvrant, en l'effaçant. Hobbes n'est impie, qu'en ce qu'il suppose l'homme capable d'impiété. L'homme n'ayant de soi ni vertus ni vices, ni relations morales, ni devoirs connus, ne sauroit être impie, quoi qu'il fasse, non plus que la bête brute & animale.

L'homme de Hobbes est bête jusqu'à l'impiété: celui de M. R. est impie jusqu'à la bêtise. Il n'est pas impie, mais il n'est pas pieux: il n'est rien de moral. Ce n'est que de la matière peu-à-peu organisée, & enfin devenue animée & capable à la longue de se développer en esprit, pour s'exhaler tôt ou tard à rien, à force de s'affiner. Voilà la physique encore mal déduite & très équivoquement énoncée.

La première vertu que M. R. donne à son sup-pôt d'humanité, devenu sociable, ou en voie ou en vue de le devenir, c'est la pitié, vertu animale & de pur tempérament, selon l'auteur, qui charmé de cette belle découverte, va réformer jusqu'à l'Evangile, sur le double commandement de l'amour de Dieu & du prochain; commandement le plus exprès, le plus clairement intimé, le plus souvent répété par Moïse, par Jésus-Christ, par les Apôtres & par tous les Législateurs les plus idolâtres, par la nature même la plus corrompue. *Hoc maximum mandatum, diliges Deum tuum: secundum verò simile huic, diliges proximum tuum, &c.*

D'abord M. R. ne dit pas un mot du pre-

mier qui regarde Dieu ; il ne devoit même en rien dire , ne pouvant dans son système fonder l'amour de Dieu sur la pitié. Dieu ne peut qu'avoir pitié de nous , & jamais nous faire pitié , si ce n'est comme homme sur la croix. Ainsi donc , & en vertu de sa pitié pour nous M. R. lui auroit commandé de nous aimer. Il n'établit donc cette filiation de pitié & d'amour ou de charité , que d'homme à homme , d'animal à animal , ou même d'animal à homme , & d'homme à animal. La pitié même de M. R. ne va pas jusqu'à l'amour & à la charité envers le prochain.

Quoi qu'il en soit , M. R. dit que c'est la pitié » qui au lieu de cette maxime sublime de justice raisonnée , fais à autrui comme tu veux qu'on te fasse , inspire à tous les hommes cette autre maxime de bonté naturelle , bien moins parfaite , mais plus utile peut-être que la précédente , fais ton bien avec le moindre mal d'autrui qu'il est possible «.

Je ne puis m'en taire , M. R. voilà des excès terribles. Vous osez substituer vos maximes à celles de Dieu même & de la raison & de la nature , autant que de la foi. Vous traitez de *maxime sublime* la plus simple maxime & la première du christianisme , du paganisme même , & de la première humanité , vous la traitez de *maxime de justice raisonnée*. On voit bien que vous n'écarterez les juriconsultes & les moralistes , que manque de les connoître & de connoître les plus simples maximes du droit des gens , des nations , des hommes en général. Vous sauriez , si vous les connoissiez , que la jurisprudence & la morale , comme la théologie , distinguent les devoirs de justice , des devoirs de charité , &

que vous péchez ici contre les premiers principes, encore traitez-vous cela de *justice raisonnée* & de *maximes sublimes*.

Or, en traitant les deux premiers commandemens de Dieu de *sublimes*, quoiqu'ils ne le soient que pour la nature corrompue, vous infinuez fortement qu'ils sont impraticables & du reste inutiles, puisque la maxime que vous osez lui opposer, vous la traitez de moins parfaite, *mais plus utile peut-être que la précédente*. Vous tendez des pièges à la charité, en la mettant à un si haut prix. Je suis, Monsieur, votre, &c.



L E T T R E X I.

MAIS voyons, Monsieur, votre maxime en elle-même : j'ai peur que vous ne prêchiez les mauvaises mœurs. Vous mettez d'abord en première loi le bien propre que chacun, non pas se doit faire, mais se veut à lui-même, fût-ce aux dépens d'autrui. *Fais ton bien*, dites-vous, c'est le *rem* d'Horace, *si possis rectè, si non, quocumque modo rem*. Fais ton bien avant tout, tout ce qui le paroît, fût-il le mal d'autrui; seulement ne lui fais pas de mal plus que ton bien ne le demande : fais-lui du mal le moins que tu pourras, c'est-à-dire, à proportion de la pitié seule que tu pourras avoir de lui.

Car la pitié est la seule regle de charité, de justice même que M. R. donne ici à l'humanité naissante & primitive, & cette pitié n'est selon lui que machinale & pis qu'animale, purement

physique & sensitive. Qu'on juge si elle peut avoir lieu dans les momens, où l'intérêt propre nous fait avec âpreté courir à notre propre bien, sans autre discernement de l'intérêt d'autrui.

On dit communément que quelqu'un qui est bien à son aise, n'a gueres pitié des malheureux, n'y pense gueres, ne conçoit pas même qu'on puisse être malheureux. Beaucoup moins est-on sensible à cette pitié, lorsqu'on est dans la poursuite actuelle du bien, qu'on pense uniquement à se faire à soi-même. Vous le permettez, Seigneur, que ces prétendus Philosophes, qui touchent à vos œuvres en esprit de critique & de déisme tout pur, tombent dans des passions d'ignominie, dans des miseres de raisonnemens à faire eux-mêmes pitié aux plus vulgaires esprits.

Pitié d'esprit pour la plupart des spectateurs, mais pitié de cœur, de charité, d'amitié, de religion pour quelqu'un comme moi, qui voudrois bien rendre salutaire à M. R. la petite ignominie à quoi Dieu le livre ici, non en vérité pour le perdre, mais si je le puis & si Dieu m'y aide efficacement, pour le convertir, le guérir & le sauver.

Allons, M. R. mon cher M. R. un peu de vraie philosophie chrétienne, un peu de courage encore. Vous ne finissez pas, je n'ai donc pas tout dit. Je ne veux que vos paroles pour vous en faire rougir salutairement, pour vous en faire demander pardon à Dieu, au Roi & aux François, à *jamais déshonorés* par vous, s'il étoit dit qu'en France on vient de Genève pour prêcher tout cela impunément.

Votre Sauvage, dites-vous, est tel que » *toute femme est bonne pour lui*, que chacun y attend l'impulsion de la nature, s'y livre sans choix,

&c. « Ceux qui en ont voulu à M. R. & qui vouloient l'empêcher d'imprimer, se feroient moins bien vengés de lui, qu'en le laissant les venger lui-même. Je crois que c'est un service qu'ils ont rendu à la religion, à l'Etat, aux arts, aux sciences, à la société, à l'humanité, en lui laissant prêter sa plume à tous les esprits mécréans & dyscoles de l'univers.

Il se réfute, il les réfute lui-même en exposant au grand jour ce tas d'horreurs, d'inepties, de miseres qui se couvroient de fleurs & de mille beaux semblans sous les mains de nos beaux esprits, les Bayle, les ceci & les cela. M. R. est peut-être le seul qui ait pu dire tout cela sans rougir jusqu'ici.

J'exhorte les bons amis de M. R. s'il en a, d'en rougir salutairement pour lui & pour eux: s'ils sont François & *Chrétiens originaux*, je crois qu'ils n'ont pas besoin d'y être exhortés. Le François n'est pas méchant dans le fond. Il ne l'est que jusqu'au petit mot, fin, ingénieux, badin. Il n'a point cette âpreté, cette suite de malice, cette constance de ne rougir de rien. Un mot, une épigramme, un vaudeville, il n'en fait pas davantage contre la religion, le Gouvernement ou les mœurs.

» Le devoir d'une éternelle fidélité, *dit-il*, ne sert qu'à faire des adulteres, & les loix mêmes de la continence & de l'honneur étendent nécessairement la débauche, & multiplient les avortemens ». Voilà constamment comme il argumente contre le bien par le mal qui arrive de son inobservation. La force de son raisonnement consiste en ce qu'il n'y auroit point de mal s'il n'y avoit point de bien; & c'est le bien qui a tort, selon lui, de tout le mal qui arrive dans

ce monde. C'est-à-dire, que si tout étoit mal, il n'y auroit point de mal, & le mal au contraire seroit alors la cause du bien.

Il y a à cela une sorte de vrai sophistique & ridicule que je me contente de traiter de puérité & de foiblesse d'esprit prétendu fort. C'est comme si on rendoit la regle responsable de l'obliquité ou de la tortuosité d'une ligne droite, le compas responsable de l'inégalité des rayons d'un cercle mal fait, la justice des injustices qui arrivent, les gens d'esprit responsables des fots, la vertu du vice, le paradis de l'enfer, & Dieu même de tout le mal de cet univers. Ce n'est que trop la façon sophistique de nos Philosophes esprits, déistes & raisonneurs. Ils s'en prennent réellement à Dieu, qui a tout prévu & tout créé, de leurs propres vices & de leurs malheurs. Et réellement s'il n'y avoit point de Dieu, ou que Dieu fût un Dieu méchant & vicieux, il n'y auroit ni vice ni méchanceté, n'y ayant personne pour l'en convaincre ou l'en punir.

Constamment tous les raisonnemens qui se font en tout temps contre Dieu & sa providence, sont des sophismes pareils, tout aussi faciles à convaincre de foiblesse & de puérité. Leurs auteurs s'appellent pourtant sans façon eux-mêmes des Philosophes, des beaux esprits, des esprits-forts.

M. R. confond la voie de fait avec la voie de droit. Parce que nous sommes en société, tous nos vices, quoique contraires à la société, & pros crits par elle, sont, selon lui, les vices de la société, dont la société est cause, & qui n'arriveroient pas, prétend-il, si nous n'étions pas en société. Je suis, M. R. malgré cela votre, &c.



L E T T R E X I I.

MONSIEUR, vous prouveriez tout aussi-bien qu'une chambre est la cause morale & physique des crimes qui s'y commettent, surtout lorsqu'on ne les y commet que parce qu'on s'y sent à l'abri des témoins que l'on a voulu éviter en s'y renfermant. Communément on cherche la solitude, & l'on se dérobe avec soin aux yeux de la société, lorsqu'on veut se livrer au vol, à l'homicide & autres passions de la nature corrompue. Qui doute, selon votre belle façon d'argumenter, que la société n'en soit complice par-là même qu'elle ne l'est pas ?

C'est ainsi que les arts, les lettres & les sciences pervertissent, selon lui, les savans, les artistes & les littérateurs. Le bien est toujours chez lui la cause du mal ; ce qui seroit bien, s'il vouloit dire que le bien rend le mal plus inexcusable. Car du reste, *omnis peccans ignorans*, est une maxime d'éternelle vérité. Non dit M. R. c'est la science & non l'ignorance qui fait tout le mal de l'univers. Erasme, je crois, pour badiner, fit l'éloge de la folie. M. Rousseau est l'apologiste de la bêtise. Un autre Rousseau plus fameux a dit pourtant que *tout vice est issu d'ânerie*.

Je suis surpris qu'à tout propos M. R. ne cite pas le *nitimur in vetitum*, qui est fort vrai dans son bon sens historique & de fait, mais n'empêche pas & ne doit pas empêcher Dieu & les législateurs, de défendre ceci & cela. C'est Saint

Paul & non M. R. qui raisonne juste sur les désordres que la loi, soit de Dieu, soit des hommes, ne laisse pas en un sens d'occasionner ou de dévoiler & de faire éclater, sans les causer, en empêchant leur fréquence & leur prescription contre l'ordre & le vrai primitif de tout bien. Sans la loi, sans la société, sans les arts, sans la science, nous ne serions pas moins désordonnés & vicieux; nous le serions même évidemment davan'age, nous serions barbares, féroces, sauvages, brutaux, purs animaux, pures bêtes brutes.

M. R. en convient assez, mais c'est justement là la fin de son système. Il n'y auroit plus alors de mal, tout étant mal, & la pure bête n'étant plus responsable de sa bêtise, qui n'auroit plus que du physique & rien de moral, d'humain, de théologique & de divin, plus de devoirs, plus de mœurs, plus de relations, plus rien de bon, c'est-à-dire, de mauvais: car voilà le propre système de M. R. bien détaillé & bien énoncé: selon lui, le bien est mal & le mal est bien, *dicentes bonum, malum*, &c.

Jusques-là, ce n'est que la première partie du discours de M. R. Il vient à la seconde partie, page 69. Il la commence par ces mots. » Celui qui ayant enclos un terrain, s'avisa de dire, ceci est à moi, & trouva des gens assez simples pour le croire, fut le vrai fondateur de la société civile. Que de crimes, que de guerres, que de meurtres, de misères & d'horreurs, n'eût point épargné au genre-humain, celui qui, arrachant les pieux, ou comblant le fossé eût crié à ses semblables: gardez-vous d'écouter cet imposteur: vous êtes perdus, si vous oubliez que les fruits sont à tous, & que la terre n'est à personne! »

M. R. veut-il donc éternellement être le seul favant, avec ses systêmes d'imagination? veut-il nous faire oublier toute notre science d'histoire & de fait, & d'une histoire sacrée & toute divine, qu'il contrarie avec trop d'indécence, manque, je veux le croire, de la savoir, ce qui l'excuse jusqu'à un certain point? Positivement Dieu dit à Adam & à Eve en société, en les bénissant, *crescite & multiplicamini, & replete terram, & subjicite eam, & dominamini piscibus maris & volatilibus cæli & universis animantibus quæ moventur super terram. Dixit que Deus, ecce dedi vobis omnem herbam & universa ligna, &c.* Et après le déluge, il répète tout cela à-peu-près dans les mêmes termes à Noé & à ses enfans, en les bénissant, *crescite & multiplicamini, & replete terram. . . Et terror vester ac tremor sit. . . Omnes pisces maris manui tuæ traditi sunt. . . Quasi olera virentia, tradidi vobis omnia, &c.*

Il est étonnant après ces paroles de Dieu même, que M. R. ose dire que *les fruits sont à tous, & que la terre n'est à personne.* Est-il de donation plus expresse que celle de Dieu à Adam, à Noé & à ses enfans? Il est vrai que M. R. ne dit pas un mot de Dieu dans tout ceci. Il représente toujours la terre & ses fruits, comme étant là de hasard, ou par le simple acte physique d'une nature mécanique & matérielle; & les hommes de même, comme les fruits naturels, & les productions physiques d'une même nature, je ne sais quelle, sans autre droit d'y être que parce qu'ils y sont, n'examinant, ni d'où ils viennent, ni où ils vont, ni pourquoi ils passent par là. Je ne puis me dispenser de dire à M. R. qu'il a bien tort de si fort méconnoître Dieu dans ses plus beaux ouvrages & de prendre & soutenir ce ton

de législateur despotique & absolu, comme si toute la nature étoit en sa disposition.

Et qu'a-t-on à faire de toutes les hypothèses fantasques ou fantastiques, tandis que nous avons l'histoire de tout cela dans nos mains & à tous momens sous nos yeux? Car on ne nourrit que de cela tous nos enfans, & M. R. ne fait pas qu'en France, dans les collèges, dans les couvens, dans les maisons bourgeoises mêmes, nulle éducation régulière ne va sans cela, sans parler des catéchismes, des prônes, des sermons, où tout cela est sans cesse rebattu; à Genève même, je suis persuadé que tout cela va en règle. Mais M. R. nous apprend qu'une jeunesse imprudente, ne lui a laissé apprendre que Plutarque, Tacite ou Grotius, dont encore ne fait-il nul cas.

Pour le moins, dans l'arche, Noé vivoit en société avec ses enfans, sa femme & les leurs, au nombre de huit personnes bien unies de cœur, d'esprit de mœurs & de religion. On sort de l'arche, les enfans se multiplient, l'ordre de se disperser & de remplir la terre arrive: Noé le leur intime. A Sem il donne l'orient & l'Asie; à Japhet, l'Europe ou l'occident; laissant à Cham l'Afrique, par voie de concession, plutôt que de donation, à cause de la malédiction tombée immédiatement sur Chanaan, & indirectement sur son pere, ses freres, &c.

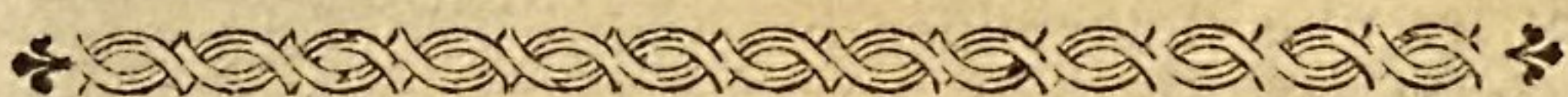
Jusques-là, la société persevere, s'accroît au nombre de cent, de quatre cent mille hommes, & peut-être d'un ou deux millions, sans que ces hommes déjà un peu pervers pensent trop à rompre leur société primitive. Peut-être s'y résolvent-ils, au moins les plus pieux, les plus obéissans à leur pere commun Noé & à Dieu, qui les multiplioit à force, pour les y forcer.

Pour gagner du temps, Nembrod peut-être, & les plus déterminés des Chamites mal partagés & réfractaires à la dispersion, proposent de faire & font une ville immense, Babylone & une tour, sous le beau prétexte de se rendre célèbres à la postérité; mais, que fait-on? comme un filet, dans lequel ils veulent envahir tout le genre-humain.

Dieu n'en aura pas le démenti: il confond tous ces projets ambitieux: il confond les langues, & force toutes ces têtes des nations à se séparer; & la société primitive est, au gré de Dieu même, partagée en trois, & peut-être en cent & en mille sociétés nationales, que Dieu veut mener à son but.

Mais Nembrod non plus & ses pareils fils de Chus & petits-fils de Cham, n'en veulent point démordre, & tandis que Cham va, pour obéir à Dieu, se perdre en Afrique, Nembrod, grand chasseur & guerrier, s'empare de Babylone, & en frustre Sem ou son descendant Assur, qui va de son côté bâtir & fonder Ninive. C'est Nembrod, c'est Assur, qui en disant, *ceci est à moi*, fondent les deux premiers empires, selon les auteurs profanes mêmes, Trogue Pompée, Justin, &c. mais non la première ou les premières sociétés.

De sorte que c'est la société, l'association unanime des hommes, qui a fait Babylone, & toutes les villes primitives, & non Babylone ni aucune autre qui ont fait la société, quoi qu'en dise M. R., dont je suis le très-humble, &c.



L E T T R E X I I I .

MONSIEUR, je cherche en vous réfutant à vous excuser de toutes façons, de mon mieux au moins; & s'il le faut, j'aime mieux rejeter sur un défaut d'esprit ce que d'autres rejetteroient sur l'excès de votre cœur. La servante de la Fontaine disoit bien de son maître mourant qu'il étoit plus bête que méchant. Au talent près du gracieux naïf de la Fontaine, je crois que dans votre naïveté un peu farouche, vous lui ressembliez beaucoup. Si vous étiez méchant vous seriez plus fin & plus adroit à nous répéter, à nous dire au moins que » le premier sentiment qui porta Adam à multiplier son espece fut un sentiment aveugle, dépourvu de tout sentiment du cœur, ne produisant qu'un acte purement animal ». Vous ajoutez que « le besoin satisfait, les deux sexes ne se reconnoissoient plus, & l'enfant même n'étoit plus rien à sa mere, si-tôt qu'il pouvoit se passer d'elle ». Quelle horreur! quelle horreur!

Vous faites donc d'Adam ou de tel autre homme pareil un homme *sans sentiment*, ou, ce qui va au même, d'un *sentiment aveugle, & purement animal*. Et quand je dis Adam, les deux sexes peuvent vous tenir compte des beaux sentimens ou non sentimens que vous leur prêtez ou ne leur prêtez pas. Vous ne vous lassez pas d'insulter cette pauvre humanité, image de Dieu pourtant.

J'observe que ce que vous traitez d'*acte pu-*

rement animal, l'Ecriture le qualifie d'acte spirituel, de connoissance enfin : *Adam verò cognovit uxorem suam Evam*. L'Ecriture sainte toujours décente & respectueuse pour nous-mêmes, nous caractérise toujours à *nobiliori parte*, comme disent des Philosophes, qui n'en font pas plus méprifables, parce que vous les méprifez.

On croiroit, M. qu'à force de nous faire rougir des aviliffemens où vous nous ravalez, vous voudriez nous faire perdre l'habitude naturelle de rougir de tout cela; vous vous trompez, & c'est à moi spécialement de vous détromper. Car n'aimant ni à réfuter ni à critiquer, vous êtes peut-être le premier & le feul, avec qui je ne rougiffe pas d'une critique & d'une réfutation, à vilage découvert.

De tous ceux qui fe mêlent de philosophie, de géométrie, de physique même, dans ce fiecle, où les grands Philosophes, Physiciens & Géometres ne manquent pas, je me fuis regardé, je vous l'avoue, comme le plus directement attaqué par vos hommes brutes, bêtes & animaux physiques. J'aime l'esprit, je ne le diffimule pas: fi j'étois capable d'hérésie, je ferois bien plutôt Mallebranche que Spinoza. Vous tournez tant que vous pouvez la spiritualité en matérialisme, je tournerois au contraire le matérialisme en spiritualité.

Je conçois assez, je crois du moins très bien, la création, telle qu'elle est & que Moïse nous la donne: mais je dois vous dire, que j'ai peut-être moins de peine à concevoir la création des esprits que celle des corps. Le Créateur n'est-il pas tout esprit? Or il n'est corps en rien. Pour créer l'homme ou le produire, il en a pris la matière déjà toute créée dans le limon de la terre;

mais l'esprit, il ne l'a pris que dans lui-même, dans son souffle; & pour le moins le corps n'ayant été qu'une formation, *formavit*, l'esprit a été d'une toute nouvelle & pure création, une inspiration, & *inspiravit*. C'est ma façon, je ne perds pas un mot de l'Ecriture sainte, pas une syllable, pas une circonstance. Elle n'en dit point trop, mais elle en dit assez, elle a prévu mes besoins présents d'esprit avec vous.

Enfin nous sommes *corps*, dont je rougis, & *esprit*, dont me voilà tout fier, & fier, je le répète, vis-à-vis de vous, & de vos hommes-bêtes & presque tous matieres. Or l'esprit, vous me l'avouerez tout au moins, est la plus noble partie de moi-même & de nous-mêmes; car vous en avez, & même beaucoup, quoique vous n'en fassiez pas semblant, si ce n'est peut-être en ce que vous voudriez en avoir tout seul ou au moins plus que nous tous, savans & artistes, professeurs & académiciens.

Je veux vous dire surtout, ce que vous savez, je crois, que comme votre philosophie ramene tout au pur physique, matériel & tout au plus animal; ma physique au contraire ramene tout au moral, spirituel, théologique même. Oui, Descartes, Newton surtout, sont tous corpusculaires & matérialistes dans la physique, ce que je ne condamne pas, leur physique étant celle de tous les temps, & l'Eglise même ne la blâmant point par-là.

Or, vous savez que cette physique même, je l'ai dès mon premier ouvrage du *Traité de la pesanteur* en 1724, affranchie à moitié du regne de la matiere, & que j'ai associé le moralisme & la liberté même que vous aimez tant, au mécanisme, & la légèreté comme spirituelle à la pesanteur

pesanteur brute des corps; jusqu'à démontrer, depuis peu, que cette légèreté étoit la vraie & l'unique cause physique de cette pesanteur. En un mot, j'ai introduit avec distinction le moralisme dans le pur physique, & vous vous efforcez d'introduire le pur physique dans le pur moralisme, jusqu'à en étouffer totalement celui-ci. Vous voilà donc mon agresseur, & je ne fais que me défendre contre vous & de vous.

L'homme tel qu'il est, est le propre regne du moralisme & de la liberté. Laissez-moi ce champ de bataille-là au moins, sauf à moi, je ne le cache pas, d'en faire le champ de bataille du monde même le plus physique, le plus mécanique, le plus matériel. Si faut-il un homme pour remonter la machine à laquelle vous ne faites que l'affervir si indécemment. Vos prétentions sont terribles, les miennes sont grandes; non, je ne m'en cache pas.

Le fougueux Langely, qui de sang altéré,
Maître du monde entier, s'y trouve trop serré.

Je l'ai presque dit, ce fougueux Langely, c'est moi. Mais il n'y a point de fougue à cela. Je n'ai que le cœur, je n'ai que l'ambition d'un homme, en société du reste de tous les hommes. Car Alexandre vouloit être seul maître du monde entier, & moi je ne veux l'être qu'en société de tous les hommes, & de Dieu même, & surtout sans vous exclure vous-même, M. d'une si belle société.

Au besoin je ne craindrois pas, M. tous vos Philosophes physiques ou physiciens, qui voudroient me nier, que le monde entier fait pour Dieu, est fait aussi pour l'homme, l'homme-

Dieu, ajouterois-je tout de suite, fierement pour lui, modestement pour moi, & pour vous-même, qui étant fils & frere de cet homme-Dieu, entrez, si vous le voulez, en part de sa gloire & de ses intérêts.

J'aime à finir cette lettre par un point de vue si grand, si noble & si consolant. Je suis donc, M. comme vous voyez noblement, votre très-humble, &c.



L E T T R E X I V.

Vous avez beau, M. crier contre la réflexion & la méditation. Il faut que vous foyez longtemps aguerris ou aigri contre le genre-humain, & en vrai misanthrope, contre vous-même par conséquent, ou que vous foyez né bien antipathique avec l'humanité qui est en vous-même, quoiqu'elle y soit pourtant la propre image la plus ressemblante de Dieu & de la divinité.

Si avant que d'y être, vous aviez pu décider de votre sort dans ce monde, vous auriez voulu naître à Genève, quoique vous nous ayez averti que vous ne vouliez point y vivre ni y mourir. Ce n'est pas le seul point de contradiction à concilier dans votre système. Mais je gagerois bien, à vous voir de si mauvaise humeur contre l'humanité, que, si vous en aviez été le maître, vous n'auriez pas voulu naître homme, mais, &c. La liberté à laquelle vous aspirez, est bien grande, & bien rétroactive à votre naissance & à votre être même.

Aucun mot vil ou méchant contre ces pauvres hommes, vos peres & meres, freres & citoyens pourtant, ne vous échappe, & vous nous les peignez isolés d'abord parmi les bêtes, & puis vivans peu-à-peu & à la longue en *troupeaux*, préludans de loin à la société civile & politique, où vous les menez lentement & de loin à loin.

Il faut tout dire, l'origine des langues & l'invention de la parole, est pour vous le rocher de Syfiphe ou la roue d'Ixion, le tonneau même des Danaïdes, que vous ne pouvez jamais combler ou fixer. Vous voilà bien embarrassé. Voici comment je m'en tirerois à votre place. Quand Dieu vit Adam après l'avoir fait, Dieu dit équivalement : *voilà une belle image, un beau tableau, une belle statue, il n'y manque que la parole. Il fit donc Eve, & dès-lors Adam parla.* C'est le fait, *hoc nunc os ex*, &c., & devant tous les connoisseurs Eve fut l'organe de la parole passive & active, répassive & réactive d'Adam. C'est toujours de nos mœurs humaines, qu'il faut tirer de pareilles conjectures, sur les hommes naturels, originaires & primitifs.

C'est bien M. R. qui se tire de cette grande difficulté des langues par un coup de théâtre, par le *Deus in machinâ*, lui qui vouloit que l'enfant au maillot fût l'inventeur de la parole & de toutes les langues de l'univers : car chaque enfant auroit fait sa langue, sans doute, comme chaque terroir produit ses fruits, ses animaux & ses hommes par conséquent, selon Diodore & les Grecs, qui ne nous parlent que d'hommes *aborigenes*.

Enfin, enfin, *parturient montes*, les inventeurs des langues sont un troupeau ou une troupe



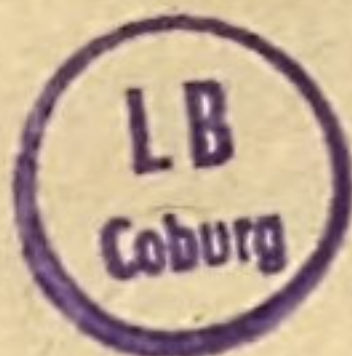
d'hommes & de femmes déjà rassemblés en société, qui habitant sur une langue de terre avancée dans la mer, se sont vus tout d'un coup, par un tremblement de terre ou autre événement pareil, détachés du continent où ils n'ont pu se faire entendre désormais que par des porte-voix, sans doute, ou par des lettres & des courriers, des *paquebots*. Et voilà les langues inventées à jamais, quoiqu'un peu tard. Mais il vaut mieux tard que jamais, dit-on.

Oui, il a fallu un coup de tonnerre, un ébranlement de la machine du monde pour apprendre à un enfant à dire *maman*, *papa*, & aux hommes à épeler *ba*, *be*, *bi*, *bo* *bu*. Et voilà, dit M. R. en termes clairs, comment » des insulaires ont porté parmi nous l'usage de la parole. Il est très vraisemblable, *ajoute-t-il*, que la société & les langues ont pris naissance dans les isles, & s'y sont perfectionnées avant que d'être communes dans le continent ». Est-ce de la physique cela?

Il est heureux que nos Philosophes, émules du Créateur, ne trouvant rien de vrai dans l'Ecriture sainte, trouvent de telles bagatelles d'histoire fictive & systématique ou hypostatique, *très vraisemblables*. C'est bien là qu'on peut dire avec Virgile:

Qui Bayium non odit, amet tua carmina Mævi.

Et voilà à-peu-près, pour que le public ne l'ignore, les grands progrès qu'a faits de nos jours depuis Descartes la philosophie & le raisonnement humain, la logique & la dialectique, sans parler de la métaphysique & de la physique. Ce n'étoit pas la peine de sacrifier Aristote à Descartes & Descartes à Newton pour aboutir à une telle



force d'esprit. Mon unique but ici, est de mettre le public en garde contre une petite troupe de pareils Philosophes raisonneurs. Or je ne confonds pas Aristote, Descartes, ni même Newton avec ces especes-là, & plutôt à Dieu les consultât-on un peu plus, surtout Descartes, dont la méthode est admirable, & la physique merveilleuse; au lieu que Newton n'est que la qualité occulte de l'esprit humain.

Après tant de discours perdus, M. R. trouve enfin la source de l'inégalité des conditions dans » celui qui chante ou qui danse le mieux, qui est le plus beau, le plus fort, le plus adroit, le plus éloquent, en un mot qui est le plus considéré, & ce fut-là le premier pas vers l'inégalité, & vers le vice par conséquent, » dit M. R. sans qu'on puisse s'y méprendre ni penser qu'un autre l'ait dit; surtout le bel Epiphoneme par où il finit. Or il n'avoit qu'à dire cela d'abord, & tout étoit dit sans autre dissertation. Mais il vouloit différer, & dire, dire, parler & parler sans fin & sans cesse, croyant sans doute que dire & parler c'est raisonner & philosopher.

Qui doute que l'inégalité des conditions ne soit fondée d'abord sur la qualité de pere, de mere, ou d'enfans, ensuite sur celle d'ainé ou de cadet, & puis encore sur la diversité des talens. Dieu même & Samuel son prophète font observer aux Juifs que celui qu'il leur donne pour roi, surpasse les plus grands du peuple de toute la tête & que c'est d'ailleurs un bon caractère d'homme. Effectivement Saül avoit de quoi faire un bon & un grand roi. Il le fut même deux ans, tandis qu'il fut soumis aux ordres de Dieu & à la direction du prophète, & qu'il ne porta pas la main à l'encensoir, &c.

Pourquoi donc , si l'inégalité est fondée sur les talens mêmes, inégaux & divers, que Dieu seul donne à ceux qu'il veut rendre inégaux & divers de condition, pourquoi prétendre par une conséquence *identique*, que l'inégalité est vicieuse & le vice même. Il ne peut jamais y avoir que le mauvais usage ou l'abus de ces talens naturels, qui soit vicieux: & de même la société qui est bonne par elle-même, & d'institution naturelle & divine, ne peut jamais être mauvaise que par les abus. Un fruit est bon, mais si on le laisse trop sur l'arbre ou si on l'en détache trop tôt, il n'y a qu'à dire que c'est l'arbre qui le pourrit ou le gâte, & que sa production & sa maturité fut le premier ou le dernier pas vers sa récolte, & vers sa pourriture & sa corruption par conséquent.

Quand on attaque ainsi tout l'univers, Dieu & les hommes, si faudroit-il se piquer de raisonner plus philosophiquement avec plus de raison & de justesse. Je suis, M. votre, &c.



L E T T R E X V.

ENFIN, à la page 84 vous adoptez ouvertement, M. la vie sauvage ou des sauvages, telle que nous la connoissons; & désormais vos hypothèses porteront au moins sur un état de réalité, sur des hommes même moraux, nos pareils & nos freres, après tout, & j'aurai moins à vous deviner. C'est de ces sauvages, que vous dites avec complaisance que » le genre-humain

étoit fait pour y rester toujours & que cet état est la vraie jeunesse du monde , & que tous les progrès ultérieurs ont été en apparence autant de pas vers la perfection de l'individu , & en effet, vers la décrépitude de l'espece «.

Mon Dieu , que M. R. est loin de toutes les saines idées de l'humanité ! Les Poètes mêmes se plaisent à nous donner les plus brillantes idées, les peintures les plus riantes, les plus nobles sentimens de la jeunesse du monde ; c'étoit l'âge d'or, c'étoit un printemps perpétuel, c'étoit Saturne & Astrée, c'étoient des Bergers, c'étoit la foi, la justice qui habitoient la terre : encore la terre étoit-elle un beau jardin, le jardin des Hespérides, dont tous les fruits étoient des pommes d'or.

Tout cela fait, comme on voit, allusion au jardin des délices, à Adam & à Eve innocens, en un mot, aux vrais premiers hommes, & à la vraie première société. Au sortir de l'arche, les hommes en société n'étoient encore que trop bien dans les belles plaines de Sennaar, aussi étoit-ce encore peut-être le siècle d'or. Mais le siècle de fer lui-même, n'a pas commencé par des sauvages, qui sont pourtant tout ce que M. R. trouve de plus beau dans la jeunesse du monde, passée sans doute, selon lui, dans les forêts du Canada, de la Sibérie ou du Groënland.

Je plains M. R. d'avoir un si mauvais goût, goût d'amertume, de critique, de satire & de détérioration de toutes choses ; constamment, il prend l'envers & le revers de tout ; il prend par-tout le bien pour le mal & le mal pour le bien ; le bien l'attriste, le mal le réjouit. *Dicentes bonum, malum*, encore une fois ; & encore une fois, *qui Bavium non odit*, &c.

Ah! M. R. que je vous plains! où avez-vous donc pris ce ton triste & atrabilaire depuis dix ou douze ans que je n'ai eu l'honneur de vous voir? Vous me paroissiez une assez bonne personne dans ce temps-là. Il faut que l'air frivole, gai & badin, mais fin & ingénieux, non méchant du reste, quoiqu'un peu malin, de nos François de café ou de parterre, auquel vous n'avez pu monter votre sérieux helvétique, vous ait cabré. Vous avez voulu avoir aussi de l'esprit, & vous en avez sûrement beaucoup; mais vous n'avez pu prendre cette légèreté, cet essor. Là où il ne faut qu'un mot tranchant, vous avez voulu mettre un raisonnement concluant; vous avez fait un livre en réponse d'une épigramme; & pour vous défendre d'un seul, vous nous attaquez tous. Un François est pour vous la France toute entière; & d'une misérable dispute de mots, vous avez fait une querelle de religion, de morale & même de politique.

Sans tant raisonner, il est positivement faux que la vie sauvage des Hurons ou des Iroquois, soit la jeunesse du monde & le beau de la nature humaine; faux que notre vie civile, polie, politique, scientifique, artiste & religieuse, en soit la décrépitude. Si les Grecs ou les Romains, les François mêmes, comme Grecs, Romains ou François, ont commencé par une sorte de vie sauvage, barbare & indisciplinée avant Cécrops, Romulus ou Clovis, c'étoit une vie errante, à laquelle leur transmigration d'Asie en Europe, d'après la dispersion de Babel, les avoit réduits.

Les Hurons eux-mêmes, Algonquins, Tunguses, Cafres, Sibérites, Kamtschatkois, Samoïedes, Américains, Africains, Asiatiques ou Européens

Européens avoient commencé par être des peuples, des hommes sociables en Eve & Adam & en Noé, Sem, Cham & Japhet avant & après le déluge, hommes trop sociables même, n'étant que trop, selon les propres termes des archives du genre-humain, *unus populus & unum labium omnibus*, n'ayant que trop une unanimité d'ouvrages, d'arts, de science, de volonté, de dessein, de cœur & d'esprit, de loix même & de religion.

Il en coûte à M. R. pour former une petite société de nation, de province, ou de ville, d'île même & d'un simple canton Grison, Suisse ou Genevois. Or, dans le vrai, la société a commencé par être celle de toutes les nations & du genre-humain tout entier, soit à Enochia, avant le déluge, soit à Babylone, après le déluge; & il en a en quelque sorte coûté à Dieu, un miracle au moins, pour rompre cette société trop vaste & trop unanime en autant de sociétés qu'il y avoit de chefs de grandes nations.

Que M. R. lise donc les livres, avant que de faire des livres, & qu'il soit au moins savant & érudit, avant que de raisonner, philosopher & dogmatiser. Il raisonne, il philosophe à vide, lorsqu'il le fait sur des idées d'imagination, sans aucune connoissance de ce qu'on appelle *la positive*. L'histoire, les faits. Le monde ne s'est pas fait tout à l'heure, & le Créateur seul a pu le deviner, avant que de le voir: encore le voyoit-il en lui-même de toute éternité.

A coup sûr, tous ces prétendus Philosophes qui infestent les sciences & la religion, sont communément gens qui ne savent rien, & qui veulent pourtant faire un personnage dans la littérature & parmi les savans & à leurs dépens, sans

avoir jamais eux-mêmes rien appris ni étudié.

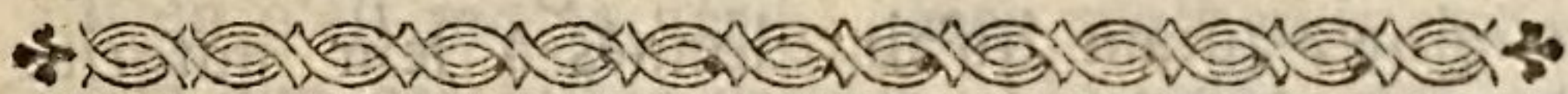
Il n'y faut pas même grande science, lecture ni étude, mais un peu de foi, de bonne foi, de docilité, de modestie, de pureté de cœur & d'intention pour lire, ne fût-ce que le dixieme chapitre de la Genese, avec le neuvieme qui precede & le onzieme qui suit tout au plus, & y voir les divisions & sous-divisions, branches & rameaux généalogiques de la grande famille de Noé, toutes les têtes des nations d'aujourd'hui, tous les chefs & sous-chefs numérotés, étiquetés, caractérisés.

C'est bien la faute de l'histoire profane, si elle est aussi pleine de fausseté, de fables, d'incertitude & de lacunes qu'elle l'est communément. L'histoire sainte a mené celle des hommes en général, jusqu'aux Grecs & aux Romains inclusivement; pour le moins, nulle histoire n'a droit de s'égaliser à celle-ci, beaucoup moins de s'élever au-dessus, par une frivolité de style puriste ou grammatical.

On parle de chronologie & de généalogie. Qu'on trouve une généalogie chronologique qui égale celle d'Adam jusqu'à Noé, de Noé jusqu'à Abraham, & d'Abraham jusqu'à Juda, de Juda jusqu'à Jésus-Christ, & depuis Jésus-Christ même, de Vicaire en Vicaire, jusqu'à celui qui est le chef actuel de l'Eglise Romaine. De pere en fils, de successeur en successeur, nous pouvons compter, nommer, désigner, caractériser les chefs de l'église, de la religion, de la foi dans tous les temps, depuis Adam jusqu'à nous; cela seul en démontre la légitimité, la vérité.

Depuis Luther ou Clavin, c'est-à-dire, depuis deux cent ans, M. R. seroit bien embarrassé à nous donner les dates & les époques des chefs

de sa religion protestante, & beaucoup moins de ses hommes sauvages & brutes en société, ou non en société. Je suis, M. R. puisque vous me donnez lieu de dire de si bonnes choses, je suis, Monsieur, de cœur & d'esprit, avec toute sorte d'amitié, d'estime même, votre très-humble, &c.



L E T T R E X V I.

POURQUOI en tant vouloir aux mécréans de toutes les sortes, aux critiques, aux satyriques, qui mettent les vrais savans, les vrais chrétiens, les honnêtes gens en occasion, en nécessité d'étaler leur science, leur foi, ou leur bon esprit en de beaux groupes de lumière, où le contraste de mille traits d'ignorance ou d'erreur étrangère, fait un tableau d'honneur & de gloire aux yeux du public?

Je remercie M. R. de la meilleure foi du monde, de m'avoir fourni l'occasion de le réfuter. Je ne puis lui en vouloir aucun mal; au contraire, je lui veux un grand bien. Je voudrois le *convertir*, ai-je dit; je n'en suis pas digne. Je prie tous les honnêtes gens, les bons chrétiens, les ecclésiastiques surtout, de se joindre à moi, d'y faire mieux que moi, de m'y aider au moins de leurs prières & de leurs vœux: le sujet en vaut la peine: M. R. a beaucoup d'esprit, puisqu'il a tiré tout ce système-là de son esprit.

Il doit l'avoir inventif & créateur. Qu'il l'applique aux arts, aux sciences profanes, où un tel esprit n'est jamais un esprit perdu. Qu'il laisse

la religion, le gouvernement & les mœurs. Il ne les connoît pas, ou ce qui est pis, il les méconnoît, & est prévenu de mille préjugés contradictoires d'une philosophie plus raisonneuse que raisonnable, ou raisonnée.

M. R. ne dit pas tout ce qu'il pense des Missionnaires apostoliques, ni des Princes qui s'en servent pour convertir les Sauvages confiés à leur religion, autant qu'abandonnés à leur autorité & assujettis à leur empire. Voilà la différence de M. R., obligés de s'en taire, & de dissimuler sa vraie façon de penser de tout cela & de quelqu'un comme moi, qui sans craindre de heurter aucune autorité légitime, ni aucune façon de penser en chrétien & en honnête homme, ose bien dire & lui dire hautement que les Princes chrétiens & les Missionnaires ecclésiastiques ou religieux, qui travaillent à ramener les Sauvages dans le sein de l'église, dans le bercail de saint Pierre, vicaire de Jésus - Christ, ne travaillent pourtant que pour les retirer de leur vie sauvage, telle que M. R. l'approuve, & pour les enchaîner dans les doux liens de la société ou de l'unité d'association des fidèles chrétiens unis en communauté de baptême, de prières, de sacremens, de mœurs, de créance; en un mot, de raison & de foi, ou de christianisme & d'humanité.

Encore aimai-je mieux convaincre ici M. R. d'une simple ignorance de l'histoire & des faits positifs, que de lui faire un crime d'une erreur volontaire, ou d'un raisonnement de mauvaise foi. Ce nom de Sauvage le trompe; il a toujours dans l'esprit les Sauvages fantastiques, semés un à un dans les forêts, parmi des *troupeaux* de bêtes, dont ils ne sont pas les pasteurs, & qui sont

au contraire les leurs, jusqu'à leur donner de l'instinct pour manger, boire, dormir & se former même en société. Une ou deux historiettes de deux ou trois prétendus Sauvages solitaires, trouvés dans les forêts de Saxe, de Bornéo, de je ne sais où, font ici tout le fond d'histoire sur lequel table sans cesse M. R.

Rien n'est moins vérifié, rien n'est plus apocryphe que ces historiettes-là. Du reste, rien ne ressemble moins à ces nations, grandes nations des Sauvages de l'Amérique, fût-ce celles de la Sibérie & du Groënland, que les Sauvages imaginaires de M. R. Pas un nom de Sauvage, Illinois, Missouris, Abenakis, &c. qui ne forme sa peuplade, sa nation, ses villages, son corps de société; qui n'ait ses capitaines, ses chefs, ses caciques, ses especes de magistrats, ses loix ses mœurs du moins & ses usages. Tous ont des propriétés, des communautés, des intérêts particuliers & publics, & en conséquence des guerres avec les nations voisines ou éloignées, guerres suivies de traités de paix en regle, avec des conventions & des sermens. Prêtres ou devins, ils ont tous leur forme de religion, leurs sacrifices, leurs prieres.

Il est inutile de dire qu'ils ont le grand lien de la société, la parenté avec la distinction précise & très sacrée de maris & femmes, peres, meres & enfans, oncles, tantes & cousins, alliés, amis, sans parler de la célébrité des mariages, des naissances, des morts, & puis la grande distinction naturelle des enfans, de la jeunesse & des anciens, dont ceux-ci forment toujours la tête & le conseil de la cabane, du village, de la peuplade & de la nation.

Sur quoi je prie M. R. de me permettre une

petite digression, en faveur de l'ancienne amitié tendre & intime, qu'on fait bien qu'il y a toujours eue depuis trente-trois ans, entre le célèbre Président de Montesquieu & moi, qui me senstrop honoré des marques publiques & peu équivoques que ce grand homme a voulu me donner de cette même amitié, jusqu'à son dernier soupir, dont tout le monde parle, & dont tous les honnêtes gens savent bien, qu'en honnête homme, j'ai droit de parler.

Pour ne rien laisser en suspens ou dans l'équivoque à cet égard, je dois dire que cette amitié ne commença qu'un an ou deux, après l'apparation des Lettres Persannes, qui n'en furent pas même l'époque ni le motif, au moins de ma part. Comme ce n'est pas précisément de bel-esprit, de philosophie ou de géométrie que je dois me piquer, j'aurois craint plus que je n'aurois recherché cette liaison intime avec l'Auteur d'un pareil ouvrage. Mais ce noble, & je puis dire vertueux Auteur, pensant un peu comme moi dans ce moment, faisoit plus de cas de la probité que du bel-esprit : & voulant positivement effacer l'impression publique de cet ouvrage, dont il reconnoissoit le danger un peu tard, je puis avouer qu'il recherchoit par cet endroit-là même, la liaison que je craignois avec lui.

Une Dame fort noble & fort vertueuse, qui vit encore, fut le nœud de la réunion de nos cœurs & presque de nos esprits. Le prétexte en fut l'éducation de M. le Baron de S. qui me fut confiée dans ce moment. J'étois en âge & en place de rendre ce service à l'illustre Président, qui me voua dès-lors la plus tendre amitié, sans en exiger d'autre retour, je puis le dire, que la religion qu'il me pria d'inspirer à son cher fils,

m'avouant que pour lui il sentoît qu'on ne lui avoit pas assez fait connoître le vrai précis de cette religion purement catholique, dans sa première éducation; ce qui étoit peut-être vrai. Mais ma lettre a atteint sa longueur ordinaire. Je suis, Monsieur, &c.



L E T T R E X V I I .

MONSIEUR, à l'occasion de la mort du fameux Président de Montesquieu, & de la part qu'il a bien voulu me donner dans ses derniers sentimens, je vous avoue que je n'ai pas laissé de composer l'histoire de cette mort & même de sa vie depuis au moins trente-trois ans. Ceux qui ne savent presque rien, de vrai, de tout cela, se pressent d'en parler. Je ne me presse de rien, je les laisse faire. Seulement je les prie de croire que tôt ou tard je pourrois bien leur dire le vrai de tout ce qu'ils s'empressent de débiter sur des présomptions vagues, bien plus que sur des faits personnels. En attendant je dois prendre acte que M. de Montesquieu n'ayant jamais voulu recevoir aucune sorte de compliment de moi sur ses lettres, & me les ayant constamment comme désavouées, me pria de lui corriger religieusement son ouvrage de la grandeur des Romains, où il sentoît bien que mon caractère & ma religion trouveroient bien des choses à réformer. Il l'imprimoit en Hollande par la médiation de l'Ambassadeur M. le Comte de Vanhoë. Deux fois la semaine il en recevoit les épreuves à corriger.

C'est précisément de ces corrections qu'il me chargea, corrections, dis-je, religieuses, théologiques, morales, philosophiques même plutôt que littéraires, historiques ou grammaticales. Il n'avoit pas besoin de moi pour celles-ci, & il étoit trop poli pour me charger de la simple correction typographique des fautes d'impression; ce que je fis pourtant. Pas une feuille en première épreuve qui ne me passât par les mains: pas une, où je ne prisse l'honnête liberté d'être son ami exactement, religieusement vrai.

Un prétendu ami commun, ami de la licence, voulut, au milieu de l'ouvrage, réprimer ma liberté. L'Auteur me permit, me pria d'aller jusqu'au bout. Et l'ouvrage parut exempt de reproche, tel que je l'avois légitimé ou rendu digne d'un Auteur noble, & en place de grand & grave Magistrat.

L'article seul du *suicide*, se glissa, je ne fais comment, dans une seconde ou troisième édition. L'Auteur tenoit un peu à cet article Anglois Romain. Les vrais Magistrats, & l'Auteur même, sans que je m'en mêlasse, le firent ôter. J'étois Journaliste alors: j'eus le plaisir de pouvoir donner un ou deux grands extraits d'un ouvrage saint & non suspect, d'un tel ami.

Arriva le troisième ouvrage de l'Auteur, le grand ouvrage de l'Esprit des Loix. Pour celui-là, je ne me vanterai pas de l'avoir corrigé, si ce n'est fort après coup. Je ne m'en doutois pas, quoiqu'il m'en eût parlé vaguement depuis longtemps. J'avois peut-être la fausse sécurité de croire qu'il ne le donneroit pas sans mon attache. Il fut long-temps public sans que je voulusse croire qu'il fût de lui. Lorsque je n'en pus plus douter, je lui écrivis pour me plaindre de sa réser-

ve, inouïe avec moi. Je dois être cru. Notre commerce étoit d'une franchise encore plus inouïe entre savans. Je puis montrer les lettres par lesquelles il m'avoue qu'il s'est à dessein caché de moi dans cet ouvrage, craignant que je ne m'y formalise de bien des choses, le croyant peu de ma compétence, & y parlant du reste assez peu de religion & de mœurs, croyoit-il, vouloit-il croire ?

Piqué de sa réserve, je lui écrivis qu'il auroit dû au moins me donner cet ouvrage imprimé, comme j'étois en possession de recevoir de lui toutes ses éditions de la grandeur des Romains, lui disant que je voulois lire son livre, mais que je ne le lirois que de sa main & dans celui qu'il m'auroit lui-même donné ; à quoi il répliqua qu'il ne me le donneroit pas, & qu'il me prioit très instamment de ne pas lire son livre, qui n'étoit point, disoit-il toujours, de ma compétence.

Je m'entêtai de le lire & de l'avoir de sa main. Je savois bien que complaisant à l'excès avec tout le monde, il me le donneroit enfin ; ce qu'il fit depuis la première jusqu'à la dixième ou douzième édition, & je le lus dans un esprit de critique, je l'avoue, mais de critique amie, & en vue même de rabattre bien des critiques odieuses, qu'on ne laissoit pas de m'en faire, comme si j'en étois responsable.

A peine m'eut-il donné son livre, qu'il vint de Bourdeaux exprès m'en demander mon sentiment. J'avouerai qu'il me craignoit un peu. Il me connoissoit exact & inflexible sur les bons principes de la religion & du gouvernement. Il se croyoit sain sur le premier article ; & effectivement, à un article près & à quelques manque d'expression, je ne vois pas qu'il attaque le dogme & l'essen-

riel. Mais sur le gouvernement de l'Etat, & celui sur l'Eglise, sur la discipline, je le fis convenir qu'il étoit trop & tout Anglican.

Je portai mon humeur critique, je l'avouerais, un peu plus loin. Oui, j'étois vivement piqué qu'il m'eût dit que son livre, comme Jurisconsulte, n'étoit pas de ma compétence. Autre chose est d'être Jurisconsulte & Légisposite dans un livre, autre chose de juger d'un livre qui l'est & de son Auteur. Est-ce que les Magistrats sont de tous les arts, sciences & métiers, dont ils jugent pourtant fort sainement & définitivement tous les jours ?

Ma critique ne fut ni maligne, ni amère, ni de cœur, n'étant pas publique ; mais d'amitié pure & purement d'esprit, de lui à moi, d'ami à ami, & dans le vrai bien du livre & de l'Auteur. Je ne m'amusai ni à des traits ni à des mots. J'allai droit au but, au tronc de l'arbre & à la grande division des trois sortes de gouvernemens & de loix, le despotique fondé sur la crainte, le monarchique sur l'honneur, & le républicain sur la vertu. Je lui passai ces trois divisions, quoique la dernière m'ait toujours paru fort mal caractérisée par la vertu.

Mais je ne lui fis point de quartier sur une quatrième division, la plus essentielle, qu'il avoit omise, qu'il n'avoit point connue, & qui est pourtant la première de toutes, & la règle & la base des trois autres : c'étoit justement le gouvernement des Sauvages, & la liberté ou plutôt la pure loi naturelle sur laquelle il est uniquement fondé. En fait d'intelligence, M. de Montesquieu étoit un aigle ; il avoit l'esprit pénétrant & en même temps profond, il voyoit au-dessus des astres & jusques dans les souterrains.

Il ne me donna pas la peine de me répéter, il me devina: car voulant un peu l'intriguer, je ne lui parlois depuis un temps, ni même jamais qu'à demi-mot. De tout temps nous avions un langage unique entre nous. Nous n'avions presque pas besoin de nous écrire & de nous parler pour nous entendre. C'étoit par mon grand respect pour lui, que je n'osois lui parler de rien affirmativement, définitivement; & c'étoit par sa grande amitié pour moi, que sans fadeur, il me laissoit entrevoir les choses obligeantes, qu'il avoit à me dire à tout propos. Je suis, Monsieur, votre, &c.



L E T T R E X V I I I .

JE ne me lasse point, Monsieur, de vous parler du grand Président de Montesquieu, à l'occasion des Sauvages, que simplement il n'a pas connus; au lieu que vous les méconnoissez absolument, & que vous les travestissez en bêtes, qui ont à peine la figure humaine. M. de Montesquieu n'a jamais calomnié la nature humaine, & il n'a que trop voulu la combler des biens dont elle n'est pas susceptible. Timoré, poli, sensible & bon comme il étoit, il auroit rougi de la voir si avilie dans vos portraits. Revenons au Gouvernement politique, économique & civil des Sauvages, dont je ne fis simplement qu'avertir ou donner l'ébauche à l'Auteur illustre de l'Esprit des Loix.

La société est le fondement de tout, elle est

naturelle & de la premiere nature , parce que essentiellement tout homme a pere , mere , grand' pere & grand' mere , freres , sœurs , oncles & cousins avant lui & à côté de lui , & qu'avec & après lui il a communément femme , enfans , petits-fils , neveux , &c. M. R. a beau faire , les besoins & les sentimens naturels respectifs feront à perpétuité & ont toujours fait une & plusieurs sociétés de tous ces gens-là. Et l'on défie , la nature même défie de citer jamais enfant ou homme vrai qu'on ait trouvé dans les forêts , qui n'ait tenu jusques-là , jusqu'à l'âge très adulte du moins , à des parens réels , faciles même sans doute à retrouver , non loin de ces forêts.

Les Sauvages donc du Canada ou d'ailleurs forment des vraies sociétés , comme j'ai dit , sous des noms nationaux d'Iroquois , des Hurons , d'Algonquins , &c. Or tous ces gens-là vivant ensemble & en commun , en communauté de langue , de pensées , de sentimens , d'affections , de connoissances , de besoins , d'intérêts , de guerre , de paix , de pêche , de labour , de chasse , &c. ne peuvent manquer d'avoir & ont bien sûrement des loix & un gouvernement politique , moral , économique & civil , qui n'est , disois-je à mon illustre ami , ni despotisme , ni monarchie , ni république , mais naturalisme , ou plutôt : moralisme pur , pure loi naturelle , purs sentimens naturels , & n'est pas même pure liberté , si ce n'est honnête , humaine & assujettie au loix de la conscience & de la raison.

Ils n'ont ni Rois , ni Princes , ni Magistrats en titre , mais équivalement ils ont pourtant des chefs & des gouverneurs , ne fût-ce que des chefs de famille & les anciens , vrais peres conscris de toutes les familles , de tous les villages , de toutes

les peuplades, de toute une nation. En guerre ils se donnent des capitaines qui n'ont presque droit que de ralliement & de marcher aux coups les premiers, & tout au plus, la première part au butin. Ils n'ont point de ministère ni de conseils d'Etat. Mais les plus sages, les plus expérimentés, les plus illustres par leurs hauts faits, & surtout les plus anciens, s'assemblent & jugent en commun de la guerre ou de la paix, & du bien ou du mal de tous.

Point d'autres loix que la raison, l'honneur, la conscience & une certaine tradition de mœurs & d'usages; dont ils ne se départent pas facilement. Je veux bien y ajouter la liberté, comme une loi sacrée, dont ils ne se départent gueres non plus, dont il leur est même permis d'abuser: je dis abuser, au préjudice des autres loix de raison, d'honneur & de conscience; car ils en connoissent fort bien l'abus, reconnoissent le vice, & savent bien qu'elle doit être subordonnée aux autres loix de devoir naturel & divin.

S'en écarte qui veut de ce devoir & de tous les devoirs de la société; réellement ils n'ont point de voie, ni de loi de coaction, de contrainte, soit pour punir les réfractaires, soit pour les contenir dans le devoir. Ils ont bien des récompenses d'honneur, de butin, de nourriture, mais nulle sorte de peine afflictive pour les enfans mêmes.

Par exemple, ils instruisent les enfans, mais ne les châtient jamais & les missionnaires n'ont jamais pu leur faire que des catéchismes, des exhortations, des sermons, & jamais des classes en règle, jamais des maisons de pensionnaires, jamais des collèges. Des Missionnaires tant qu'on veut, jamais des maîtres; chérissant du reste ces Missionnaires comme des pères, comme des sau-

veurs, jamais comme des chefs ou des législateurs. Ils reconnoissent la croix, l'adorent l'embrassent, la portent & la suivent, lui obéissent. Nul sceptre ne les tente de commander ni d'obéir.

Par exemple encore, une jeune fille introduira la nuit dans la cabane de son pere quelqu'un qu'elle aime; cela est rare, & là on se cache de tout cela, comme ici, par pudeur, par honneur: mais là, comme ici, il y a gens qui ne rougissent qu'en public. Le pere, la mere, les freres lui diront: *ma fille, ma sœur, tu as tort, tu nous déshonore, tu ne trouveras point de mari.* On le lui dira, mais on ne fera que le lui dire, & si elle s'en moque, personne ne s'en formalisera plus que cela.

Quand ils ont un mauvais sujet, quelqu'un s'enivre & va le tuer, disant ensuite que ce n'est pas lui, mais le vin qui l'a tué; & toute autre sorte d'homicide coupable s'excuse, en disant, ce n'est pas moi, mais *c'est ma tête qui étoit faite comme cela un tel jour*; & l'homicide est impuni.

Autre exemple bien remarquable. Un village, une nation vient de faire la paix en regle, & par un vrai traité avec une autre nation. Ce traité le plus solennel, accompagné de sermens, de gages, d'ôtages, de présens, ne plaît pas à tout le monde, ne fût-ce qu'à un seul étourdi de vingt-cinq, trente ou trente-cinq ans. Celui-ci dit à tous ceux qui ont fait le traité, qu'ils n'ont rien fait qui vaille, que ce traité *n'est pas de valeur*, qu'il va le rompre par quelque acte d'hostilité. *Tu as tort, mon frère*, lui dit-on, *tu nous feras une mauvaise affaire.* On lui dit cela, mais on le laisse faire. Il part, va occuper une chevelure ennemie, en apporte le trophée

dans la cabane du conseil, en riant, en se moquant des anciens assemblés. On le blâme, point plus fort que ci-devant, & on ne pense plus qu'à soutenir cette nouvelle guerre, ou à la prévenir par des présens ou des soumissions faites à la nation que cet étourdi vient d'armer de nouveau.

Voilà ce que j'ai pris la liberté de remontrer, il y a cinq à six ans, à M. de Montesquieu. Comme c'étoit la plus belle ame, la plus candide, la plus aimant le vrai que j'aie connue, surtout en fait de religion, qu'il avouoit ne pas connoître assez, il convint dans le moment que son énumération politique, économique, législative ou civile étoit imparfaite, & que cette sorte de Gouvernement, purement naturel (phisco-moral comme l'homme) qui a cours dans tout un monde plus grand que le nôtre, valoit bien la peine de former une quatrième classe dans son Esprit des Loix; je croirois même que ce feroit dans cette classe qu'on pourroit mieux retrouver l'esprit de toutes les loix positives, simplement ajoutées dans tous les Gouvernemens à la loi naturelle, qui est la base & l'esprit de tout. Je suis, Monsieur, votre, &c.





L E T T R E X I X.

MONSIEUR, l'illustre Président dont je vous parle depuis quelque temps, pour vous donner même un peu plus le ton de contradictions honnêtes, peut avec quelque décence opposer, soit à la religion, soit à la morale ou à la politique, à l'humanité en un mot telle qu'elle est, ce grand homme, dont je regrette bien sincèrement la perte, étoit frappé de tout ce que je viens d'avoir l'honneur de vous dire des Sauvages, qui ne sont pas si sauvages qu'ils ne soient hommes, les vraies images de Dieu, un peu défigurées par le péché, mais rétablies ou en droit de l'être, par Jésus-Christ notre Sauveur à tous.

Il me témoigna même dans le temps vouloir sérieusement enrichir son Esprit des loix de cette quatrième classe. Il doit avoir travaillé en conséquence. Je lui indiquai nos vieilles relations des missions du Canada, où on en trouve les vrais détails. Il seroit de conséquence, pour sa gloire même, de ne pas perdre mille belles choses, que fait comme il étoit, penseur & systématique; il doit avoir jettées sur le papier. Il ne m'en a plus parlé, je ne lui en ai plus parlé. Nous nous voyions peu ces dernières années, car quoiqu'habitans du même monde, il m'écrivoit il y a quinze ou dix-huit mois, que nous n'habitions plus la même planète, c'est-à-dire, le grand monde, d'où je m'étois retiré malgré lui.

Quoi

Quoi qu'il en soit de cet état de vie sauvage & de pure nature, si c'est pure nature, je reviens toujours à dire que c'est un dernier état de l'humanité dépouillée de tous les avantages naturels, & une vraie barbarie, déchue de la vraie & parfaite société, où Dieu même nous avoit fait naître dans le paradis terrestre & comme renaître dans les belles plaines de Sennaar, au sortir de l'arche de Noé.

Encore ne vous ai-je pas tout dit, Monsieur, tout ce que je pense de la vie sauvage dont je viens de vous entretenir à l'occasion de M. de Montesquieu. Depuis ce que j'eus l'honneur de lui en dire à lui-même, mes idées se sont agrandies & s'agrandissent même dans le moment à votre occasion, & tout en vous en parlant un peu à fond.

Les Sauvages sont en effet sauvages, & de vrais sauvages tout-à-fait dégénérés & abâtardis, autant qu'il est permis de l'être à des hommes qui sont toujours des êtres moraux, théologiques même, images de Dieu & ayant, quoiqu'ils puissent faire, un rayon de lumière divine qui éclaire tout homme venant au monde, *lux vera, quæ illuminat omnem hominem venientem in hunc mundum.*

Ce sont les Tartares, à bien dire, ceux qui habitent le nord immédiat des Indes & de la Chine, les *Montgouts* & les *Mantcheoux*, qui forment proprement cette quatrième classe de Gouvernement politique, moral & théologique, dont la liberté est régulièrement subordonnée à la loi naturelle, loi encore une fois non simplement physique, mais humaine, morale & théologique, la seule loi primitive des hommes, vrais fils d'Adam avant & après le déluge, la

seule à laquelle Jésus-Christ nous a rappelés, en nous rétablissant dans la noble & sainte liberté des enfans de Dieu.

Nous nous cassons la tête à imaginer des systèmes & des origines généalogiques de toutes choses; & le plus mal & le grand mal est que trop corporels & matériels, nous remontons toujours à une nature toute physique & matérialiste qui nous égare avec Straton, Spinoza & tous les déistes, athéistes de tous les temps.

L'Ecriture, ou l'Ecriture sainte est un livre si vrai, si fort fait pour nous, si uniquement notre livre, livre de vie, qu'en quelque état de science ou d'ignorance que nous soyions, de théologie ou de philosophie, de physique ou d'histoire, de foi même ou de raison, de bel & de bon esprit, nous pouvons y trouver le complément ou l'abrégé de toutes nos sciences, la résolution de toutes nos difficultés, doutes, problèmes. Qu'on ouvre les yeux, & l'on verra que jusqu'ici on n'a pas trop su ou voulu les ouvrir à ce flambeau universel, dont effectivement Dieu & Jésus-Christ se sert, pour éclairer tout homme venant au monde.

En fait d'origines au moins, de *geneses* & d'inventions, dès ce quatrième chapitre de la Genese tous les grands arts sont inventés, & nous en connoissons par nom & par surnom tous les inventeurs. Les arts libéraux sont inventés sous le nom de musique par *Jubal*, & les arts mécaniques par *Tubalcain*, qu'évidemment l'idolâtrie a transformé en *Vulcain*. Ce ne sont pas là les vrais grands arts d'humanité dont je veux parler.

Ce n'est pas Nembrod ni Assur, qui inventerent la vie civile & politique, qui font des arts

supérieurs à tous ceux de nos mains, ou de notre simple bel-esprit. Ce fut le fratricide Caïn qui inventa ces arts-là, en bâtissant la première ville de l'univers, la ville d'*Enochia*. Je ne laisse pas de penser que ce genre d'invention ne fut jamais trop agréable à Dieu, ne fût-ce qu'à cause de son auteur. Je pourrois être de l'avis de M. R. s'il prenoit la chose de ce côté-là.

Dans le moderne, Rome peut être regardée comme la seconde ville de l'univers, aussi fut-elle l'ouvrage d'un fratricide Romulus, &c. Je laisse aux savans à nous dire pourquoi de notre temps même, *Urbis & Orbis*, est l'inscription ordinaire de la plupart des rescrits des Romains.

Je n'ai garde de rien outrer avec M. R., qui sur cette simple ouverture, croira pouvoir anathématiser avec amertume toutes les villes, & surtout les grandes villes, les villes capitales de l'univers. Je conviens, je pense, je crois savoir que les villes ne sont point de la première intention de Dieu. C'est d'*Enochia* que sortit le premier déluge : c'est ordinairement dans les villes que se fabriquent la plupart de ces déluges d'iniquité qui inondent l'univers. Les campagnes sont plus communément le séjour de l'innocence ; & la vie pastorale a eu de tout temps le suffrage des Poètes en idée, & de Dieu même en réalité.

Les villes, pour parler clair, ne sont en quelque sorte que de la seconde intention du Créateur : elles sont tolérées & de pure concession. Après quarante ans de vie errante dans le désert, Dieu permit aux Juifs d'habiter Jérusalem & les autres villes de la Palestine. Dieu tire sa gloire de tout & le bien du mal même.

Dieu veut la société, cela n'est pas douteux ;

le genre-humain ne peut aller que par-là ; depuis qu'il a tiré Eve de la côte d'Adam : mais encore une fois , les grandes sociétés , les sociétés trop intimes , ne sont en aucune façon du goût de Dieu , témoin la disperſion de Babylone , & celle des hommes de tous les temps. *Major è longinquo reverentia.* Les hommes ſont plus faits pour ſe reſpecter de loin , que pour ſ'aimer de trop près. C'eſt toujours l'image de Dieu , &c. Je ſuis , Monſieur , votre très , &c.



L E T T R E X X.

LE premier inventeur & la premiere invention en grand , à qui Dieu & Moïſe paroiffent donner la préférence , comme la primauté , fut Jabel , & la vie champêtre & errante ſous des tentes , vie paſtorale ou ſimplement campante ou campagnarde : *Genuitque Adam Jabel , qui fuit Pater habitantium in tentoriis , atque Paſtorum.*

La vie même des guerriers en pleine campagne & ſous des tentes , eſt plus du goût de Dieu que la vie civile de nos grandes villes. Ce n'eſt que comme en paſſant , hors de rang , ſans éloge ni titre d'invention , que l'Ecriture ſainte nous dit hiſtoriquement que Caïn bâtit Enochia , au lieu qu'elle traite de Peres & de Patriarches les inventeurs des arts , dont elle parle enſuite d'un deſſein formé , mettant Jabel à la tête de tous , tant la vie champêtre , campante , paſtorale , militaire même , eſt la propre vie de l'homme ; donc la vie eſt une milice & un paſſage , & non un établifſement ſur la terre.

Nous passons notre vie à édifier, à bâtir & à nous établir sur la terre, où saint Paul nous avertit d'après l'expérience & le bon sens, que nous n'avons pas de cité permanente. C'est une observation que je fis étant encore jeune & que j'ai vu souvent confirmée depuis celle-là. Une Dame riche & puissante m'arrêta un jour sur le tard, au passage, devant la porte de son château, pour me dire qu'enfin ce château étoit fini, & qu'elle alloit en jouir. Au moment qu'elle me disoit cela, un coup de ferrein la frappa, elle en mourut huit jours après. Voilà l'observation & la pointe d'épigramme, c'est que *ceux qui bâtissent aujourd'hui, meurent constamment demain*, c'est-à-dire, dès qu'ils ont fini leurs bâtimens.

Je dis la pointe d'épigramme, parce que c'est le style du jour, style de bel-esprit, de ne se faire que par-là. Un raisonnement moral & suivi, n'est point le style de nos Philosophes: on m'en a averti. Mon observation épigrammatique est si vraie, que dans le monde j'ai vu mille gens la faire; d'où résulte cette autre épigramme, *qu'on bâtit pour ses enfans & non pour soi*.

La plupart même de ceux qui bâtissent en pierre de taille & à demeure, croyant éluder la nature, & prendre Dieu pour dupe, ont soin de multiplier & de prolonger leurs bâtimens, ne voulant jamais les avoir finis, comme s'ils voyoient leur propre fin dans celle de leurs travaux; car notre vie n'est qu'une épigramme, dont la mort est la pointe. Lima avec tout son or, n'a trouvé à propos de se rebâtir qu'en bois, & c'est à Lisbonne de profiter de l'avertissement. J'ai fait un ouvrage contre la pierre de taille, en faveur des vrais arts d'architecture & de besoin.

Il n'est pas mal après tout, que Dieu nous

prenne à la fin ou dans le courant d'un vrai travail, *verum laborem*, puisque notre vie n'est que travail de son ordre exprès. Nos villes, nos édifices en pierre de taille, à chaux & à sable, ne sont pas un vrai travail devant Dieu, puisqu'elles ont pour but notre perpétuité sur la terre; ce que nous appellons pourtant un peu en grand, *travailler pour l'immortalité*, tant nous connoissons peu notre vraie immortalité.

C'est Jabel qui édifia pour l'immortalité, en devenant le pere & le patriarche de la vie tartare, champêtre, campante, pastorale & militaire. Je ne traite point cela de petite invention, soit parce qu'elle est dans le vrai, soit parce qu'elle est dans le grand de nos mœurs, soit parce que la moitié peut-être du genre-humain fait & a de tout temps fait honneur à cette vie tartare nullement sauvage, mais très civile, très sociable, très humaine en s'y conformant.

Ne jugeons pas éternellement de toutes choses, par nos petits goûts & par nos façons efféminées de pur bel-esprit. Nos villes peuvent être le regne des femmes, le séjour des tentes est le regne des hommes. Encore faut-il s'exiler des villes & camper au milieu des champs lorsqu'on veut prendre ou défendre les villes, fonder ou détruire des empires. Et combien de conquérans fameux sont sortis de la Tartarie, de la Scythie pour conquérir la Chine, les Indes, le Mogol, l'Asie, l'Afrique même & l'Europe? Ceux qui appellent les Russes en Europe, veulent sans doute la bouleverser à leur profit. La plus vraisemblable opinion dérive de la Scythie & du Tanaïs les premiers François. Ceux qui ont détruit & rétabli en parcelles le grand empire des Romains, n'étoient que Gots, Visigots, Ostrogoths, Sar-

mates, Huns, Vandales, Gépides, Lombards, Bourguignons & enfin Francs ou François, généralement issus des deserts même des Palus-Méotides; & c'est la Sibérie probablement qui a fondé ou peuplé toute l'Amérique, dont les Sauvages font l'abâtardissement immédiat des Tartares d'Asie, seuls vrais enfans de Jabel qui *ipse fuit pater habitantium in tentoriis, atque Pastorum.*

Adam, Abel, Seth, Enoc & tout ce que l'Ecriture sainte appelle les *enfans de Dieu*, avant le déluge; & tous les vrais Patriarches, Abraham, Isaac & Jacob, après le déluge, vécurent sous des tentes, non simplement en pasteurs, mais en grands & en chefs & seigneurs, patriarches en un mot comme Jabel de la vie pastorale. Enochia ne fut pour Caïn & ses vrais enfans, sous le nom d'*enfans des hommes*, qu'un repaire d'arts, arts mondains, de crimes & de vices, qui pervertissant jusqu'aux enfans de Dieu, attirèrent cet horrible déluge qui pensa exterminer la race humaine toute entière.

Si M. R., que je ne perds pas de vue, n'avoit pas outré tout, manque de connoître l'Ecriture, & le vrai même des arts, des sciences & de la société qu'il calomnie, j'aurois pu être de son avis, que les petits arts de luxe & les pures sciences de bel-esprit, énervent la société des villes, des grandes villes, & rendent la vie sauvage même préférable à nos sociétés criminelles & de bagatelle pure. M. R. a jugé de tout cela trop en petit, trop en égoïsme & par rapport à lui, trop en myanthrope & point du tout en citoyen, ni en chrétien. Je suis fâché que ce mot m'échappe comme malgré moi : je vous en demande pardon, Monsieur, car je suis toujours votre très, &c.



L E T T R E X X I.

QUAND j'ai dit, Monsieur, que les Tartares avoient conquis souvent l'univers, tantôt à la Chine, tantôt aux Indes, en Asie, en Europe, &c. j'ai dû ajouter que ce peuple, sous les noms de Scythes, de Sarmates, de Montgoux, de Kalchas, de Mantcheoux, n'a jamais été conquis. On fait bien que ce fut l'écueil d'Alexandre, & même de Cyrus comme de Darius. Je ne dis point cela en l'air, ni en façon de système, c'est un fait, un résultat de faits dans la grande histoire du genre-humain.

Dans le moment, je me rappelle qu'étant allé voir un jour le célèbre Président de Montesquieu, dans les commencemens de notre amitié, il y a plus de trente ans, je le trouvai dans une espece de verve, & tout enthousiasmé de la découverte qu'il venoit de faire, disoit-il, d'un peuple spécialement conquérant dans l'univers : or ce peuple étoit les Tartares. Dans ce moment, M. de Montesquieu en étoit à la dix-huit ou vingt-huitième irruption conquérante, que ce peuple avoit faite dans notre triple continent, Européen, Asiatique, Africain.

Ce qui causoit l'enthousiasme, & faisoit la découverte propre & spécifique de l'Auteur, étoit que prenant la chose dans toute la rigueur, il vouloit que ce peuple seul, à l'exclusion de tout autre, Grec, Romain, Mede ou Persan, fût créé par la nature, ou donné de Dieu même, avec la qualité spécifique & caractéristique du peuple conqué-

conquérant; ce que, sans nier cela, je fonde ici sur la vie spécialement tartare, champêtre, pastorale & militaire, que je regarde comme la vie proprement humaine & sociable, selon Dieu & la raison, & nommément selon la foi de l'Eglise & de Jésus-Christ, dont la propre demeure sera toujours nommée le *tabernacle du Dieu vivant*.

Et voilà, je crois, le propre sens du *Deus non in manufactis habitat*. Nos villes seules & nos maisons de pierre de taille, peuvent porter le nom de *manufacta*. Une tente, un tabernacle n'est jamais une maison faite, faite pour toujours & pour long-temps. Elle ne tient point à la terre, & pour le moins n'y est-elle pas enracinée, mais toujours à refaire & prête à s'envoler, comme notre vie, au gré du vent & des vrais besoins.

Je n'ai pas d'idée que M. de Montesquieu ait imprimé quelque part son idée de la vie tartare, conquérante d'office & par privilege spécial de la nature & de Dieu. En tout cas, on trouvera de lui des papiers relatifs, qu'on ne sauroit trop tôt imprimer, non plus qu'une infinité de grandes pensées, dont il m'a confié la connoissance, & peut-être le soin de les faire valoir à propos.

Encore une fois, je ne réfute pas M. R. pour le réfuter & le critiquer, mais surtout pour rétablir bien de bons principes qu'il a ignorés ou contredits. Il y a une chose qui embrouille l'histoire générale du genre-humain, & cause tous ces faux systèmes qui défigurent l'origine de toutes nos histoires modernes, Grecque, Romaine, Françoisse & autres. Nous jugeons de toutes les autres par une de celles-là. Nous nous croyons toujours sortis du limon de la terre ou éclos du gland de la forêt de Dodone, suivant l'impie sys-

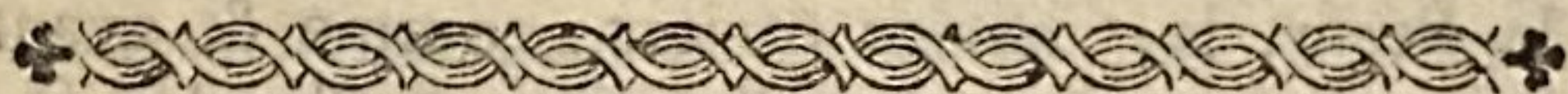
tême de Diodore , qui ne laisse pas d'avoir une forte de fondement mal entendu dans l'histoire sainte , où réellement nous sommes comme éclos du limon de la terre , mais figurés de la main de Dieu , & surtout animés & vivifiés de son souffle & à son image.

Après la dispersion de Babel , Sem & Cham ou leurs enfans , point ou peu dispersés , fondèrent des sociétés & des empires extrêmement florissans en Asie & en Afrique. Tout cela ne tomba bien dans la barbarie à force de guerres , de mutations & de crimes , qu'après la mort de Jésus-Christ à l'arrivée des Musulmans , qui ont détruit les bibliothèques , les monumens , les ateliers , les lettres , les sciences , les arts par principe Ismaélitique & pour sauver l'Alcoran , en détruisant l'Evangile & l'empire d'Isaac ou de Jésus-Christ. Car Ismaël & Isaac ont toujours été rivaux & le sont encore à Rome & à Constantinople , suivant cette prophétie de l'Ange , qui en parlant d'Ismaël à sa mere Agar , dit :

Hic erit ferus homo , manus ejus contra omnes , & manus omnium contra eum ; & è regione universorum fratrum suorum figet tabernacula. Je suppose qu'on fait que Mahomet étoit descendant d'Abraham par Ismaël , comme J. C. l'étoit par Isaac. Or dans l'antiquité l'Arabie étoit *è regione* de la Palestine , & dans le moderne c'est Rome & Constantinople , la vraie & la fausse capitale de l'empire Romain , qui sont comme deux armées en présence , dont l'une dispute le spirituel qu'elle tient , & l'autre le temporel qu'elle tient aussi à-peu-près. Je suppose qu'on fait aussi , que quelqu'un a prouvé que Mahomet est le vrai *Antechrist* ou *Antichrist* , c'est-à-dire , *è regione* ou *ex adverso* de J. C. L'Ecriture sainte est bien

vraie. La dernière vie de Mahomet imprimée à Londres, faite par le Comte de Boulainvilliers, fait Mahomet fils d'Abraham par Ismaël.

Il n'en fut pas de même de Japhet & de sa descendance : à force de transmigrations après l'affaire de Babel, ayant à gagner l'Europe & les îles des nations, & tout ce pays-là & les chemins qui y menent, étant des déserts, des montagnes, des pays en friche ; cette race Japhétienne tomba tout-à-fait dans la barbarie, d'où les Grecs se releverent les premiers & nous releverent par les Romains, jusqu'à nous rendre participans en société de l'héritage même de J. C., dont le déicide dépouilla les Juifs & la race de Sem, suivant cette autre prophétie de Noé même : *dilatet Deus Japhet, & habitet in tabernaculis Sem.* Où je prie M. R. d'observer le mot de *tabernaculis*, qui est le propre mot de la bonne nature, & surtout du bon Dieu son unique Auteur-Créateur, & non ces antres, trous & repaires où M. R. niche ses hommes *originaires*, *bêtes brutes*, & pis que cela. Je suis, M. votre très-humble, &c.



L E T T R E X X I I .

MONSIEUR, les Grecs sortirent de leur barbarie à l'aide des Egyptiens, qui, par malheur, étant déjà idolâtres, & pleins de superstitions, ne releverent que l'esprit des Grecs, leur donnant du reste de fort mauvais exemples & des instructions pleines de fables & de misères de re-

ligion & de mœurs. La vanité des Grecs, revenus au monde, les fit s'approprier toutes les fables idolâtriques des Egyptiens en les chargeant de nouvelles fables nationales à la Grecque. Belle philosophie ! Encore nos beaux esprits méprisent-ils les Grecs, leurs vrais instituteurs.

Entr'autres, les Grecs se donnerent pour *indigènes*, & enfans de la terre qu'ils habitoient, comme les Egyptiens se disoient noblement issus du limon de leurs marais. Ces hommes ainsi nés d'abord plantes, puis animaux, & peu-à-peu embryons d'humanité, sont précisément les hommes sauvages, dispersés au hasard sans société parmi les animaux, tels que M. R. nous les donne à propos de l'inégalité des conditions qu'il veut physiquement expliquer, sous le nom de philosophie de sa façon.

Les Egyptiens idolâtres ne furent pas les seuls précepteurs ou instituteurs des Grecs barbares & presque sauvages ; car ils étoient pis que Tartares & Scythes. Au temps des Agenor, Cécrops, Cadmus, Danaüs, Inachus, qui furent les instrumens dont Dieu se servit pour retirer les Grecs de leur barbarie, la Phénicie, la Syrie, la Perse, la Chaldée étoient, comme & avant l'Egypte, tombées dans l'idolâtrie & dans les fables qui sont la barbarie des ames, des cœurs, & même, selon moi, des esprits. Car M. R. en veut bien autant aux arts & aux sciences qu'à la religion & aux mœurs, & à la religion & aux mœurs autant qu'aux arts & aux sciences. Ces choses-là sont plus inséparables qu'on ne pense : on va le voir bientôt.

Cependant les Grecs arriverent par le moyen des Egyptiens & des Asiatiques, au bel-esprit, mais jamais au bon & au sain esprit, si ce n'est

lorsque J. C. arriva en personne pour le leur donner, *Judæo primùm & Græco*, & nous le donner, à nous-mêmes, Gaulois & Romains, par leur moyen. Car St. Denis, &c. étoit Grec, Athénien même.

Et bien nous en prend, que les Grecs & les Romains de qui nous sommes en possession de prendre le bel-esprit, eussent commencé par nous donner le bon & le sain esprit, comme les hommes peuvent le donner en lui servant de véhicule. Car il est vrai que c'est toujours des Romains & des Grecs que nous recevons le bel-esprit, trop pêle-mêle avec le bon esprit, dont les Grecs se font toujours trop peu piqués, jusqu'à le perdre enfin tout-à-fait par leur schisme toujours bel-esprit, & à la fin musulman & sans esprit, sans sciences, lettres ni arts, comme sans vraie religion, à la R.

Prenons garde à cette fin du bel-esprit aboutissant au non esprit, où nous mene évidemment M. R. en nous ramenant à notre prétendue origine par des systêmes, qui non-seulement excluent les arts & les sciences, mais n'ont pas même de *bon sens*. Car nommément j'ai été prié & je suis autorisé par gens de bel & de bon & de vrai esprit, de lâcher le mot du *bon sens* qui manque aux fantaisies de M. R.

Arrivé à-peu-près aux deux tiers de son livre sans avoir rien prouvé, par un entassement de propositions improbables, M. R. se flatte pourtant d'avoir enfin pas à pas mené son sauvage non humain à l'humanité sociable, & vicieuse par conséquent, selon lui. On peut croire qu'il n'y a de vicieux que cette façon ou ce dessein de mener tout cela, si c'est mener, à contre-sens & au vrai rebours du sens commun.

« Voilà donc , dit-il , toutes nos facultés développées , la mémoire & l'imagination en jeu , l'amour-propre intéressé , la raison rendue active , & l'esprit arrivé presque au terme de la perfection dont il est susceptible. Or de-là vint tout de suite l'hypocrisie , &c. & surtout l'esclavage , de libre & indépendant qu'il étoit auparavant ». Si bel & si bien du reste qu'en se perfectionnant , selon M. R. , & devenant de machine animal , d'animal spirituel , de spirituel raisonnable , & de raisonnable sans doute divin , l'homme se dégrada , selon M. R. dont voilà le bon sens de mener tout à contre-sens , ai-je dit & redit.

Sans trop entrer désormais dans ses raisonnemens fantasques & misanthropes , il me permettra de lui observer que ce sont gens comme lui qui rendent la société insociable ; 1°. en prêchant sans cesse l'insociabilité , & je ne fais quelle liberté orgueilleuse & de révolte pure. 2°. En calomniant les arts & les sciences , qui sont le plus honnête & le plus utile lien de la société dans le commerce réciproque de nos besoins respectifs. 3°. En appelant bien le mal , & mal le bien , en pervertissant toutes les notions du sens commun , qui est le vrai nœud de tout. 4°. En rendant odieux les grands , les riches , les savans , les talens , les magistrats , les Princes , & toute sorte de supériorité légitime venant de Dieu. Car *omnis potestas à Deo*.

Il est heureux que M. R. ne soit pas plus éloquent que cela , & qu'il outre tout ce qu'il dit de mieux. Sans quoi on le croiroit de retour de Genève avec le dessein de *iniquum aliquid moliri in civitate*. Il n'est pas assez à craindre pour qu'on ne puisse pas lui pardonner tant d'excès. Encore nous aime-t-il à la folie , à la fureur , comme

ceux qui disent bien des sottises aux frivoles objets de leur amour.

Il répète beaucoup que la société seule assujettit l'homme au *travail*, à la *servitude*, à la *misère*. Voilà le vice d'un mauvais pere d'avoir bercé M. son fils d'un Vossius, d'un Tacite, d'un Grotius, au lieu de lui avoir fait prendre de bonne heure le goût & l'habitude d'un vrai travail selon Dieu. Car c'est Dieu seul qui a condamné l'homme après sa rébellion au travail, à la servitude & à la misère.

Maledicta terra opere tuo. In laboribus comedes ex eâ cunctis diebus vitæ tuæ. Spinæ & tribulos germinabit tibi, & comedes herbam terræ. In sudore vultûs tui vesceris pane, donec revertaris in terram de quâ sumptus es, quia pulvis es, & in pulverem revertêris. Je suis surpris que M. R. ne rende pas la société responsable de notre mort. Si les bêtes ne mouroient pas, il n'y auroit pas manqué.

A Eve même, & surtout à Eve Dieu a dit: *multiplicabo ærumnas tuas, & conceptus tuos. In dolore paries filios, & sub viri potestate eris; & ipse dominabitur tui, &c.* Il semble que Dieu a craint qu'on n'attribuât à d'autres qu'à lui la condamnation de l'homme, de la femme & de la société au travail, à la servitude, à la misère, à la douleur, à la mort. Encore est-il vrai que l'homme a droit de s'en prendre à lui-même de sa condamnation, à sa révolte, à son péché. Ce qui n'en justifie pas davantage M. R., qui ne dit mot de Dieu ni du péché, & ne s'en prend qu'à la société, qui est un bien, puisque selon Dieu, *non est bonum hominem esse solum.* Je suis, M. votre, &c.



L E T T R E X X I I I .

MONSIEUR R. ébranle, sappe, nous fait perdre de vue tous les bons principes. Pour le moins est-il ingrat envers la France, qui le nourrit & le fait & le laisse au moins vivre & végéter, écrire même & gâter son papier. Ramenons-le à l'a. b. c. des sentimens. Quelle est donc la misere, la servitude & le travail à quoi la société Françoise réduit M. R.? Est-ce que la société, la nôtre, comme toute autre, ne nous délivre pas & tous ceux qui nous font l'honneur de vivre avec nous, de nos miseres communes?

Elle nous donne des laboureurs, des moissonneurs, des meûniers, des boulangers, & nous avons du pain en étendant la main : car elle nous donne aussi de l'argent pour en acheter. Elle nous donne des tailleurs qui nous habillent, des cordonniers qui nous chaussent, des marchands de toutes sortes, des médecins, des hôpitaux, des prêtres qui nous baptisent, nous prêchent, nous absolvent, nous enterrent, & nous menent en paradis comme par la main.

Toute la société travaille pour chaque individu. Chaque métier & chaque art demande trente mains, trente arts & métiers, pour nous faciliter le moindre de nos besoins. Une épingle passe par trente mains, par trente laboratoires, avant que d'être une épingle, dont on en a cent pour un ou deux sous. Et les Sauvages de M. R. en ont-ils moins de travail, de servitude & de misere,

pour avoir moins de société ? Ils en ont bien davantage, puisqu'ils ont toutes celles dont nous délivre la société. Un simple petit miroir de deux liards pour nous, est pour eux un bijou, qui leur coûte bien des peaux de castor, au profit de notre société.

Est-ce vivre, pour un homme quelconque, que de ne vivre que de glands & de racines, de méchantes herbes, que de se repaître de chair humaine, que de n'avoir pas une misérable couverture au milieu des frimats & des horreurs du Groënland & du Canada, que de n'avoir que de l'eau salée à boire, comme les Esquimaux, que de n'avoir ni foi, ni loi, ni religion, ni mœurs, ni instructions, ni connoissances, ni sciences, ni arts, ni hôpitaux, ni colleges, ni précepteurs, ni défenseurs, ni princes ni magistrats ?

Mais on est libre, dit M. R. & encore ne l'est-on pas. La liberté n'est que de choix entre le bien & le mal. Le Sauvage quand il pleut, n'est libre que de se mouiller, n'étant pas libre de se mettre à couvert. Il n'est pas libre : il est forcé de souffrir mille sortes de maux, la faim, la soif, la nudité, mille especes de maladies. La société ne nous ôte aucune liberté honnête & utile, en nous forçant assez doucement d'être honnêtes gens, bons citoyens, bons chrétiens : & comme elle y oblige tout le monde, encore lui sommes-nous redevables d'y forcer autour de nous cent mille hommes, qui sans cela, pourroient à chaque instant nous molester beaucoup dans notre propre personne, dans nos biens, dans tout notre bien-être.

M. R. attribue à la société les guerres nationales, les batailles, les meurtres, les représailles, qui font frémir la nature, &c. Est-ce que les Sauvages n'ont pas des guerres, des batailles, des

meurtres , des représailles , d'autant plus faisant frémir la nature , que les nôtres sont contre la vie civile , la religion , les devoirs naturels , & celles des Sauvages , toujours directement contre la nature seule ? Les guerres & les batailles des Sauvages sont bien pires que les nôtres. Les nôtres peuvent être contre l'humanité en général : les leurs contre les hommes en détail , & d'homme à homme.

Quand la France est en guerre contre l'Europe entière , que sa jalousie réunit contre nous , il part de ce royaume tous les ans dix ou vingt mille hommes de recrue , dont dans une campagne il peut en périr la moitié. Mais le gros de la France , le corps de la nation n'en est comme point offensé , & la moitié de ce qui y périt auroit pu périr sans cela. Qu'une nation sauvage soit en guerre , c'est la guerre de toute la nation ; les femmes y menent leurs enfans à la suite des hommes. Leurs batailles ne sont que de deux ou trois cents hommes : mais c'est toute la nation qui y périt.

Depuis douze cents ans , que la France comme royaume fait la guerre en France , en Flandre , en Allemagne , en Italie , à Constantinople , à Jérusalem , à Damiette , à Tripoli , en Espagne , &c. la France est à-peu-près aujourd'hui ce qu'elle étoit au temps de Clovis ; au lieu que toutes les nations Sauvages de l'Amérique , Algonquins , Iroquois , Hurons , &c. se sont comme toutes détruites , y en ayant plusieurs dont il ne reste plus de vestige.

Les guerres sont un mal de la nature corrompue par le péché , non par la société réparée , même par la société chrétienne en Jésus-Christ ; car l'Eglise n'est qu'une société , une assemblée

des fidèles. Nos guerres se font en regle & ne vont jamais à la destruction d'une nation entiere, ni à moitié. Les guerres des Sauvages sont des fureurs, des trahisons, des guet-à-pens, des assassinats, des duels, ai-je dit, d'homme à homme. Nos guerres respectent l'humanité : à Fontenoy, Anglois & François s'inviterent le chapeau à la main à tirer les premiers : aucun ne vouloit commencer. Un ennemi désarmé n'est plus notre ennemi.

Or c'est-là que commence la guerre des Sauvages : un ennemi sans armes, excite toute leur fureur. Ils le saisissent, le garotent jusqu'à lui ôter la respiration. Ils lui arrachent la chevelure, cerçant la peau du crâne tout autour, pour lever tous les cheveux à la fois, ce qui est un grand trophée pour eux. Ce n'est encore rien : on le promene dans tous les villages, hameaux & cabanes, où jusqu'aux femmes & enfans, chacun a le droit de lui arracher un ongle, couper un doigt du pied, de la main, de l'assommer de coups. Ainsi mutilé, on le grille, on le rôtit, on le mange piece à piece & en détail.

Le comble des horreurs ! on le fait chanter, & il chante, tandis qu'il a le pied ou la main dans le feu. Le beau est même en cet état de se moquer de ses bourreaux, de les exciter, de leur dire que si on les tenoit, on leur feroit pis. On chante, on rit, on fume une pipe. Le premier venu, un enfant, une femme approche du patient, lui coupe un doigt, le met dans la pipe, & le patient rit & fume son doigt, fût-ce même son œil, dont il trouve le parfum délicieux. Oh ! pour le coup, voilà le Sauvage bête brute, dont M. R. envie la noble liberté ! Je croirois offenser

Dieu, si j'ajoutois que je la lui souhaite. Dieu m'en préserve.

Il est vrai que si on vouloit punir M. R. de tant d'excès contre l'humanité, la raison & le bon sens, sans parler de la divinité, de la grace & de la foi, on n'auroit qu'à le prendre au mot, & le transporter au milieu des Sauvages, nud, libre, gai & content. Mais ce n'est pas moi qui ai imaginé cela : au contraire, s'il étoit là, j'irois moi ou mes freres pour l'en retirer & le convertir à Dieu & à la raison. Je suis M. votre très, &c.



L E T T R E X X I V .

MONSIEUR R. avance un principe dangereux, qui est que le droit de conquête ne peut jamais fonder un véritable droit, & que les peuples conquis sont à perpétuité armés de droit contre leurs conquérans, à moins que ces peuples conquis ou la *nation remise en pleine liberté, ne choisisse volontairement son vainqueur pour son chef*. D'abord il y a des conquêtes de droit par elles-mêmes ; en second lieu, la plupart des conquêtes ne se font pas sur les nations, mais sur leurs souverains, ni ayant qu'eux qui ayent droit de réclamer à la tête de leurs nations, comme serviteurs & soldats.

Il y a ici un sophisme que font tous ceux qui critiquent les gouvernemens en regle, surtout les monarchies & même les républiques. Je suis surpris que bien d'habiles gens qui ont défendu ces

gouvernemens, n'ayent jamais bien démêlé ce sophisme. Les prétendus esprits libres, forts & républicains, soi-disants Philosophes, supposent toujours qu'une nation comme nation, une multitude de gens de même nom, ont sur eux-mêmes un droit de gouvernement.

Tout leur droit de gouvernement n'est que passif. Une multitude n'a droit que d'être gouverné, & non de se gouverner. Chacun au plus n'aurait droit que de se gouverner lui-même: droit nul & dangereux dans une société. Il est moralement impossible qu'une multitude se gouverne elle-même. Alors il est vrai que s'il n'y a pas de chef naturel, la nation, sans autre droit que d'être gouvernée, est forcée de se former en république ou en monarchie, en déférant le gouvernement à plusieurs ou à un seul. Et encore, faut-il toujours un seul chef de magistrature, de sénat ou de république, un Dictateur, un Doge, un Stathouder, tant la multitude a peu le droit de se gouverner, si ce n'est en servant fidèlement celui qui a d'ailleurs le droit de la gouverner.

A remonter aux idées philosophiques, métaphysiques, morales, théologiques même des choses, on ne trouvera jamais dans une multitude en société qu'un besoin d'être gouvernée. Ce besoin qui lui est propre, peut fonder le droit de celui qui la gouverne, mais non le sien, si ce n'est passivement comme j'ai dit. Essentiellement, une multitude qui se gouverne, porte l'idée d'un mauvais gouvernement, d'un non gouvernement. Où est donc son droit? Il est dans celui qui est suscité ou que Dieu suscite pour en user, fût-ce un conquérant, pourvu qu'il soit légitime.

Mais s'il n'est pas légitime d'abord, le temps

peut le légitimer, quoi qu'en dise M. R. Il y a
& il est bon qu'il y ait un temps de prescrip-
tion, où la possession fasse le droit devant Dieu
& devant les hommes. Le principe de M. R. est
une semence de révolte & de guerre éternelle.
Une nation, surtout si elle est grande, n'a ja-
mais droit de déposséder un possesseur, si
ce n'est à la suite d'un autre reconnu légitime,
ou plus légitime possesseur.

Je dis qu'une nation, plus elle est grande, plus
elle a droit, c'est-à-dire, besoin d'être gouver-
née, & moins elle a droit de gouverner. On en
voit la raison, & je ne fais pas si cette raison
n'exclut pas la république du vrai droit d'être un
bon gouvernement. Qui dit la république, dit chose
publique : & je doute que ce qui s'appelle pu-
blic, soit un bon gouverneur. L'idée du bon
gouverneur me paroît être celle d'une monar-
chie ; aussi n'y a-t-il qu'un Dieu & qu'une Pro-
vidence, modèle de tout bon gouvernement.

Chacun a ses raisons, mais M. R. n'en a point
pour dire qu'un droit de conquête soit un droit
éternellement litigieux. Cet Auteur qui devine à
sa fantaisie l'origine de toutes choses, dit que le
premier gouvernement naissant n'eut point d'abord
une forme constante & régulière. D'où le fait-il ?
De sa raison que voici. *Le défaut de philosophie
& d'expérience ne laissoit, dit-il, appercevoir que
les inconvéniens présens, &c.* Il s'agit bien de
philosophie & d'expérience physique ?

Voilà la manie de nos grands Philosophes,
Physiciens à expérience depuis Newton, de vou-
loir mettre la main au gouvernement, & y dire
leur mot, comme si dans la physique même,
leur mot étoit autre chose qu'une simple hypo-
thèse, variable au gré de tous les grands par-

leurs. Tout cet endroit est plein de maximes séditionnelles, & d'autant de sophismes.

L'Auteur cite Plinè, disant à Trajan: *Si nous avons un prince, c'est afin qu'il nous préserve d'avoir un maître.* Voilà le vaudeville, l'épigramme, le coup de langue, le bel esprit qui nous affolle. Plinè étoit adulateur, pour ne pas joindre le titre de *maître*, à celui de *prince*, dans un panégyrique fait en face d'un Empereur, à qui sur toutes choses il vouloit plaire, au prix de toute sa liberté & de toute celle de sa patrie. Trajan eût-il été le tyran des Romains, comme il l'étoit des chrétiens; encore Plinè l'eût-il reconnu pour maître, sous les noms de prince, de pere & de tout ce qu'il y a de plus honnête & de plus doux. M. R. joue sur les mots quand il veut. Tout son discours n'est qu'un jeu de mots, pour éluder celui de l'*inégalité* des conditions, qui n'est pas un jeu pour lui.

Tout le raisonnement de M. R. va ici à absoudre les peuples du serment de fidélité, toutes les fois qu'ils croiront que leur Prince ne les gouverne pas selon les loix, c'est-à-dire, à leur fantaisie. Car, selon lui, les loix sont à la fantaisie du peuple, & il a seul tout le droit de législation, sous prétexte qu'à l'origine de tout, c'est lui qui s'est donné un législateur. Mais s'il se l'est donné, s'il lui a conféré la législation, il ne l'a donc plus lui-même, non plus qu'un donateur a droit sur la terre dont il a donné à un autre le domaine absolu. Je suis, Monsieur, votre, &c.



L E T T R E X X V.

C'EST la liberté, sa chère liberté sauvage, qui est le grand vœu & le grand cri de guerre de M. R., il s'entend en sophismes, c'est-à-dire, à les faire : mais il dit, & cela même en est un, *que les politiques font sur l'amour de la liberté les mêmes sophismes que les Philosophes ont fait sur l'état de nature.* Et voilà M. R. qui en fait plus que les Philosophes & les politiques ; il pouvoit ajouter les théologiens, qui sont les seuls compétens pour nous dire ce que c'est que l'état de nature en opposition avec l'état de grace, qui est bien sûrement de leur ressort.

Qui n'entend qu'une partie, est bien sûrement un juge incompetent. Les prétendus Philosophes, purs Physiciens, tels que l'est & prétend l'être M. R. n'entendent au plus que la nature pour la connoître en elle-même ; & encore, encore l'entendent-ils ? Au lieu que les théologiens, tout aussi naturalistes que les Physiciens, & pourquoi non ? sont au-dessus d'eux moralistes & docteurs de la grace. Selon Cicéron même la philosophie est *rerum divinarum & humanarum cognitio*, & *divinarum* sans doute avant *humanarum*. Depuis Descartes il est vrai que nos Philosophes disent : *Je suis Philosophe & ne suis pas Théologien.* Ils ne sont donc ni l'un ni l'autre, ne pouvant être l'un sans l'autre. Mais je ne suis ici que moraliste en opposition à M. R. qui n'est que Physicien soi-disant.

M.

M. R. sans indiquer aucun des sophismes dont il accuse les politiques mêmes & les Philosophes sans preuves ni demie, dit que ces Messieurs, à qui il en veut de sa pleine autorité, *par les choses qu'ils voyent, jugent des choses très différentes qu'ils n'ont pas vues.* M. R. a-t-il vu d'état de pure nature, de *sauvage originaire*, d'homme sans société? A-t-il vu inventer les langues par un tremblement de terre, qui d'un continent a fait une île, comme d'un coup de canon, le *ratio ultima* de M. R., non roi pourtant.

On croiroit en vérité que M. R. raisonne, ou parle au hasard, & que c'est sa plume & non lui qui écrit. Il ignore les maximes les plus communes de la logique, de la rhétorique, de toute méthode & de tout art de chercher la vérité & de bien parler. Ce qu'il blâme là est la première règle du bon sens, de la raison comme de la foi. Car St. Paul blâme les philosophes de n'avoir pas reconnu un Dieu invisible par les choses visibles qui sont son ouvrage; & Descartes nous apprend très bien à passer du connu à l'inconnu.

Et comment inventer en aucun genre, si par les choses qu'on voit on ne vient pas à imaginer ce qu'on ne voit pas? Selon M. R. il est faux que de soi l'homme aspire à la servitude, comme le prétendent les philosophes & les politiques. Eh! mon Dieu, sans tant d'abstractions métaphysiques & de bel-esprit, nous voyons de nos yeux, & nous entendons de nos oreilles; & le bon sens nous le dit que les trois quarts & demi des hommes cherchent des conditions de valet même, de client, de sujet, pour avoir du pain & vivre en société, ou vivre tout court.

On y est bien forcé d'aspirer à la servitude;

Q

& il est si vrai que *servire Deo regnare est*, que dans le monde même un simple laquais est tout fier de la livrée qu'il porte, & parle souvent plus en maître que son maître même. Et dans un état même d'abstraction & de bel-esprit un peu sensé, la plupart des hommes seroient très-embarrassés de la liberté à laquelle ils n'aspirent que parce qu'ils en ont encore trop. Je citerois un tel peuple de l'Europe, qui vivroit plus libre & moins sujet à des révolutions de servitude, s'il arrivoit enfin, comme il peut arriver, que ses vrais maîtres le devinssent un peu plus, & tout-à-fait.

Point d'esclavage plus grand & plus tyrannique, que celui d'une trop grande liberté. Les vrais esclaves chez les Romains & ailleurs, quand ils avoient le bonheur de rencontrer des maîtres doux & humains, étoient plus maîtres, plus contents au moins qu'eux. La liberté à laquelle aspire M. R. est le regne des passions & des caprices, & par conséquent de l'esclavage de l'esprit & du cœur, qui est le plus terrible, & le seul vrai esclavage.

M. R. en veut fort au despotisme : je ne le contredirai pas, si ce n'est dans les mauvaises & fausses attributions & applications qu'il en fait aux Gouvernemens les plus légitimes, les plus honnêtes, les plus doux. Mais lui personnellement & *ad hominem*, je le trouverois fort heureux d'avoir un maître immédiat, qui le contînt despotiquement dans les bornes de l'honnête liberté d'écrire avec décence, honneur, religion & bon sens. Un frénétique est-il heureux d'avoir la liberté de se tuer & de tuer quelqu'un ?

M. R. a entrevu mes objections ou mes ré-

ponfés. Il convient que les peuples accoutumés à la fervitude en fupportent tranquillement le joug, comme un cheval dressé fe laisse brider & mener où l'on veut. Mais ce n'est pas par-là qu'il en faut juger, dit-il, quoique ce soit là l'état ordinaire de tous les hommes de toutes les nations. Et par où veut-il juger des hommes, si ce n'est par les hommes, & d'un Etat si ce n'est par les hommes mêmes de cet Etat? Le voici : il veut qu'on juge de la liberté par la révolte, & de l'honnête liberté par le libertinage.

M. R. dit: » Ce n'est donc pas par l'avilissement des peuples asservis qu'il faut juger des dispositions naturelles de l'homme pour ou contre la servitude, mais par les prodiges qu'ont faits tous les peuples libres pour se garantir de l'oppression ». Le mot de *prodiges* dont se sert ici M. R., le trahit. Il aime les choses fortes, les catastrophes, les révolutions, les excès de tout genre, comme les paradoxes en genre de littérature, & les licences en fait de liberté. Défions-nous-en.

Pur sophisme de substituer le mot d'*oppression* à celui de *servitude*; comme de substituer celui de *servitude* au terme de *fidélité* ou d'*obéissance*. *Vir obediens loquetur victorias*. L'homme obéissant parlera victoires. M. R. n'aime pas celles-là. Il n'aime que les *prodiges* de la révolte la plus effrénée. Les Athéniens sont le peuple que cet amour de liberté vague & capricieuse, a le plus souvent révoltés contre leur république & leur liberté même. Les Spartiates gouvernés par un Roi, & même par deux, ne se sont presque jamais révoltés. Je suis, Monsieur, votre, &c.



L E T T R E X X V I.

A bien prendre les choses, Monsieur, ce n'est le plus souvent que dans les républiques trop libres, trop démocratiques, comme chez les Athéniens, qu'on trouve des tyrans, des oppresseurs, des despotes au moins. Il est facile d'usurper une autorité vague, & qui flotte dans plusieurs têtes & dans plusieurs mains. Il s'y en trouve toujours quelqu'une, qui tire tout à elle & s'empare de tout. Un Monarque n'a point de complices ni de rivaux qui lui aident, ou qui l'aiguillonnent à avoir plus d'autorité qu'il n'en a, l'ayant toute au gré de son ambition, s'il est ambitieux.

Non, il n'est pas tenté de l'être. Il ne peut l'être que de jouir en paix de toute l'autorité qu'il a. Il a intérêt de bien gouverner, & de laisser jouir son peuple de l'honnête liberté qu'une autorité légitime laisse toujours aux sujets fidèles & soumis. Les prodiges que vante M. R. ne sont jamais que des coups de main, par où une populace mutinée favorise un oppresseur secret, ou qui veut le devenir, contre celui qui ne l'est souvent qu'en imagination.

L'homme & les hommes surtout sont faits pour être gouvernés. Une nation, un Etat ne représente jamais qu'une famille, dont le pere commun est le chef naturel, toujours représenté par le Prince, Roi, Doge, Stathouder quelconque, soit héréditaire, soit électif, selon l'usage

dont le temps les a mis en possession. C'est un des malheurs auxquels la nature humaine est exposée , que quelqu'un de ces maîtres gouverneurs s'en acquitte mal , qu'il soit mal-habile , inappliqué , méchant même. Cela est fâcheux , comme il est fâcheux d'être malade , de mourir , de souffrir. A cela , je ne vois que la patience.

M. R. n'y voit que la révolte , le coup de main , le bouleversement de l'Etat. C'est là ce qu'il traite de *prodige* , & où il autorise les fanatiques les plus furieux , qui sous mille prétextes peuvent à tout propos réclamer *per fas & nefas* , leur prétendue liberté , soit de mœurs , soit de fortune. Le plus communément ce ne sont en effet que du prétexte & du fanatisme ; & pour un Prince tyran qui se trouve en cinq ou six siècles , il se trouve de siècle en siècle des sujets fanatiques & des révoltés.

C'est l'esprit particulier , prétendu philosophe , que M. R. prêche ici en fait de gouvernement & de tout , comme dans sa religion calviniste & républicaine. Il est remarquable que depuis douze cents ans que la France a pris sa consistance d'Etat royal & monarchique , il ne se soit pas trouvé un Prince cruel ni méchant , la plupart ayant été même spécialement bons , religieux , & dignes fils aînés de l'Eglise ; au lieu qu'il s'y est trouvé & retrouvé cent fois des peuples Albigeois , calvinistes , ligueurs , assassins des meilleurs de nos Rois , par ce principe exécrationnable des peuples toujours conservateurs de leur liberté , de leur droit de législation , & toujours armés , selon M. R. , contre leurs conquérans.

Encore , la liberté à laquelle aspire M. R. , n'étant qu'une liberté animale , ne mérite pas

qu'un oiseau même en cage se révolte & rompe les barreaux de sa grille pour se la procurer. Je défie cet Auteur de trouver chez les jurisconsultes, les théologiens, les moralistes, les philosophes, si ce n'est physiciens, matérialistes, une raison autre que de mécanique, qui autorise les hommes à se mettre ou remettre en possession d'une liberté idéale, où on ne vit que de gland & d'herbe, pêle-mêle, avec les animaux, sans aucune loi, devoir, ni sentiment de société, de filiation, de paternité, d'humanité en un mot.

M. R. part toujours de ce principe purement matérialiste, qu'un corps, astre ou pierre qui se meut en courbe autour d'un autre astre ou d'une main adroite, c'est-à-dire, tend à s'échapper par la tangente en ligne droite. Et encore, si ce principe, qui n'est qu'une tendance plutôt qu'un droit, avoit lieu dans le physique même, il en résulteroit la ruine de l'univers, retombant tout de suite par-là dans la confusion, dans la discorde des élémens, dans le cahos primitif & *originnaire*, si l'on veut, tel qu'il pouvoit être avant que Dieu dit: *Fiat lux & fiat firmamentum*.

C'est la société subordonnée des esprits, des cœurs, des corps mêmes, qui fait la lumière & le firmament de cet univers, physique autant que moral & théologique. Dans l'ordre même des astres & des planètes, il y a toujours un soleil ou une planète principale, qui donne la loi à tout son tourbillon, malgré la tendance qu'elles ont toutes à devenir la principale, ou à s'en écarter. C'est dommage que M. R. soit physicien jusques-là exclusivement. Il y a gens qu'il seroit mieux qu'ils ignorassent tout, excepté leur

catéchisme. Un demi-savant ne prêche jamais que l'ignorance.

Quelqu'un dans ce moment me suggere le passage qui vient ici soit à propos : *Et homo cum in honore esset , non intellexit , comparatus est jumentis insipientibus , & similis factus est illis.* Je ne voulois pas en faire l'application. On me force de dire au moins que M. R. l'a faite lui-même , & de voir qu'ici il va la faire. C'en seroit trop dans une même lettre. Je suis , Monsieur , votre , &c.



L E T T R E X X V I I .

Monsieur R. , la liberté que vous prêchez , n'est pas même celle dont on jouit à Genève , en Hollande , ni dans aucune République légitime , c'est-à-dire , légitimée par le temps de sa possession , qui a prescrit contre ses premiers Souverains. Quoique vous en disiez , vous dites encore mieux , lorsque vous nous laissez sous-entendre que vous n'avez pas pu vous accommoder de la liberté actuelle de votre patrie , & que celle même dont vous jouissez en France avec nous & plus que nous , qui ne nous y donnons pas toutes ces licences , est la plus grande que vous ayez pu trouver dans l'univers , vous qui avant que de naître , auriez choisi Genève , & qui vous obstinez de choisir Paris , sans doute pour nous importuner mieux de votre amitié mélancolique & atrabilaire , tant vous nous aimez jusqu'à la fureur.

Vous ne prêchez pas même la liberté des Sauvages , qui ne laissent pas de vivre en une assez bonne société de nation , de paternité au moins , de maternité , de filiation & de fraternité. Non, non, vous ne voulez que du pêle-mêle avec les animaux ; & je n'oserois dire jusqu'à quel point vous le voulez , traitant d'avilissement tout ce qui n'est pas selon la pure nature , nature purement physique & corrompue , que vous traitez pourtant de perfection & même d'innocence. Je crois que si vous vous étiez trouvé à la place du grand Nabuchodonosor , réduit à brouter avec les bêtes , vous n'auriez , comme lui , levé les yeux au Ciel que pour le remercier de vous avoir ennobli ; au lieu qu'il le remercia de l'avoir humilié , en le priant de l'en relever , comme il arriva par la bonté de Dieu.

Vous en jugez encore ici , en nous blâmant de n'en pas juger de même , par des animaux , dites-vous , » nés libres & abhorrans la captivité , que vous voyez se casser la tête contre les barreaux de leur prison , par des multitudes de Sauvages tout nus ». Ce sont toujours vos termes , vos phrases , vos sentimens , votre philosophie ; oui , » tout nus , qui méprisent les voluptés Européennes & bravent la faim , le feu , le fer & la mort , pour ne conserver que leur indépendance ».

Pour le moins , cette fois-là , mon cher M. R. , image de Dieu que vous êtes , image d'homme au moins , vous conviendrez que cette liberté de se casser la tête , & de se noyer dans l'eau , ou se martyriser dans le feu , est bêtise pure , folie , fureur , de mourir pour ne pas mourir , *ne moriari mori* , & de se rendre l'esclave du démon en enfer , pour ne l'être pas de quelque honnête

honnête homme, fût-il tyran, dans un beau & bon pays comme est la France, par exemple.

En vérité je n'ai jamais compris les Grecs mêmes, les Athéniens, beaucoup moins vous comprends-je, M. R., de nous vanter une liberté qu'on ne peut recouvrer qu'en se faisant bien du mal, en périssant même, & en devenant l'esclave de cette prétendue liberté. Définissez-nous donc au moins une bonne fois cette liberté après laquelle vous courez. Où est-elle ? En quoi consiste-t-elle ? Faites-nous voir un Etat, un pays, un séjour où on la trouve ? Vous nous faites voir des enragés, des furieux qui s'estropient, se tuent, se tourmentent, se consument en desirs, en faux frais, sans jamais pouvoir y arriver. C'est un enfer où il est vrai que les damnés se tourmentent à courir après le paradis dans le feu qui les en brûle d'autant mieux.

Quelle folie ! Quelle fureur ! Enfin, enfin, vous osez attaquer à visage découvert l'autorité paternelle que vous traitez de *despotisme* & d'*esprit féroce*. Mais voilà ce que je veux bien faire observer à vos lecteurs & aux lecteurs de tous les auteurs qui depuis un temps crient en France contre le *despotisme* ; car M. R. n'est pas le seul, mais il est heureusement le moins précautionné de tous ceux qui calomnient les gouvernemens les plus paternels & les plus légitimes.

Ils en veulent tous sous main ; mais M. R. en veut ouvertement à l'autorité la plus paternelle, lorsqu'ils font semblant de n'en vouloir qu'au despotisme des Turcs ou des tyrans. Sur quoi je suis bien aise de prendre l'occasion d'observer que, lorsque Cromwel voulut bouleverser l'Angleterre, y détruire la monarchie, & y

extirper tout reste de religion catholique, il fit du despotisme un cri de guerre qui gagna tous les esprits, tous les cœurs, & arma tous les bras contre le Roi le moins despote, le moins féroce, le plus doux, le plus paternel que l'Angleterre ait peut être jamais eu.

M. R., grand législateur à la façon du peuple dont il maintient la législation & la révolte, dit *qu'au lieu de dire que la société civile dérive du pouvoir paternel, il falloit dire au contraire que c'est d'elle que ce pouvoir tire sa principale force.* Lorsqu'une étincelle de vérité se mêle au discours de M. R., encore trouve-t-il le moyen de l'éteindre & de la convertir en fumée, capable de nous aveugler, après l'avoir aveuglé lui-même. Comment seroit-il philosophe avec le peu de précision & de justesse, de rhétorique même & de grammaire qui regne dans son discours

Jamais en morale on n'a dit *que la société civile dérive du pouvoir paternel.* Ce n'est tout au plus qu'en physique, qu'on pourroit dire honnêtement que la physique de la société civile, le nombre & la génération des enfans, suppôts de la société, dérive du pouvoir physique & de la faculté générative, &c. C'est le gouvernement de la société qui dérive du pouvoir paternel.

Le raisonnement de M. R. n'est ici qu'un grand & pur sophisme, pour établir un principe évidemment faux. Il confond la société avec le pere de la société, & veut tirer de celle-ci le droit de celui-là, au lieu de tirer de celui-là le droit de celle-ci. Mais le droit de la société ne peut par-là même être, comme j'ai dit, qu'un droit d'être gouvernée; & le droit actif du gou-

vernement ne peut jamais résider que dans le chef, pere physique & créateur de la société & de tous ses droits.

M. R. veut, en termes très équivalement formels, que le pere tire de ses enfans le droit de paternité, le droit d'être pere, au lieu qu'il est physiquement même évident que c'est du pere que les enfans tirent le droit d'être enfans. C'est comme si on vouloit dire que le droit du gouverneur vient du gouvernement, au lieu de dire que le gouvernement vient du gouverneur.

Le vrai fait est que le pere, le chef, le gouverneur sont tous antérieurs aux enfans, aux sujets, à la société; & qu'il y a bien du mauvais raisonnement à dériver la fontaine du ruisseau, au lieu de dériver le ruisseau de la fontaine. C'est éternellement le sophisme de M. R. Je suis, M. votre très, &c.



LE T T R E X X V I I I.

MONSIEUR, le pouvoir paternel existe évidemment avant le *pouvoir*, c'est-à-dire, le *devoir* filial. Car ce n'est que devoir dans ceux-ci, & ce n'est que pouvoir dans le pere & la mere ne faisant qu'un; & cette unité-là, même de la société la plus primitive qu'il puisse y avoir hors de Dieu, est évidemment le modèle, la regle & le principe effectif de toute la société filialement paternelle.

Le sophisme, de M. R. est de nous représenter le pouvoir du pere & de la mere comme

nul avant qu'il y ait des enfans. Or il n'est pas nul alors. Il est même alors dans toute sa force, puisqu'il est dans sa cause. Le pouvoir du pere & de la mere sur les enfans qu'ils n'ont pas, est d'autant plus grand, que c'est un pouvoir effectif, le pouvoir de les faire. Quand ils existent, le pouvoir paternel est diminué en quelque sorte d'autant par leur existence désormais indépendante du pere & de la mere.

En rigueur cependant il n'est point diminué, & n'en est que plus explicite & plus actif, leur conservation étant toujours une sorte de reproduction & de création. Et voilà le droit paternel dans toute sa force & dans tout son exercice. Il faut tant de temps avant que des enfans soient des hommes faits & des gouverneurs ! & cette société naissante ou renaissante est bien éloignée de ratifier le droit de gouvernement & de législation, que M. R. veut lui donner sur la société paternelle & maternelle, ou paternelle tout court, que M. R. a l'imprudence de vouloir en dériver.

L'imprudence en est complete, & contre tout droit de nature, physique autant que moral dans M. R., qui va jusqu'à un certain âge où les enfans n'ont plus besoin de leurs peres ; *ils leur doivent du respect, non l'obéissance*. M. R. va-t-il prêcher la désobéissance des enfans à leurs parens ? C'est un terrible homme que M. R. ; il empoisonne & corrompt tout, la nature même la plus saine comme la plus corrompue, en traitant celle-ci d'innocente, & celle-là de corrompue.

Qu'est-ce donc que le respect filial si ce n'est de l'obéissance ? Dans l'Evangile, Jésus-Christ réprouve formellement tout respect rendu aux

parens par les enfans, lorsqu'il se borne à de simples honneurs de cérémonie & de formalité, & ne va pas jusqu'aux services les plus effectifs, à la déférence, à l'obéissance. Il est singulier que M. R. borne l'obéissance des enfans au besoin qu'ils ont de leurs parens, de maniere que dès qu'ils n'ont plus besoin d'eux, ils ne doivent plus leur obéir en rien.

Mais si dans la premiere enfance ils doivent l'obéissance à leurs parens dans les seules choses sans doute qui concernent leurs besoins; quoi! ne leur en doivent-ils point par reconnoissance dans les besoins que les parens peuvent avoir d'eux, de leurs services? Ordinairement là où finissent les besoins des enfans, commencent ceux des parens; & si à cause de ceux-là les enfans doivent obéir aux parens, à plus forte raison le doivent-ils lorsque les parens en ont besoin. Selon M. R., un enfant doit obéir à son pere pour aller prendre le pain que son pere lui donne: mais si le pere demandoit d'aller prendre ce pain & de le lui apporter à lui-même, l'enfant ne seroit point obligé de lui obéir. M. R. a beau vanter M. son pere; je ne serois pas surpris d'apprendre qu'en partant, il y a quinze ou vingt ans, de Genève, pour venir en France philosopher, il eût laissé sans pain & sans ressource pour en gagner, le bon homme, qui au lieu de lui apprendre & de faire lui-même son métier, lui a appris à philosopher de la sorte, d'après Plutarque, Tacite, ou Grotius, qui pourroient encore l'en désavouer.

Dieu ayant spécialement attaché le droit d'une longue vie à l'honneur effectif des enfans envers leurs parens, il faut croire que ce n'est pas pour exempter plus long temps les enfans du

devoir d'obéissance envers leurs parens , qu'il leur promet cette longue vie.

Pour moi je crois éternel ce droit d'obéissance respectueuse & effective , comme l'obéissance des peres est un droit éternel de leur part envers Dieu , le pere des peres.

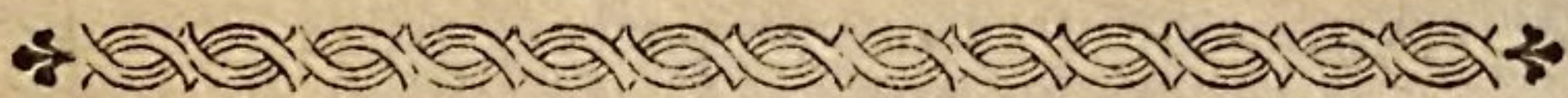
Mais par malheur il faut raisonner aussi , car c'est-là que s'embrouille constamment M. R. La multitude des peres particuliers qui forment une grande société , une nation , est un labyrinthe d'où ce fameux philosophe ne peut se démêler. Il y a les peres communs & les peres particuliers. Il n'est pas douteux qu'en général il ne faille obéir à tous , au pere , au grand-pere , à l'ayeul , &c. & en même temps aux peres , grands-peres & ayeux , c'est-à-dire , aux magistrats , gouverneurs , princes , Rois de toute la société nationale des sociétés. Et alors il est vrai que le pere général dispense quelquefois de l'obéissance aux peres particuliers , qui sont même censés obéir dans les choses où ils doivent obéir eux-mêmes aux peres communs , & y diriger l'obéissance personnelle que leur doivent leurs enfans.

Le pere de la patrie doit en tout temps être obéi préférentiellement aux peres des patriotes ; parce qu'enfin c'est le pere des peres & des enfans. M. R. ne balance pas à changer le pouvoir paternel en despotisme qu'il traite même bientôt de tyrannie , pour peu qu'il soit poussé au-delà du besoin des enfans. Encore M. R. se pique-t-il quelquefois d'un peu d'avifement ou de ravissement.

Comme il sent après coup que tout ce qu'il dit tombe à plomb sur nos Rois , les meilleurs Rois qu'il y ait au monde , depuis au moins

1200 ans; vîte, il a soin d'y mettre un palliatif qui ne corrige rien. Il convient même que son systême est odieux. Car il dit: » ce systême odieux est bien éloigné d'être celui des sages & bons Monarques, & surtout des Rois de France ». Pour prouver cela il ne cite qu'un passage tiré d'un édit de Louis le grand, qu'on fait bien n'être pas le meilleur de nos Rois pour ceux de la religion de M. R., depuis la révocation surtout de l'édit de Nantes.

Il insiste au reste fort peu ou point du tout sur l'édit cité, & tout de suite il y reprend des forces pour revenir contre la monarchie qu'il confond avec le despotisme & la tyrannie, contre l'autorité, la société, l'humanité, toutes choses contre lesquelles il s'escrime, comme on dit, à bras raccourci, & avec d'autant plus de confiance qu'il croit par cette prémunition d'un passage unique sans preuve ni discussions, s'être mis à couvert contre la société & l'autorité légitime qu'il brave en face & sans aucun vrai ménagement. Je suis, Monsieur, votre, &c.



L E T T R E X X I X.

C E qu'il y a d'horrible, Monsieur, dans votre façon de systême sans façon, c'est que les peres auroient beau s'assujettir au pere commun de la société, vous combattez *pro aris & focis* en faveur des enfans rebelles qui naissent, selon vous, avec la pleine liberté de réclamer contre une servitude à laquelle leurs peres n'ont pu assujettir

qu'eux-mêmes. M. R. soutient toutes choses contradictoires. Les enfans, selon lui, ont droit aux biens de leurs peres au préjudice de ceux-ci; mais la servitude des peres envers le chef de la société, du prince, du magistrat, du roi, n'est point héréditaire, selon lui.

Voilà l'horreur contradictoire. Que le pere acquiere des biens, il acquiert pour ses enfans, ses héritiers de droit rigoureux. Que le pere se soumette au pere commun, au Roi, les enfans ont droit de se révolter. Ils ne sont héritiers que du bien pécuniaire. Ils ne le sont pas de la servitude; car c'est ainsi que cela s'appelle chez le nouveau Lycurgue. Les fils des esclaves ne sont pas esclaves, selon lui. Le pere ne l'est que de ses enfans. Les enfans ne le sont que d'eux-mêmes; étant sans doute nés librement comme M. R. avant que de naître à Genève.

M. R. ne laisse pas d'être conséquent. Les enfans naissent hommes originaux, bêtes brutes & pures machines, selon lui, sans devoirs, sans sentimens, mais non sans besoins. Or leurs besoins sont des droits d'indépendance pour eux, de servitude pour tous les autres, peres, meres, rois, princes & magistrats. Si M. R. avoit assisté au contrat de la nature avec nous, le jour que Dieu régla les droits respectifs, en disant : *fiat lux*; & le second jour qu'il les ratifia, en disant : *fiat firmamentum*; il nous auroit donné sept soleils pour éclairer sept planetes, qui n'en auroient pas eu besoin étant soleils elles-mêmes sans besoin, dépendance ni servitude des unes ou des uns envers les autres. Car la société de toutes choses est un mal, & la liberté épicurienne seule est un bien, au gré de M. R.

Je demande à cet oracle universel si les enfans,

en héritant des biens , héritent aussi des fiefs , hommages , redevances , dettes , corvées dont ces biens sont chargés entre les mains des pères ? Eh mon Dieu ! c'est un *pléonasme décidé* de demander cela à M. R. Je fais mon Rousseau par cœur ; chez lui tous les cas sont décidés. Le père , selon lui , a été un sot de s'engager à payer ce tribut , cette dette , à cette servitude , à cet hommage. Le fils en est quitte par sa qualité de fils , puisqu'il est quitte même de toute obéissance à son père propre & particulier , & à plus forte raison au père commun. Les enfans doivent respecter le testament de leur père , mais non lui obéir , si ce n'est dans l'hérédité de leurs biens pécuniaires & physiques. Car c'est toujours du physique , si ce n'est de la physique chez M. R.

Enfin , en propres termes M. R. nous dit d'un ton ici moqueur , ailleurs amer , que » les *Jurisconsultes* qui ont gravement prononcé que l'enfant d'un esclave naîtroit esclave , ont décidé en d'autres termes qu'un homme ne naîtroit pas homme ». Ce qu'il y a de plaisant , c'est qu'absolument c'est M. R. qui a gravement prononcé dans tout son livre qu'un homme ne naîtroit pas homme raisonnable , mais animal & sauvage , sans société , sans devoirs , &c.

Comme sans cesse M. R. répète , même en se contredisant , je suis bien obligé de le répéter en le contredisant. Il revient au contrat entre les souverains , c'est-à-dire , il en parle de plus en plus clair. Car il ne se répète que parce qu'il est timoré ou timide , du reste scrupuleux , n'osant d'abord dire tout ce qu'il pense , mais se reprochant bientôt de n'avoir pas tout dit.

Il dit donc tout net ici , que le sujet rentre

dans tous les droits de sa liberté sauvage & animale, physique enfin, lorsque le roi, le prince, le magistrat, le pere commun quelconque, manque par des injustices ou des oppressions au prétendu contrat de la société avec son chef. Ce contrat est une chimere, un titre de révolte; s'il y a ici un contrat, c'est avec Dieu. Les sujets n'entrent dans ce contrat que comme sujets; le contrat, s'il y en a, est de Dieu au prince, & du prince à Dieu. Le prince promet de bien gouverner, au jugement de Dieu : le sujet n'a que la soumission, la patience & la priere en partage.

Il y auroit trop d'inconvéniens pour les sujets même & pour la société, qu'ils eussent, qu'elle eût le jugement & la garantie d'un tel contrat. Toute multitude est *bellua multorum capitum*. Encore telle bête n'a point de tête que son chef, son prince, ses magistrats soumis au prince, au chef unique, fût-il doge ou stat-houder.

Le peuple, les sujets, la société, n'ont que des bras; & il serait horrible que des bras eussent droit de révolte contre la tête dont ils sont les exécuteurs, mais non les juges. Quand Dieu eut dit, *non est bonum hominem esse solum*, & qu'il lui donna Eve avec tout ce qui s'ensuit: c'est-à-dire, des enfans, & toute une société analogue, il ne les donna que comme *adjutorium simile sibi*, comme compagnes & compagnons, *mulier quam dedisti mihi sociam*; mais jamais comme des têtes.

Car formellement dans l'endroit où St. Paul parle le plus ferme en jurisconsulte moraliste & théologien, il tranche toutes ces questions-là, en disant; *caput viri Christus, caput Christi Deus*,

& tout de suite, *caput autem mulieris vir*, ce qui a fondé le proverbe de la *femme sans tête*. Car St. Paul n'en donne point d'autre que l'homme à la femme, & à toute la société qui en dérive.

Quand les Juifs voulurent un roi, encore eurent-ils la sagesse de le demander à Dieu & de le recevoir de sa main. Mais de quelque façon que le peuple reçoive, ou se donne un roi, un chef, c'est toujours Dieu qui le lui donne, & surtout qui donne à ce chef, à ce roi toute son autorité; puisque, *omnis potestas à Deo*, & qu'absolument le peuple n'a en effet d'autre autorité, d'autre droit que d'être gouverné.

C'est le peuple qui se donne un roi, un chef, sans consulter Dieu, qui est un usurpateur, puisqu'il donne une autorité qu'il n'a pas, & qui ne peut venir que de Dieu; le peuple n'a droit que de présenter. Dans la cause de la légitimité d'un Souverain, le peuple n'est que partie & témoin tout au plus, & ne peut donc être juge; il seroit juge dans sa propre cause. Je suis, Monsieur, &c.



L E T T R E X X X.

ETABLISSEZ, Monsieur, l'état de la question. Je suppose d'un côté un roi tyran, cruel, usurpateur même & conquérant, si l'on veut: & d'un autre côté, un peuple armé pour le déposséder & s'en délivrer. Jusques-là, je ne vois qu'un grand procès & deux parties qui plaident.

Au tribunal de qui , je le demande ? Or je n'y vois d'autre juge que Dieu.

Le sort des armes, la voie de fait n'est point une voie de droit. Dieu n'a jamais permis qu'on le consultât les armes à la main, tout Dieu des armées qu'il est ; & il permet souvent à l'injustice de prévaloir ; je n'y vois en un mot que la patience, la fidélité, la soumission & la prière. Mais le roi est cruel, me dit-on : mais le peuple est mutin, dirai-je à mon tour. Qu'on décide entre deux ? Mais qui est-ce encore une fois qui décidera ? Encore ne vois-je que le roi tranquille possesseur qui en ait l'autorité préalable, en attendant le jugement de Dieu, auquel on est bien obligé de s'en rapporter sur la plupart des événemens litigieux de cette vie, essentiellement équivoque & passagère

La voie des armes & de fait ne peut être un jugement de droit ; il est trop à armes inégales. Dès qu'on en feroit l'affaire d'un coup de main, il est bien évident que le Prince coupable ou non coupable succomberoit toujours, n'ayant qu'un bras, & ayant tous les bras contre lui. Ce seroit tenter Dieu, & lui demander un miracle, que de mettre le droit d'un Prince en litige par la voie des armes.

M. R. lui-même traite de *prodiges* les coups de main par lesquels les peuples ont souvent réclamé leur liberté sur les plus légitimes Souverains. Ces prodiges ne sont sûrement pas des miracles, même de bravoure. Ce sont même des lâchetés bien décidées, d'avoir triomphé d'un seul homme, par les fureurs de toute une nation armée contre lui.

Le plus souvent cependant dans ces sortes de querelles, royales d'un côté, & nationales de

l'autre ; le roi lui-même , fût-il tyran , ayant ses partisans & son armée , il est bien évident que c'est alors la nation contre la nation ; ce qui rend le prétendu droit national équivoque , & le jugement quelconque qui en résulte , encore plus litigieux.

Le roi n'eût-il que dix mille hommes armés pour lui , contre cent mille hommes purement nationaux , qui veulent le destituer , ces dix mille hommes sont naturellement censés la plus noble & la plus saine partie , & devroient l'emporter au tribunal de Dieu & des hommes , d'autant plus que les cent mille hommes ont toujours à leur tête un chef de révolte , qui peut tout aussi bien être que le roi un tyran , & ne peut être qu'un ambitieux & un rebelle décidé.

Il est donc démontré que M. R. , habile homme d'ailleurs , si l'on veut , ne sachant pas un mot de théologie , de morale , de physique même , n'en fait pas davantage de jurisprudence & de politique. Cependant , comme j'ai entrepris de réfuter M. R. dans tous ses points , j'irai jusqu'au bout de son discours , qui commence pourtant à m'ennuyer autant que le mien peut l'ennuyer.

Je m'aguerris même peu-à-peu , à l'extrême aversion que j'ai de copier ces horreurs , pour me donner uniquement le droit de les réfuter. Comment M. R. a-t-il pu dire , par manière d'épiphonème contre le despotisme vrai ou calomnieux de toutes sortes de souverains monarques & paternels , » que l'émeute qui finit par étrangler ou détrôner un Sultan , est un acte aussi juridique que ceux par lesquels il disposoit la veille , de la vie & des biens de ses sujets. La seule force le maintenoit , la seule force le ren-

verse. Toutes ces choses se passent ainsi selon l'ordre naturel «.

Oui, voilà le naturel de M. R. de traiter d'acte juridique la violence des sujets, qui sans autre forme ni procès, étranglent un Sultan, qu'il leur plaît de traiter de tyran. Encore Cromwel, le scélérat Cromwel, mit-il un air de jugement & de forme juridique dans le prodige de sa révolte, en faveur de la prétendue liberté des Anglois, ou en faveur de son ambitieux fanatisme.

M. R., qui ose taxer d'ames sanguinaires ceux qui ont conseillé la révocation de l'Edit de Nantes, ou qui ont défendu l'Etat contre les attentats des huguenots fanatiques, paroît bien plus sanguinaire, dans cette façon raisonnée, d'ériger l'étranglement d'un Sultan par ses sujets en acte juridique, ne mettant point de différence entre le jugement & l'exécution d'un jugement de mort, entre le juge & le bourreau. Je suis fâché qu'on ait dit qu'il ne manque à M. R. que l'adresse & l'hypocrisie d'un prédicant de révolte, d'un Cromwel. Oh, hypocrite ! M. R. ne l'est point du tout : il parle clair.

Me voici aux notes. L'Auteur dit : » L'homme est méchant..... cependant l'homme est naturellement bon. Qu'est-ce donc qui peut l'avoir dépravé à ce point, sinon les changemens survenus dans sa constitution« ? M. R. paroît partout ignorer absolument la cause unique de la dépravation des hommes, & de la corruption de notre nature d'abord innocente, c'est-à-dire, le péché d'Adam. Il remonte toujours au physique ; car il n'entend que cela par notre *constitution*. Or il n'y a eu que du moral, & du théologique même dans la désobéissance d'Adam.

Je suppose que M. R. est baptisé & qu'il fait pourquoi.

M. R. veut que la société des hommes soit cause de toute leur dégradation. Encore l'Ecriture lui en donne-t-elle le démenti, le plus *ad hominem* qui puisse être. Car M. R. voulant que l'homme originaire & bête brute, en société d'abord avec les bêtes brutes seules, fût jusquelà dans l'état de nature pure & innocente, uniquement pervertie par la simple société avec les autres hommes, ignore que réellement le péché d'Adam n'est venu que de ce qu'Eve, formée pour vivre en société avec Adam seul, entra en société de raisonnement, de philosophie & de théologie, avec les bêtes, avec la plus méchante de toutes, avec le serpent. C'est cela qui donne un démenti bien formel à M. R.

Le serpent étoit le démon sans doute, & n'en étoit pas moins bête pour cela, aux yeux d'Eve au moins, qui en fut pourtant la bête ce jour - là, tant les bêtes peuvent déniaiser les hommes, au dire de M. R., qui s'y connoît, comme on voit, mais ne se connoît point du tout aux hommes ni à leur marche, depuis le premier instant de leur institution dans un beau jardin, & non au pied d'un chêne, & à l'appétit d'un gland des forêts du Canada; car je suppose que le premier fruit qui a tenté Eve, étoit *pulchrum visu, aspectuque delectabile*. Je suis, Monsieur, votre, &c.



L E T T R E X X X I.

DANS sa fantaisie d'ériger les hommes naturels en bêtes, on doit bien s'attendre à voir M. R. ériger les bêtes en hommes. Il est piqué de ce que les *Pongos*, les *Mandrills*, les *Orang-Outangs*, & bien d'autres especes de singes qui approchent beaucoup de la forme humaine extérieure, ont été déclarés pures bêtes par la plupart des voyageurs qui en ont parlé; & il dit que ce sont *les mêmes êtres, dont sous le nom de Faunes, de Satyres, de Sylvains, les anciens faisoient des Divinités*, se croyant lui sans doute fort modéré de prendre le milieu entre les idolâtres & les bons chrétiens, en faisant des hommes de ceux dont il n'ose faire des bêtes ni des Dieux.

Sur quoi il entre dans une grande dissertation contre les voyageurs qu'il réduit à quatre classes, les *marins*, les *marchands*, les *soldats* & les *missionnaires*. On croiroit qu'il est tenté de dégrader de l'humanité ces quatre especes, par dépit de ce qu'elles en ont dégradé les singes; car, dit-il, » on ne doit gueres s'attendre que les trois premières classes fournissent de bons observateurs «.

M. R. leur fait tort, surtout aux marins, aux marchands mêmes. Nous leur devons la plupart des observations d'histoire naturelle des pays ou des mers où ils ont navigué ou trafiqué. Nous devons nommément beaucoup de choses aux
Hollandois

Hollandois & aux Anglois, aux François même & aux Danois: les Portugais & les Espagnols, sont ceux à qui nous devons le plus, à cause même des missionnaires qu'ils y ont toujours associés aux simples marins.

M. R. vient spécialement aux missionnaires; car sur quoi ne veut-il pas dire son mot? Et on auroit bien deviné que c'est pour en venir à eux qu'il met les trois autres especes à quartier & à bas. Pour mettre mieux à bas & à quartier ces bons missionnaires, il joue l'air plutôt que le jeu d'un bon homme lui-même neutre, impartial & désintéressé. Il loue leur zele & leur bonne intention, comme si on étoit fort flatté de tels éloges sans connoissance de cause.

Le bon homme du reste, bat les bonnes gens de son mieux. 1^o. *Ils sont*, dit-il, *sujets à des préjugés d'état, comme tous les autres.* M. R. appelle préjugé d'état, le préjugé en faveur des hommes contre les bêtes. Oh, oui, l'humanité est un état pour des hommes, s'il ne l'est pas pour M. R. 2^e. Les missionnaires, selon lui, ne sont pas propres à des *recherches de pure curiosité*, qui les détourneraient des *travaux plus importants auxquels ils se destinent.* M. R. appelle des recherches de pure curiosité celles d'un missionnaire qui veut s'assurer si le petit homme de Bornéo est homme digne du baptême, & d'être converti à l'église & à Dieu. Personne n'a plus fait de recherches & de dissertations sur ces singes-hommes & sur tous leurs pareils, que les missionnaires qui s'y sont pris en naturalistes, en physiciens, en anatomistes, en historiens, en moralistes, en philosophes, avant que de s'y prendre en théologiens, en apôtres.

Mais 3^e. selon M. R., » pour prêcher utile-

ment l'Evangile, il ne faut que du zèle, & Dieu donne le reste; mais pour étudier les hommes il faut du talent, &c. Voilà une calomnie bien hardie de l'église, des apôtres, de la religion, & de tout ce que l'univers a de plus sacré. Oui, M. R. a dû s'attendre que je la releverois à visage découvert. M. R. ne vint à moi en arrivant à Paris, que parce qu'il me connoissoit à Genève même, me dit-il. Il m'a donc méconnu en me voyant. Mon air d'honnête homme sans doute l'a trompé, comme l'air d'hommes-bêtes des *Pongos* trompe, selon lui, ceux qui les voyent de près. *Major è longinquo reverentia*, sans doute, & *minuit præsentia famam*. Quoi! l'apostolat n'est pas un talent, une vocation donnée de Dieu même? Quel orgueil! quoi, le P. le Comte n'avoit point de talent même naturel? Le P. d'Entrecolles, qui nous a si bien donné l'art de la porcelaine, n'avoit point de talent? M. R. ignore-t-il que ce sont deux bons missionnaires qui ont découvert les sources du Nil, qu'Alexandre, César, Auguste, les Ptolomées, les Grecs, les Romains ont voulu découvrir en y faisant les plus grandes recherches, les plus grands frais? Ignore-t-il que ce sont deux ou trois bons missionnaires qui nous ont donné les cartes de la Chine, de la Tartarie, du Thibet, & presque de toute l'Asie, de l'Afrique & de l'Amérique; cartes les plus détaillées & les plus exactes que nous ayons d'aucun pays connu; & qu'ils les ont données en arpenteurs, en astronomes, en géometres, en physiciens, en naturalistes, en toutes sortes de genres de philosophie & de talens même naturels?

Ignore-t-il que de bons missionnaires ont non-seulement dressé, levé, mais fait la carte

autant terrestre que topographique du Paraguai, de, &c. ? & cela en politiques religieux, & en conquérans des royaumes & des empires aux Rois d'Espagne, de Portugal, de France, uniquement en les acquérant à l'église & à Jésus-Christ. Ce qui est une façon fort honnête & fort légitime de conquérir aux hommes en conquérant à J. C. & à Dieu. Pour le moins tels peuples ne restent point armés contre de tels conquérans.

M. R. en veut aux missionnaires, sur ce qu'en caractérisant les peuples lointains, *ils ne disent que ce que chacun savoit déjà*, & » de ce qu'ils n'ont su appercevoir à l'autre bout du monde, que ce qu'il n'eût tenu qu'à eux de remarquer, sans sortir de leur rue ; & que ces traits vrais qui distinguent les nations, & qui frappent les yeux faits pour voir, ont presque toujours échappé à leurs yeux. De-là est venu, dit M. R., ce bel adage de morale, si rebattu par la tourbe philosophesque, que les hommes sont par-tout les mêmes ; qu'ayant par-tout les mêmes passions & les mêmes vices, il est assez inutile de chercher à caractériser les différens peuples ; ce qui est à-peu-près aussi bien raisonné que si l'on disoit qu'on ne sauroit distinguer Pierre d'avec Jacques, parce qu'ils ont tous deux un nez, une bouche & des yeux «.

Un de nos bons & grands Rois, disoit obligeamment à un de ses courtisans dont j'ai oublié le nom : un tel, je vous connois si fidèle à mon service, si attaché à ma personne, que je ne crois pas que rien pût vous en détacher. Je vous demande pardon, Sire, répondit le courtisan, honnête homme & loyal serviteur. *Le mépris de votre Majesté me révolteroit à coup sûr.*

Le piquant de M. R., c'est qu'il nous méprise & nous parle avec une incivilité, une impolitesse, qui est l'antipode de notre caractère même avec lui.

Qu'est-ce que M. R. pour mépriser ainsi tout ce qui nous regarde ? Pour le moins, sommes-nous aussi en société avec lui, l'image de Dieu ; & il n'a pas droit de cracher sur cette image qui est en nous, non plus que nous crachons sur celle qui est en lui, quoiqu'il ne cesse de l'avilir, en avilissant la nôtre.

L'orgueil cynique est le péché capital du péché capital de l'orgueil ordinaire. Le crasseux Diogene, dans son tonneau plein de lie & d'ordure, méprisa plus Alexandre qui l'y honoroit d'une visite, comme à la bête du jour, qu'Alexandre ne méprisoit l'univers, rois & peuples à qui il imposoit silence par-tout, dans le sein de sa gloire, & dans tout le brillant de son courage victorieux & conquérant.

M. R. connoît fort bien tout le bas, le trivial, le suranné de notre langue, s'il n'en connoît point le noble, le fin & le gracieux. Ses *adages*, sa *tourbe philosophesque* sont dans une telle bouche, sous une telle plume d'un *méprisant* infini, de la part d'un Genevois, pour ne pas dire d'un Savoisien helvétique. Soit dit en représailles, sans vouloir mépriser personne, non pas même cette personne-là.

Cette personne, ce grand personnage se croit philosophe, non de la *tourbe* ni du commun, parce qu'il lui plaît à quatre ou cinq mille lieues de distance, de voir des hommes dans des *Pongos*, où d'honnêtes & habiles gens n'ont vu de très près que des singes ou des bêtes ; & qu'il lui plaît aussi à la même distance de ne voir que

des bêtes , là où les missionnaires & les marins marchands ou soldats ont vu des hommes , tels qu'on les voit , *sans sortir de sa rue.*

Bien sûrement M. R. est malade ; & s'il étoit permis de plaider pour lui auprès des grands magistrats , qui pourroient enfin vouloir le réprimer , je me jeterois à leurs genoux , pour que ce ne fût point dans une maison de force , mais tout au plus dans quelque hôpital de convalescens ou d'incurables , qu'il fût logé avec toute liberté , si ce n'est d'écrire , & avec toutes sortes de bien-aises de sa personne.

Il ignore cette chançon , qui a été trouvée pleine d'esprit de la part du P. L. S. J.

Un Voyageur qui court le monde
Est un peu foible de cerveau ,
S'il croit dans la machine ronde
Voir quelque chose de nouveau.
Qu'il parcoure la terre & l'onde ,
Après chaque jour il dira :
C'est ici tout comme là , &c.

Je suis donc , après ce trait de gaité , pour vous égayer , M. & très cher M. R. , votre , &c.





L E T T R E X X X I I .

MONSIEUR R., nos premiers voyageurs, missionnaires même, n'ont pas laissé de trouver de grandes différences dans les peuples, comme dans les pays qu'ils ont vus loin d'ici; & ce sont des philosophes, missionnaires même en second & en révision de procès, qui ont prononcé qu'absolument ces pays & ces peuples ayant plantes, animaux & hommes avec le nez entre les deux yeux sur le visage, & les mêmes passions & caractères dans le cœur & dans l'esprit, c'étoit ici tout comme là, & là tout comme ici, des fils d'Adam, bons à baptiser & à rendre enfans de J. C.

Il y a même plus que cela dans la saine philosophie des missionnaires, des premiers même, c'est qu'avant que d'avoir vu ces peuples, & dès en partant d'Europe, ils ont prévu qu'ils alloient trouver des hommes tout comme ici, puisqu'ils n'alloient que pour les convertir, & non pour convertir des singes, comme il plairoit à M. R. qui d'ici les transforme en hommes.

Encore les bons missionnaires sont-ils plus philosophes que M. R. dans le genre même dont se mêle M. R., puisque de près comme de loin ils ont apperçu la plus grande différence qui puisse se trouver entre homme & homme, différence plus grande que celle de l'homme à la bête & au Pongo, savoir celle de bétail à J. C., & de la pure humanité corrompue au christia-

nisme ou à l'humanité réparée, c'est - à - dire, encore de l'image du démon à celle de Dieu.

Cette différence n'est-elle rien aux yeux d'un grand philosophe comme M. R., qui se vante pourtant d'avoir *des yeux faits pour voir* ? Voyant ici tout comme là, & là comme ici, des Pongos hommes, & des hommes Pongos, & ne voyant que des bêtes par-tout. Chacun a ses yeux. Encore les bêtes ont-elles constamment de meilleurs yeux, voyant des hommes par-tout où il y en a, & les respectant, au lieu que M. R. ne voit dans tous les hommes que des bêtes, & dans les bêtes que des hommes sans respect pour homme ni Dieu.

Tout franc, je ne suis plus flatté que M. R. ait cru autrefois voir de la musique dans mon clavecin oculaire. Il l'entendoit sans doute de notre musique, qui n'est pas une musique selon lui. Encore ne le prendrois - je pas pour juge de la simple diversité de mes couleurs. Il les prendroit toutes pour du jaune, couleur de bile noire.

Il y a, dit l'ingénieux M. de Fontenelle, des horloges qui sonnent les heures, d'autres les quarts, demi-quarts, les minutes même, & d'autres qui marquent jusqu'aux secondes. Et il y a de même, dit cet auteur élégant & fin, il y a des esprits qui ne voyent que les gros objets qu'ils confondent même souvent comme l'homme avec la bête, & d'autres qui voyent les nuances les plus fines, les plus légères différences. Plus cela est bien dit, plus M. R. le trouvera mal, parce que c'est de la science, de l'art, de l'esprit qui perdent tout, selon lui. Une grosse bête qui hurle, qui braie, meugle ou hennit, est une pointe d'épigramme pour lui.

M. R. dit : » Ne verra-t-on jamais renaître ces temps heureux , où les peuples ne se mêloient point de philosopher , mais où les Platon , les Thalès & les Pythagore épris d'un ardent desir de savoir , entreprenoient les plus grands voyages pour s'instruire , & alloient au loin secouer le joug des préjugés nationaux , apprendre à connoître les hommes , acquérir ces connoissances universelles qui font la science commune des sages «.

Quoi ! M. R. qui traite les sciences de corruption , de peste , d'inhumanité , veut qu'on voyage pour les acquérir ! La liste des contradictions de M. R. avec lui-même seroit un ouvrage précisément de la longueur de ses ouvrages. La liste de ses contradictions avec la religion , les sciences , les arts , le bon sens même , seroit d'une longueur quadruple , à ce que je crois. Mais le voyage de M. R. de Genève à Paris n'est-il pas dans le goût des voyages de Pythagore ou de Platon ? Oui ou non , comme on voudra.

C'est en Egypte ou aux Indes que Pythagore apprit la métempsycose des ames humaines dans les corps d'autres hommes après la mort des premiers. M. R. a appris à Paris que les ames des bêtes étoient déjà passées dans les corps des hommes qui y brillent le plus aujourd'hui. Le vrai de tout , c'est que M. R. étant venu de bonne foi , je crois , se signaler à Paris par ses talens , au milieu ou à côté des talens qui y brillent à l'envi , y trouva gens qui lui mirent le marché si haut , que désespérant d'y atteindre , il trouva facile de les rabaisser jusqu'à lui , fort au-dessous même de lui , disant que tout cela ,

arts

arts & sciences, n'étoit bon à rien, étoit même positivement mauvais.

M. R. rabaisse tout : sans oser nommer nos Rois, il les traite de » *curieux magnifiques*, qui ont fait faire à grands frais des voyages en Orient avec des savans & des peintres pour y dessiner des mesures, & déchiffrer ou copier des inscriptions, &c. «. Voilà comme il traite les Rois, les Académies, les Tournefort, les Sicard, &c. Grand législateur, grand potentat, voici un projet de sa façon.

Il voudroit que deux hommes bien amis, riches, l'un en argent, l'autre en génie, tous deux aimant la gloire, & aspirant à l'immortalité, dont l'un sacrifie vingt mille écus de son bien, & l'autre dix ans de sa vie à un célèbre voyage autour du monde, pour y chercher non toujours des pierres & des plantes, mais une fois les hommes & les mœurs; & qui après tant de siècles employés à mesurer & considérer la maison, s'avisent enfin d'en vouloir connoître les habitans «.

Il faudroit des volumes entiers pour tirer ce beau projet-là au clair du simple bon sens & de la raison, n'y eût-il que les vingt mille écus & les dix ans que M. R. allie ensemble avec deux hommes seuls sans aides ni valets, & avec le tour du monde entier, pour connoître les hommes-bêtes, les Pongos hommes qu'il imagine; car des hommes, hommes tels qu'on les voit ici sans passer le ruisseau de sa rue, M. R. ne daigneroit pas y dépenser la cent millionième partie de millions qu'y ont réellement mis nos *curieux magnifiques*, rois pourtant, princes & empereurs, fort loués pour avoir secondé

par-là le zele des favans , des artistes & des apôtres même. Je suis , Monsieur , votre , &c.



L E T T R E X X X I I I .

Je demande pardon , Monsieur , aux habiles hommes , aux gens d'esprit que vous me forcez de citer d'après vous , aux Montesquieu , aux Diderot , aux Buffon , aux Duclos , aux d'Alembert , &c , puisque vous osez les citer comme gens à exécuter un projet aussi frivole que le vôtre , en manquant de respect à eux , & au roi , dont vous avilissez le projet & l'exécution des voyages au Pôle , à la mer du Sud , & cent autres qu'ils ont faits & exécutés chacun selon son talent reconnu & sa façon à laquelle on a applaudi.

C'est se donner un peu d'air en se mettant au-dessus des rois , d'inviter des gens de qualité comme les Montesquieu & d'autres à l'exécution de tels projets , en ne les honorant que de la gloire d'y dépenser leur bien. Il est vrai que c'eût été manquer totalement de respect à un Montesquieu de lui présenter vingt mille écus , & des gratifications & des pensions d'une telle main. Comme M. de Montesquieu , mon illustre & cher ami à la vie & à la mort , n'y est pas pour se défendre d'une telle invitation , qui l'honoreroit peu , comme savant & homme de lettres , M. R. ne doit pas se formaliser de me voir m'en formaliser pour lui moi-même ; moi , dis-

je, qui prétends bien m'honorer de l'honneur d'un tel ami.

Rien ne paroît plus puéril que ce projet de M. R. Il dit : » Supposons que ces nouveaux Hercules de retour de ces courses mémorables, fissent ensuite à loisir l'histoire naturelle, morale & politique de ce qu'ils auroient vu, nous verrions nous-mêmes sortir un monde nouveau *de dessous leur plume* (un François, un bon écrivain diroit : *sortir de leur plume*) & nous apprendrions ainsi à connoître le nôtre. Je dis que quand de pareils observateurs affirmeront d'un tel animal que c'est un homme, & d'un autre que c'est une bête, il faudra les en croire. Mais ce seroit une grande simplicité de s'en rapporter là-dessus à des voyageurs *grossiers*, sur lesquels on feroit tenté quelquefois de faire la même question qu'ils se mêlent de résoudre sur d'autres animaux ».

Ceux qui n'ont pas lu M. R., ne m'en croiroient peut-être pas, si je ne justifiois par ses propres paroles le but que je lui prête dans tout ceci, de ne vouloir connoître que des bêtes hommes ou des hommes bêtes, en employant de préférence des Montesquieu, des Buffon, des d'Alembert, des Diderot, &c. tous gens au-dessus de lui, & qu'il devoit respecter de plus d'une façon & pour plus d'une raison qu'il peut deviner.

Du reste, si ce dernier morceau qui est d'appareil & dans le grand de l'auteur, est bien écrit, ce n'est pas au moins dans le noble, le décent, & l'élégant. Je parle du style, car les idées ne présentent que bêtes hommes & hommes bêtes. Et ce qu'il faut remarquer, c'est que tout ce discours est la note même des Pongos, déclarés bêtes par tous les voyageurs, & qu'il s'entête seul

de rappeler à ses hommes primitifs & originaires, *brutes & animaux*, selon sa propre expression, mille fois répétée dans son discours.

Je ne veux, je ne dois rien dissimuler qui puisse disculper M. R. Je crois même en général que c'est son caractère d'esprit plutôt que celui de son cœur qui porte ainsi tout ce qu'il y a de plus respectable & de plus sacré aux conséquences extrêmes, les plus affreuses. Il attaque de bonne foi même, mais avec le même cœur & le même esprit, Locke, Hobbes & tous les auteurs suspects d'athéisme ou de déisme, & notamment du renversement de la société, des mœurs & de la religion.

Il rapporte donc fort au long un passage de Locke, que je me dispense de copier, d'autant plus qu'il m'a paru assez sain quand je l'ai lu. M. R. a des yeux de lynx pour y voir bien du mal. Locke y rend des raisons philosophiques de la société des hommes & des animaux même. Mais ces raisons sont morales, & M. R. n'en veut que de physiques & de matérielles. Je disois d'abord en moi-même. *Timeo Danaos & dona ferentes.*

M. R. réproouve donc les raisons de Locke comme » morales en matière de physique. Car, dit-il, quoiqu'il puisse être avantageux à l'espèce humaine que l'union de l'homme & de la femme soit permanente, il ne s'ensuit pas que cela ait été ainsi établi par la nature. « On voit là d'abord que c'est au naturalisme purement physique que M. R. rapporte tout, l'humanité même & spécifiquement la naissance de l'homme & de la femme.

A plus forte raison donc en niant le moralisme de la naissance générative des hommes par Locke, M. R. en nie-t-il le théologisme de Moïse, que

j'ai rapporté au commencement de tout ceci. Il y a des choses horribles dans tout cet article, qui est long. On y retrouve ces mots affreux : » L'appétit satisfait, l'homme n'a plus besoin de telle femme, ni la femme de tel homme. Celui-ci n'a pas le moindre souci, ni peut-être la moindre idée de son action : l'un s'en va d'un côté, l'autre de l'autre, & il n'y a pas d'apparence qu'au bout de neuf mois ils ayent la mémoire de s'être connus. Car cette mémoire exige plus de progrès ou de corruption dans l'entendement humain, qu'on ne peut lui en supposer dans l'état d'animalité dont il s'agit ici ». Horreur, horreur, des horreurs ! Et mon Dieu, & mon Dieu ! vous êtes juste, mais je n'invoque ici que votre clémence, votre grande miséricorde pour mon cher M. R. votre image, & que vous avez réparée & rachetée de tout le sang de votre Fils unique, homme comme nous, Dieu comme vous.

Car je n'ai pas d'autre réfutation à faire d'un tel morceau, non plus que de celui-ci. » Il n'y a donc dans l'homme aucune raison de rechercher la même femme, ni dans la femme aucune raison de rechercher le même homme. Le raisonnement de Locke tombe donc en ruine, & toute la dialectique de ce Philosophe ne l'a pas garanti de la faute que Hobbes & d'autres ont commise ». S'attendoit-on qu'après Locke & surtout après Hobbes, il viendrait un soi-disant auteur, écrivant en François, qui à force de penser ou de parler plus mal, nous feroit sentir qu'encore ils avoient assez bien pensé ou parlé sur bien des choses au moins. Je suis, Monsieur, votre, &c.



L E T T R E X X X I V .

SUPPOSONS, Monsieur, que dans votre système ou hypothèse, d'une pure nature physique de hasard, selon Epicure, ou de mécanique, selon Spinoza; l'homme & la femme par qui devoit se faire la propagation humaine, fussent nés, éclos ou jetés à mille lieues l'un de l'autre avec des mers ou des montagnes & des déserts impraticables entre deux: cet homme ou cette femme auroient donc vécu & seroient morts sans se connoître, & le but de la nature auroit été manqué.

Vous pouvez répondre que vous ne connoissez point de but dans la nature, & réellement vous n'en parlez nulle part, & beaucoup moins du but de son Auteur, qu'on nomme Dieu, comme vous savez; mais vous savez que vous n'avez pas dû le nommer & l'invoquer en vain: je loue votre franchise silenciaire & taciturne.

Vous me direz que comme la nature avoit produit cet homme & cette femme, elle auroit pu en reproduire d'autres aussi ou moins stériles que ceux-là. Vous pouvez dire encore qu'absolument la nature n'ayant point de but, elle auroit pu aussi ne produire homme & femme qu'une fois comme des monstres, ou les reproduire d'autres fois comme des champignons ou des mulets sans postérité.

Mais, je puis vous dire aussi, car je me pique, comme vous savez, d'avoir l'esprit fécond en hypothèses perdues, ou sans m'en piquer j'en ai assez le talent d'en imaginer. Je puis donc,

vous dire, qu'absolument il pouvoit dans votre système naître un homme sans femme ou une femme sans homme, & alors l'appétit dont vous convenez trop, auroit été frustré, ou pour mieux & plus mal dire avec vous, il se feroit égaré dans cette foule d'animaux, dont le pêle-mêle ne vous épouvante pas.

Y ayant même homme & femme en nature, encore vous demanderai-je pourquoi le hasard ou le naturalisme les dirige cette fois-là l'un vers l'autre, d'autant qu'ils ont toute la société cynique ou épicurienne de se décliner, de s'oublier, & de se méprendre par conséquent au choix de l'objet de ce trop brutal appétit, sans idée, mémoire, ni jugement, ni discernement.

Dieu qui craignoit la méprise & ne la vouloit point du tout, fit plutôt un miracle nouveau, de tirer Eve de la côte d'Adam, de la lui présenter, de les présenter l'un à l'autre & de les unir par le pressentiment (*non sensation*) de l'attachement physico-moral, théologique même, dont il vouloit positivement les unir, par ces mots *relinquet & adhærebit*; mots qui n'étoient pas des mots, mais des vrais sentimens, dans leur simple pressentiment, & un grand sacrement, selon St. Paul.

Si j'étois malin avec vous, j'ose vous dire M. R. que je me ferois fort de démontrer facilement en géometre, que votre pensée secrete & trop articulée, va à rendre l'homme indifférent à la femme, & la femme à l'homme, sur l'article délicat de la propagation; & à prouver que la bête brute est aussi digne de la société d'Adam qu'Eve; & quand je dis Eve & Adam, je dis en général le premier homme & la première femme originaires, & par conséquent tout autre homme

ou femme qui ait vécu depuis six mille ans, ou qui vive, ou qui vivra jamais en société d'humanité, ou souffrez ce mot, de *bestialité*, d'*animalité*, de *brutalité*.

Et non-seulement la bête femelle & l'homme femelle font, selon votre système scandaleux, aussi indifférens à l'homme, mais la bête mâle & l'homme mâle, &c. Je n'ose m'expliquer plus ouvertement. Vous m'entendez & l'on m'entend. Oui, il n'y a que le style & la façon géométrique qui me manquent ici, mais qui ne manqueroient pas, si je voulois, si j'osois, pour démontrer, comme j'ai dit, l'horreur des horreurs de votre système.

J'ose vous dire que le propre système de Spinoza ne va pas si loin, & qu'il n'y a qu'Epicure qui puisse vous excuser d'inconséquence, vis-à-vis de vos Philosophes, dont je n'en connois aucun d'assez hardi & d'assez peu prévoyant, pour pousser les conséquences aussi loin que vous les poussez en face de l'univers, de la France & de tout Paris, à qui vous manquez absolument de respect, bien plus en lui donnant l'exemple & la leçon du mal, qu'en lui contestant son bien de musique, de sciences, d'arts, & de tout ce qu'il a de mieux.

Vous me direz que ce ne sont là que des hypothèses de votre part. Belles hypothèses, où vous commencez par admettre un homme naturel, purement physique, purement animal, purement corporel, que vous prétendez être l'homme en lui-même & dépouillé de la seule corruption de la société. En un mot, vous n'avez pas le moindre égard à la nature de l'ame, & votre homme n'a rien de moral. Vous en ex-

cluez même positivement le moral, en réfutant Locke, Hobbes, & par-tout ailleurs.

Votre homme est *l'homme de la nature*, dites-vous. Or il est évidemment contre nature, & vous le faites aboutir à des vices contre nature, les plus décidés tels. Vous confondez les natures, les sexes comme les talens & les conditions. Vous rendez les sexes indifférens l'un pour l'autre, & sans aucune relation de l'un à l'autre. Positivement vous ôtez les devoirs & les sentimens respectifs, ôtant formellement ceux qui de tout temps ont passé pour être les plus naturels, ceux de l'homme envers la femme, des peres envers les enfans, & réciproquement.

On n'a pas besoin de raisonner beaucoup avec vous, ni de deviner, ni d'être géometre pour vous convaincre. Vous ne vous contentez pas de vos principes d'erreur : vous en articulez nettement toutes les conséquences. Par exemple, si quelqu'un en simple logicien vouloit conclure, que vous ôtez les sentimens, puisque vous ôtez le moralifine, ou qu'un autre se donnât la peine de prouver que vous ôtez tout sentiment, on diroit à l'un & à l'autre de s'épargner cette peine, & que vous ôtez distinctement, explicitement, tantôt l'un, tantôt l'autre, & presque toujours les deux à la fois. Je suis, Monsieur, votre très-humble, &c.





L E T T R E X X X V.

MONSIEUR, il n'y a que l'ame & l'esprit que vous n'osiez ôter si formellement à l'homme naturel, si ce n'est par maniere d'hypothese non articulée, mais par voie de fait très précise. Je doute que vous parliez une seule fois de cette ame humaine. Il semble que vous n'osiez la nommer, ni la proscrire, ni l'admettre. Mais positivement vous l'écartez toujours, en écartant les sentimens, les devoirs, le moralisme, & en ramenant tout au pur physique.

J'ose le dire, vous n'admettez évidemment dans l'homme naturel qu'une ame animale, sensitive, végétative; aussi ne voulez-vous ni charité, ni amitié, mais une simple pitié, pitié encore toute animale, toute pour soi, jamais pour autrui, si ce n'est de hasard & autant qu'elle est pour soi, ne reconnoissant dans la loi de la charité que le devoir *philosophesque* de la nature physique, de ne rien faire de superflu, *natura nihil facit frustra*, de ne pas faire *per plura quod potest fieri per pauciora*, de ne pas plus incommoder autrui qu'il ne le faut pour s'accommoder soi-même. C'est de vous encore ce principe, que la bête est notre prochain autant que l'homme, en raison directe ou réciproque de la pitié que nous avons des souffrances de l'un ou de l'autre.

Et de ce seul article de la bête déclarée comme l'homme ou la femme, notre vrai prochain, il

feroit bien facile de conclure ce que du reste vous insinuez assez directement, que la diversité, non-seulement des sexes, mais des genres & des especes n'en met aucune dans la légitimité naturelle de nos appétits aveugles, distraits, odieux, indifférens, les plus brutaux, & par-là même distraits & aveugles, parce qu'ils sont brutaux, ou même brutaux parce qu'ils sont distraits, &c.

Car tous les principes & les conséquences d'erreur, d'horreur, de brutalité, se convertissent chez vous facilement les uns aux autres, parce que vous articulez les deux assez souvent, & que vous les supposez & indiquez toujours, tantôt en principe, tantôt en conséquence, & cela par l'âpreté que vous avez de ne vouloir jamais être contredit, de n'en avoir jamais le démenti, & d'avancer plutôt cent erreurs, que d'en rétracter une seule.

Vous seriez un furieux hérésiarque, si Dieu vous avoit fait la grace de n'être que cela. Vous pouviez n'être que Calviniste, lorsque vous êtes sorti de Genève. Encore ne fait-on pourquoi vous en êtes sorti. Mais comme en chemin on vous a contredit sur ceci, sur cela, sur bien des choses, musique, arts, sciences de toutes les sortes, votre hérésie étant universelle, vous avez accumulé un monceau de sophismes & d'erreurs, qui fait un *maximum* d'hérésie — à l'athéisme plein c. q. f. d.

Excusez ce petit échantillon de notre style géométrico-algébrique, dont je ne prétends nullement vous menacer par-là: je n'en ai pas besoin, je vous l'ai dit: & ce mot n'est que pour égayer la matière, si c'est l'égayer que d'y jeter de l'algèbre. Tout est bon, fût-ce celui de la grammaire, pour réfuter une universalité d'hérésie.

Il n'y a que le géométrique, ou même aussi le théologique, qui seroient superflus & de simple gaieté pour dire, que comme vous, on parle de tout, contre vous, qui attaquez tout.

Auriez-vous parlé de géométrie quelque part? car je n'ai pas lu toutes vos brochures, non pas même la première, ayant su que l'Académie de Dijon avoit honte de l'avoir couronnée, & un grand Prince de l'avoir réfutée. Car, du reste, si vous avez parlé de géométrie, je suis bien persuadé que vous l'avez blasphémée, vilipendée & honnie à bon escient, selon votre détermination d'aboyer la lune, fût-ce le soleil, & à plus forte raison le soleil, *Visæque canes ululare*, &c.

Vers la fin de son livre & de ses notes, M. R. qui vient d'attaquer, de saper tout, s'avise de dire, à propos de l'article des langues: » ce n'est pas à moi (*pauvre agneau*) qu'on permet d'attaquer les erreurs vulgaires, & le peuple lettré (*Le peuple lettré! Oh, que M. R. est méprisant!*) respecte trop ses préjugés, pour supporter patiemment mes prétendus paradoxes. Laissons donc parler les gens à qui l'on n'a pas fait un crime d'oser prendre quelquefois le parti de la raison, contre l'avis de la multitude «.

Ce que M. R. dit là, eut été bien dit au commencement de son livre. Il convient qu'il n'auroit pas dû parler, lorsqu'il a dit ce qu'il vouloit dire. Il appelle *peuple lettré* ceux qu'il devoit respecter comme ses maîtres. Il traite de préjugés la religion, le gouvernement, la jurisprudence, la morale, la théologie, l'écriture, l'humanité, la société, toutes les sciences, tous les arts, les académies, les universités, les colleges, les princes, les papes, les rois. J'ai une idée confuse qu'il va jusqu'à blâmer distinctement

Messieurs de la Condamine & Maupertuis : je leur en fais compliment , de ce qu'ils ont voyagé au loin , pour n'obéir qu'au roi , en mesurant en astronomes , en géographes , en géometres les degrés respectifs du pôle & de l'équateur. Les Sauvages en effet n'ont pas besoin de cela.

Je suis surpris qu'en preuve de son humeur sauvage , il n'ait pas dit , que les Sauvages , au milieu desquels on a pris toutes ces mesures , s'en sont moqués , & de nos lunettes , & de nos quarts de cercle , de nos graphometres , de nos cordeaux , compas , calculs , &c. Grande preuve de belle nature sauvage , si un Sauvage en avoit seulement fouri vis-à-vis du grave sérieux de ces Messieurs-là. Je suis M. votre très , &c.



L E T T R E X X X V I .

VOICI pourtant, Monsieur, un raisonnement par où je démontre le pur matérialisme du vôtre , mais sans géométrie , & *ad hominem*. Les anciens Philosophes les plus chrétiens , tirant la matiere de la puissance de Dieu , par voie de création , tiroient les ames des bêtes , *per educationem* , de la puissance de la matiere , faisant les ames des bêtes , non pas matiere , mais *matérielles*. Je ne crois pas que vous désavouez ce sentiment : vous le supposez par-tout , mais non pas avec les correctifs de ces Philosophes chrétiens , que vous auriez peut-être cités , si vous ne vous croyez auteur de tous vos sentimens , qui sont

pourtant surannés depuis Spinoza , Straton même & Epicure.

En un mot , Mallebranche disoit , *donnez-moi de la matiere & du mouvement , je vous ferai un monde.* Vous ne demandez , je crois , que de la matiere , pour en faire un animal parfait , & bientôt , par dégradation , un homme. Oui , le plus fort & le plus parfait est fait , lorsque par la seule puissance ou *potentialité* de la matiere , la nature pure , physique , mécanique , organique , en fait un animal , fût-ce un âne ou un butor.

Je fais la marche de tout ce raisonnement-là. Au besoin , la matiere est éternelle & infinie , selon Descartes même. Pour le mouvement , on l'a trouvé , depuis Mallebranche , essentiel à la matiere , comme Epicure & Spinoza même , & peut-être Bayle aussi l'avoient prévu. Et voilà le progrès de votre raisonnement , moitié tout haut , moitié tout bas. De la matiere , sort le mouvement physique ; du mouvement , du physique , résulte le mécanique ; le mécanique engendre l'organique ; l'organique produit l'animal vivant , & l'animal vivant produit le raisonnable , l'homme qui ne vaut pas grand'chose , selon vous , parce que absolument , le raisonnable , l'homme , produit le fidèle , le chrétien , le sujet , le savant , d'où résulte le divin , qui est le *conglobat* , comme on dit de toutes ces choses-là. Car , *Jupiter est quodcumque vides , quodcumque* , &c.

Ou je n'entends rien en raisonnement , en philosophie , en géométrie , ou ce raisonnement est le vôtre , moitié tacite , moitié articulé , articulé même dans ce qu'il a de plus dangereux. Car l'orgueil philosophique , produit la liberté physi-

que d'esprit & de cœur; la liberté produit le déisme moral, qui enfin produit l'athéisme théologique ou tout anti-théologique, & purement matérialiste.

Je suis trop naïf dans ma façon, pour ne pas vous avouer, M. R. qu'en vous parlant assez librement, *ad hominem*, je parle *ab homine ad hominem*, comme je crois pouvoir le dire. Oui, je le prétends bien, que votre réfutation soit mon apologie. C'est ma profession de foi que je fais, en analysant la vôtre.

Vous vous plaignez après avoir parlé longuement & tout à votre aise, avec toute la liberté & la licence possibles, vous vous plaignez que *ce n'est pas à vous qu'on permet de parler*. Et moi, qui, par pure raison d'économie, & pour ne pas heurter de vrais préjugés, ai trouvé à propos de surseoir à mes ouvrages en grand nombre, depuis quinze ou vingt ans, & qui affecte de me taire totalement, depuis huit ou dix ans, en si beau sujet de parler depuis que vous parlez, je ne me plains de rien, si ce n'est peut-être de ma trop grande circonspection vis-à-vis de vous, & d'un petit nombre de vos pareils, plus précautionnés que vous cependant.

Je ne dissimule pas : c'est l'air seul de nouveauté dont on m'accuse un peu, qui m'a sagement imposé à moi-même, imposé une sorte de silence, depuis à-peu-près vingt-cinq ans, que mon clavecin nommément m'a donné ce grand renom, renom, je l'avoue, odieux de nouveauté, de système, d'imagination. Cependant cette nouveauté-là & toutes mes nouveautés sont très-innocentes & de pure spéculation philosophique, physique même & géométrique.

Toutes vos nouveautés prétendues, détruisent

directement les arts, les sciences, le gouvernement, les mœurs, la religion, & enfin la société & l'humanité toute entière, & par conséquent la Divinité. Et après avoir tant parlé, vous vous plaignez que ce n'est pas à vous *qu'on permet de parler*. Et moi qu'on tient comme en arrêt, vis-à-vis de mon clavecin & de mes ouvrages, en me disant pourtant toujours de faire & d'imprimer; je ne me plains de rien: mais j'observe:

1°. Que mes nouveautés, mes ouvrages, mon clavecin ne sont nouveautés, qu'en addition aux sciences, aux arts, à l'ancienne musique. Je n'annéantis pas notre musique, la musique ordinaire, l'auriculaire. Je double la musique, en la rendant en même temps auriculaire & oculaire; & quand je ne réussirois pas, prenez, dirois-je, que je n'ai rien dit. La musique ordinaire n'en est pas de pire condition. Je n'ôte à personne ses oreilles; je donne même à tout le monde des yeux, pour entendre & goûter la musique. Les sourds pourront voir la musique articulaire: les aveugles pourront entendre la musique oculaire; & ceux qui auront yeux & oreilles, jouiront mieux de chacune, en jouissant des deux.

2°. J'ai procédé régulièrement & en bon citoyen. Je n'inventai mon clavecin, qu'après avoir applaudi aux découvertes de M. Rameau, & en avoir mis le public en possession. Ma nouvelle musique ne fut qu'une confirmation & un complément, un *à fortiori*, un redoublement de l'ancienne musique. Je suis fâché d'honorer peu M. R. en me comparant à moi. Je lui en demande sincèrement pardon, en me le demandant à moi-même. Son premier ouvrage détruit les sciences & les arts. Son second détruit spécialement la musique. Son troisième détruit tout, jusqu'à la
matiere

matiere premiere du gouvernement , de la religion , des mœurs , de la société , de l'humanité. J'ai peut-être aussi intérêt qu'il fasse un peu d'ombre à mon petit tableau ou à mon portrait. Je vous en remercie M. & suis votre très, &c.



L E T T R E X X X V I I .

SANS parler davantage , Monsieur , de mon clavier , pour vous faire sentir le peu de droit que vous avez de vous plaindre du public , dont le respect seul auroit dû vous empêcher de tant parler de vos nouveautés , qui lui sont contraires , je puis vous faire observer qu'en physique , mes nouveautés n'ont jamais été qu'en accroissement de bénéfice pour le public , & pour la physique ordinaire.

Je n'ai jamais entrepris de détruire Descartes : personne ne l'a réellement plus vanté & plus fait valoir que moi ; mais je lui ai associé mille bonnes choses , qui sont dans Aristote & dans Newton , & en réfutant même Newton , j'en ai vanté la personne & fait valoir le mérite réel. J'ai tout concilié , pour y ajouter quelques points de vue assez nouveaux , qui font briller les leurs : j'ai remis la physique en possession de bien de ses richesses anciennes , en lui en prêtant de nouvelles.

Dans ma mathématique surtout , je n'ai privé le public d'aucune de ses anciennes possessions ; j'ai ajouté quelques vérités à celles de la géométrie. Le style facile que j'y ai introduit , &c

qui a révolté d'abord quelques géomètres, n'a fait que rendre cette science plus populaire, & multiplier le nombre des géomètres. L'algèbre nommément & l'analyse de l'infini même, n'a reçu que des accroissemens de vérité, de clarté, de facilité de ma part.

Et voilà comme il est permis d'inventer, & de donner du neuf en surabondance de l'ancien, dont nous sommes déjà en possession. Vous M. R. vous nous ôtez tout l'ancien, les sciences, les arts, la musique, la société, la religion, l'humanité, pour nous faire des hommes bêtes, des pongos hommes, & de vrais singes, dont vous vous divertissez en grand Seigneur. Les rois mêmes sont vos joujoux, vos bouffons, & *tyranni ridiculi ejus erunt*, dit quelque prophète, en parlant, non de M. R., mais de Dieu, si je m'en souviens, car je retiens mieux les choses que je lis, que les dates que je ne lis gueres.

C'est surtout à la note 2, page 194, qu'on sent bien l'espece de chicane que M. R. a dans l'esprit, & qu'il prête à tous les sujets à quoi il touche pour les salir, sans pouvoir être de l'avis de personne, ni de lui-même. Il dit que Platon se moque de ceux qui prétendoient que » Palamede avoit inventé les nombres au siège de Troye, comme si, dit ce philosophe, Agamemnon eût pu ignorer jusques-là combien il avoit de jambes ». C'est dommage que Platon ne soit là qu'un sophiste, parce qu'en voilà assez pour autoriser trente sophismes de M. R. Palamede avoit inventé l'art des nombres, l'arithmétique, l'art de nombrer, de compter, de calculer.

Du reste, Platon vouloit ramener cet art au naturel, & à la grande facilité qu'il y a de s'y initier par les nombres usuels que la nature nous

met par-tout sous les yeux. C'est dans cet art naturel que M. R. méconnoît Palamede & Platon, sans parler de moi, qui ait fait de l'arithmétique un art fort simple, fort naturel, fort facile.

Terrible esprit de contradiction, que M. R. porte par-tout ! Il ne tient pas à lui qu'il ne nous rende l'arithmétique & la simple numération, tout ce qu'il y a au monde de plus difficile, sans doute pour nous en rebuter & nous tenir toujours dans notre état originaire de Pongos, hommes-bêtes ; car il est au moins conséquent, ce qui est facile à un homme qui aboie toute vérité.

M. R. est homme d'esprit & habile homme : on l'avoit cru jusqu'ici. Mais il faut que tout ce qu'il a appris, sa langue même, lui ait coûté beaucoup de temps, de mémoire, ou d'effort d'esprit, ou bien qu'il suppose en effet les plus gens d'esprit bien bêtes, & pis que singes & pongos. Car à tout, il imagine qu'il a fallu des temps infinis pour y arriver & pour inventer.

Il convient pourtant » qu'il est aisé d'expliquer le sens des nombres, & d'exciter les idées que ces noms représentent : mais pour les inventer, dit-il, il fallut, avant que de concevoir ces mêmes idées, s'être, pour ainsi dire, familiarisé avec les méditations philosophiques, s'être exercé à considérer les êtres par leur seule essence, abstraction très pénible, très métaphysique, très peu naturelle «.

Si j'égoïse un peu & me cite humblement, & pour me dédommager un peu du vis-à-vis de M. R., c'est qu'effectivement je le trouve toujours en une contradiction spéciale avec moi, avec mes ouvrages, & avec toute ma façon de

penſer. Mon propre plan de tout temps a été d'*agrandir les arts* & l'eſprit humain, ſelon M. de Voltaire même, de donner de l'eſprit à tout le monde, de faciliter tout, l'invention même de toutes choſes. Il a été un moment, où en arrivant à Paris, M. R. m'en fit le compliment honnête & flatteur.

Son procédé d'aujourd'hui me flatte un peu plus. Je m'honore en le réfutant; & il ſera dit qu'il n'a pu détruire arts & ſciences, religion ni humanité, ſans me détruire, ſans m'attaquer par-tout aſſez ouvertement. Je dirai plus : M. R. a eu ci-devant des partisans, des panégyriſtes ſecrets & publics. J'en ai toujours en ſecret au moins reſſenti le contre-coup ou le revers de leurs éloges affectés; & ſi j'ai des ennemis en petit nombre, ils ſe ſont conſtamment déclarés pour M. R.; je ne ſuis pas le ſeul qui en ai ri, je m'attendois bien que M. R. porteroit la contradiction à une évidence dont je pourrois me prévaloir à mon tour, comme il m'eſt arrivé pour d'autres que je pourrois citer.

Enfin pour la ſimple numération il faut, ſelon M. R., bien du temps & *des méditations philoſophiques, très métaphyſiques, très abſtraites, très peu naturelles*, non pour dire nombre, dixaine, centaine, &c. Voici ce que M. R. appelle un raisonnement, une méditation, & que j'appelle tout ſimplement un raisonnement de M. R.; il dit :

» Un Sauvage pouvoit conſidérer ſéparément ſa jambe droite & ſa jambe gauche, ou les regarder enſemble ſous l'idée indiviſible d'un couple ſans jamais penſer qu'il en avoit deux. Car autre choſe eſt l'idée repréſentative qui nous peint un objet, & autre choſe l'idée numérique

qui le détermine : moins encore pouvoit-il calculer jusqu'à cinq, & quoiqu'en appliquant les mains l'une sur l'autre, &c « Je suis, Monsieur, votre, &c.



L E T T R E X X X V I I I .

MON SIEUR, on n'a point trouvé jusqu'ici de moyen plus facile pour initier les enfans même dans la numération, que les 5 & les 10 doigts de nos mains. Point, Monsieur, vous trouvez encore le nombre 2. difficile à qui connoît le *couple* de ses jambes; pour le simple plaisir, je crois, d'y contredire Platon comme moi, qui trouve tout facile jusqu'au million de million que je n'ai nulle mauvaise humeur de n'avoir pas. Car tout franc, je crois que la difficulté de calculer à plein vous donne de l'humeur contre l'art de *calculer à vide*, comme dit M. de Voltaire.

Ceux au reste qui spécialement opposent votre style au mien en fait de musique, je les renvoie pour mon apologie au *couple* précédent, à la phrase entière, & à cent autres locutions d'appareil & de raisonnement qui sont dans tout ce livre, & dans celui de la musique nommément, qui brille par les injures, les sarcasmes, les incivilités dont vous nous donnez le modèle d'un style jusqu'ici décidé non François. Car notre langue est spécialement polie & douce pour la musique même, où nos bons auteurs ont bien su la rendre noble & énergique à propos de

Louis le Grand , & des plus grands sujets traités par Corneille , Racine , Pélisson , Bossuet , Bourdaloue , Quinault , &c.

C'est la note 13 qui mérite un bon correctif aux chicanes de l'Auteur. Il triomphe de quelques historiettes , qu'il raconte d'après les Gazettes ou Journaux , de quelques Sauvages qu'on n'a pu apprivoiser à nos façons Européennes , ni à notre bien-être , ni à notre société , arts , sciences , goûts , délices même , quoiqu'on les ait apprivoisés par milliers , de bonne foi & à demeure à notre sainte religion & aux mœurs chrétiennes , sinon à nos mœurs en général.

Encore M. R. ignore-t-il tous les avantages , & la mine inépuisable de chicanes que je veux lui ouvrir , tant j'y vais de bonne foi avec lui & avec le public. Non-seulement on n'a point apprivoisé les Sauvages à nos mœurs , usages & façons , goûts & dégoûts , délices & amertumes ; non-seulement ceux qu'on y a apprivoisés pour un temps , s'en sont défabusés ; mais beaucoup de François , & surtout d'Anglois , se sont librement jetés dans la vie sauvage , & se sont faits à demeure Caffres , Lapons , Iroquois , Hurons , Abenakis , Miamis , Illinois.

L'Acadie est encore pleine de François , d'Anglois même qui y vivent à la sauvage , mais en société libre , souvent libertine , & souvent aussi en chrétiens. Nos usages , nos goûts , nos délices sont choses assez frivoles , & qu'on peut remplacer par d'autres goûts , délices & usages de tempérament ou d'habitude , en vue même d'une assez honnête liberté. Est-ce que tous les peuples de l'Europe s'astreignent à nos goûts & à nos façons au préjudice des leurs ? Tout cela

est arbitraire, & dépend beaucoup de l'éducation.

Mais la société de pere, mere, enfans, parens, amis, voisins, n'a rien d'arbitraire, & est de la premiere comme de la seconde & derniere institution de la nature. Les besoins, les sentimens rendent au bout de l'univers cette société-là indissoluble & de tous les goûts. Parmi nous-mêmes & jusques dans la même maison, entre freres, parens & amis, le goût, les délices de l'un ne sont pas ceux ou celles des autres. Et M. R. raisonne fort mal en concluant d'un goût factice à un goût de besoin & de nécessité naturelle.

Le goût de la religion, si c'est un goût, est dans le même cas que celui de la société : il est même au-dessus, puisqu'on renonce à la société même & à la parenté pour suivre la religion lorsqu'on la connoît bien. Témoins les solitaires de la Thébaïde, &c. Et preuve de la frivolité de nos goûts, c'est que le Sauvage les méprise; & en même temps preuve de la solidité de notre sainte religion, c'est que le Sauvage s'y rend, & y persévère aux dépens de ses propres goûts, & même de la société sauvage la plus naturelle.

En Canada & dans toute l'Amérique, on voit des sociétés de Sauvages rassemblés autour d'une église, d'une chapelle, d'un missionnaire, qui en fait à la vie & à la mort de fervens chrétiens. M. R. a beau faire le Stoïcien & déclamer contre nos goûts & nos délices. Il faut qu'il y tienne bien par le cœur, pour trouver tant d'héroïsme dans les Sauvages à les mépriser. Si son cœur tenoit de même à la religion & à la société simplement humaine, il trouveroit un

bien plus vrai héroïsme dans la préférence que leur donnent les Sauvages sur leurs goûts les plus naturels.

C'est la gloire de la religion , de triompher des esprits & des cœurs , & des goûts & des sentimens , dont aucun motif humain ne peut d'ailleurs triompher. Il n'y a qu'elle qui ait des motifs victorieux de la chair & du sang , pour forcer pere & mere à renoncer à leurs enfans , & les enfans à renoncer à pere & mere , & à tout ce qu'il y a de plus cher & de plus délicieux.

Les missionnaires n'ont pu absolument détacher les Sauvages de la vie sauvage , c'est-à-dire , peu riche , peu commode , peu aisée , & du reste ni savante ni artiste. Ils en ont pourtant quelquefois fait des peuplades , des villages , des villes : au Paraguai même , des provinces & des empires. Les missionnaires ne se sont pas même souvent piqués de trop civiliser les Sauvages , de les trop policer , de les trop mettre à leur aise , de leur apprendre nos sciences , de leur montrer nos arts , dont ils pourroient abuser , comme on en abuse souvent ici , & dont absolument on peut se passer pour vivre , & surtout pour gagner le ciel , qui est l'essentiel , & comme la somme & plus que la somme de tous nos biens temporels.

Car , si M. R. n'outroit pas toutes choses , on pourroit être de cet avis jusqu'à un certain point , & convenir que les sciences causent bien des vices d'orgueil , & que les arts nourrissent le luxe & favorisent bien des passions de détail. Et quand je dis même l'orgueil , c'est plutôt la vanité qui produit l'abus des sciences , sur quoi j'avancerois cette these , que les lettres , arts & sciences

sciences corrigent les hommes en grand, & les corrompent peut-être en petit, en détail : je pourrai en entreprendre la preuve quelque jour, à la suite même de la discussion présente, que je veux mener au bout du livre en question de M. R., dont je suis le très, &c.



L E T T R E X X X I X.

MONSIEUR, la plupart des hommes tiennent à leur patrie, à leur terre, à leur société nationale, à leur parenté, à leur ciel, à leur air, à leur chaumière, à leur ruisseau; & la vue de quelques avantages qu'ils ne sentent pas, qu'ils n'imaginent jamais bien, ne sauroit les tenter. Et puis, il est facile de pervertir les hommes, & toujours difficile de les convertir. Dieu ne donne pas de grace pour convertir un Sauvage à notre vie civile, à nos villes, à nos hôtels, à notre luxe, à nos délices; il est heureux même que la bonne nature y répugne chez eux.

Pervertir même quelqu'un n'est pas une chose si facile en détail. Il seroit plus facile de pervertir un Européen aux vices des Sauvages qui sont grossiers, que de pervertir un Sauvage à nos vices qui sont plus fins, & qu'ils ne présentent pas. A nos vices grossiers & de pure sensation, un Sauvage est bientôt perverti, au vin, à l'eau-de-vie. Nos ragoûts sont des vices raffinés, raisonnés, d'un grand art, d'une science exquise. Un Sauvage ne peut pas y atteindre par

le goût : il n'en a pas l'avant-goût ni le présentiment.

M. R. qui ne connoît que le physique, croit que le goût n'est qu'une affaire de la langue, du palais, du nez, des yeux. Nos goûts, nos délices, nos bijoux, sont pour un Sauvage des livres à étudier, des sciences à acquérir, des arts à apprendre. On ne pourroit les y élever que peu-à-peu; nous-mêmes n'y sommes arrivés que par-là. Chez un peuple savant, tout est savant, le vice même.

C'est même ce qui trompe M. R. Nos vices sont des vices de science, mais non de la science. Savans ou ignorans, les hommes sont vicieux. M. R. croit-il les vices barbares moins barbares que nos vices savans ne sont savans. Encore, tout vice est vice d'ignorance, *omnis peccans ignorans*; & nos vices ne sont savans que jusqu'au vice exclusivement. En un mot, les vices des savans sont les vices de savans, mais non de la science, de la conscience, qui les réproouve impitoyablement & sans quartier.

Ce qu'on pourroit dire de plus vrai, c'est que les vices des sciences sont de plus grands vices, plus contre la conscience & plus impardonnables. La these de M. R. sera constamment fausse, jusqu'à ce qu'il nous montre une science, un livre, un savant même, qui canonise & qui n'anathématise pas les vices les plus grands, comme les plus petits.

Une grande preuve contre lui, est que nous prenons nos arts & nos sciences, les belles-lettres surtout, dans les livres des Payens, Grecs & Romains; & que malgré cela, nous ne sommes jamais tentés de paganisme & d'idolâtrie, ni d'aucune sorte d'hérésie même, étant du reste

très édifiés des plus grands & des plus petits traits de morale dont ils sont pleins.

Dieu merci, je ne juge pas ordinairement de toutes ces choses-là comme M. R., par fantaisie, par humeur, & tout-à-fait sans principes: *sic volo, sic jubeo*; voilà sa façon de raisonner. A peine daigne-t-il nous rendre raison des inconvéniens qu'il trouve dans les objets de ses dégoûts universels. Ma façon, quand j'ai quelque goût ou quelque dégoût, dont je ne puis me bien rendre raison ni à autrui: quand j'ai quelque these générale à établir ou à réfuter, est de remonter aux grands & aux vrais principes de la raison, & surtout de la foi, à l'écriture sainte, à l'église.

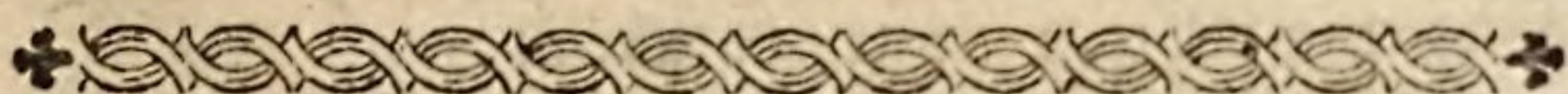
Constamment la religion, la foi, l'écriture, l'église, sont la dernière & ultérieure raison de tout, la raison même de la raison, & en un mot, la dernière résolution de toutes les difficultés, de morale surtout, de jurisprudence, de politique, d'histoire, & de physique. Il n'y a que la géométrie, je suis bien aise de le dire, que l'écriture, la religion & l'église aient un peu abandonnée à une pure raison, parce qu'effectivement la raison lui suffit, Dieu ne faisant jamais *per plura* ce qui peut se faire *per pauciora*.

Nous avons deux sortes de vérités dans ce monde, les vérités naturelles & les surnaturelles. La géométrie seule est en possession des vérités naturelles. Dieu nous a donné l'évidence, la pleine connoissance, la démonstration. Elles n'ont point d'autre tribunal que l'esprit particulier même d'un chacun. Au lieu que les vérités morales ou surnaturelles ont deux tribunaux, dont celui de la raison est subalterne à celui de la foi, qui est en dernier ressort & sans appel.

Sans vouloir même aller jusqu'à la foi, & sans porter la question de M. R. à la décision de l'église, & me contentant d'entrer ici dans son esprit & dans celui de nos livres saints, j'observe, que loin d'anathématiser nos sciences, l'écriture sainte les canonise en général, & que l'église est l'organe le plus ordinaire & comme unique dont Dieu s'est servi de tout temps pour rendre les hommes savans; d'où je conclus sans réplique que les lettres, les arts, les sciences, sont un bien en soi, quoi qu'en puisse dire M. R., qui étant calviniste d'origine au moins, n'est pas, ou ne se croit pas si obligé d'en reconnoître l'église comme la dépositaire & l'organe éternel.

L'écriture est formelle sur le droit ou l'obligation qu'ont les prêtres d'être savans, & de rendre tels les peuples dont ils sont les pasteurs, étant comme le levain & le sel de la terre. La science repose sur les levres du prêtre, est-il dit formellement & équivalement en cent endroits de l'ancien & du nouveau Testament, où le mot de *super labia*, marque évidemment l'obligation de parler, d'éclairer & d'instruire.

En conséquence il est de fait que la première qualité du prêtre, de l'ecclésiastique, est d'être vertueux & savant, & savant pour être vertueux, comme j'ai dit; que par-tout ce sont les ecclésiastiques qui tiennent les colleges, les universités, les écoles; & qu'enfin, à l'origine des choses, c'est même l'église, les évêques, les papes qui ont fondé les universités, & au nom de qui se conferent les degrés de licence & les bonnets de docteur. Je suis, Monsieur, votre, &c.



L E T T R E X L.

MONSIEUR, ce que je vous disois dans ma dernière lettre sur le droit ou le devoir des prêtres, des ecclésiastiques & de l'église, d'être les docteurs des nations, est si vrai que chez les hérétiques même, & anciennement chez les idolâtres, Romains, Grecs, Egyptiens, Chaldéens, Persans, Indiens, chez nos Gaulois même, ce sont & c'étoient les prêtres, ministres, druides, gymnosophistes, brachmanes, bonzes, qui étoient & sont spécialement par office chargés de l'instruction publique & de la tradition morale & écrite des sciences, des arts & des lettres.

Et cela sans exception ; car les universités, par exemple, sont, comme leur nom le porte, une universalité d'instruction & de doctrine, sans en excepter ni les arts, ni la médecine, ni la jurisprudence, non plus que la théologie. Le monde sécularise tant qu'il peut toutes choses ; & les hérétiques vont jusqu'à séculariser la théologie. Mais dans leur première institution, les facultés de médecine nommément, étoient toutes ecclésiastiques. Les facultés de Paris & de Montpellier l'étoient bien sûrement dans leur origine ; & tout ce à quoi nous voyons porter robe noire, longue, ample, & rabat grand & petit, étoit à coup sûr ecclésiastique dans sa fondation, quelque sécularisation qui soit arrivée depuis ce temps-là. Le seul air de l'église autorise, donne de la gravité, du poids aux fonctions les moins

ecclésiastiques. Je l'ai dit ailleurs ; il n'y a de profane que ce que nous profanons.

Et voilà comme j'aime à faire de toutes les questions de morale & de littérature, questions de foi vagues, confuses & interminables, des questions de fait & d'histoire ; n'y ayant que cela pour les trancher, comme les questions de foi, la tradition ; la raison métaphysique, claire & personnellement évidente, ayant seule droit sur les seules questions géométriques.

Il en est de la tradition des sciences comme des nœuds sacrés de la société, qui sont les deux grands principes du bien que M. R. méconnoît avec entêtement, sinon avec affectation. L'église est le nœud de ces deux liens d'humanité : car le mariage propage les corps & les ames ; & les lettres, les sciences & les arts, propagent en quelque sorte les esprits, la foi même & les mœurs ; & c'est l'église qui autorise tout, propage tout, conserve, répare & perfectionne tout d'après & par J. C.

D'où il m'est permis de tirer ce grand argument, que je crois à l'épreuve de toutes les chicanes de M. R., que tout cela, nommément la société & les sciences, sont un bien dont il est fâcheux qu'il résulte bien des maux, il est vrai par la faute des associés & des savans, & jamais par celle de la science ou de la société.

Je crois pouvoir même sans conséquence & sans donner trop d'avantage à M. R., convenir avec lui d'un grand mal qui résulte de la science & de la société. Car le défaut absolu de société seroit une inhumanité parfaite, une absolue destruction de l'humanité, pire que la vie sauvage, libre, animale & libertine que prêche M. R. Et de même le défaut absolu des sciences seroit

une barbarie , feroit cette vie sauvage & animale.

Il faut donc de la fociété , & il faut de la science , mais jufqu'à un certain point , après lequel l'excès retombe dans les mêmes inconvéniens que le manque total , ou le défaut trop grand qui tombe dans l'abus , dans la corruption. Car *corruptio optimi pefſima*. Il y a donc , cela va de fuite , trop de fociété dans le monde , trop de science ; & par - là même il n'y en a pas affez. Car voilà les deux contradictoires qu'il faut accorder , & qui ne s'accordent que trop dans toutes les queſtions.

C'eſt des ſciences , des arts & des lettres que je parle furtout ici à M. R. Non abſolument , il n'y a point trop de ſcience *intenfivè* , comme on dit. Les ſavans ne le font point trop. Ils ne fauroient trop l'être. Nulle ſcience n'a à craindre qu'en la portant trop loin on n'en voye le bout , le foible , ni le faux. En Dieu il y a une ſcience infinie dont toutes nos profondeurs ne ſont jamais que la ſurface extérieure. Car Dieu n'a point de ſurface en lui-même , n'ayant point de borne en ſcience ni en rien.

C'eſt *extenſivè* , comme on dit encore , qu'il y a dans le monde trop de ſcience , c'eſt-à-dire , trop de ſavans , *demi-ſavans* par conféquent ; & voilà le mot ; les *demi-ſavans* font tout le mal des ſciences , parce que réputés ſavans , & ſe donnant eux-mêmes pour très ſavans , pour plus ſavans même que les vrais ſavans , leur ignorance réelle enfante les préjugés , les erreurs , les héréfies , les monſtres d'eſprit , d'art & de ſcience , & tôt ou tard le pyrrhonifme , le déiſme , l'athéiſme , qui eſt la ſomme totale des monſtres & la triple chimere des eſprits orgueilleux , enthouſiaſtes , fanatiques & frénétiques

presque , qui veulent tout anéantir , arts , sciences , &c.

Il en est de la *demi-science* en fait d'esprit comme de l'*hypocrisie* en fait de mœurs. Le *demi-savant* n'a que le masque de la science , comme l'*hypocrite* a le masque de la vertu. Ils jouent l'un & l'autre , l'un la vertu , l'autre la science. Et comme l'*hypocrite* va au vice par le chemin de la vertu ; le faux savant , le *demi-savant* , car c'est le même homme , va à l'ignorance par le chemin de la science. Il n'est pas nouveau de dire que la *demi-science* est pire que l'ignorance.

Scientia inflat. Il faut le croire dès que l'Ecriture le dit : absolument toutes nos sciences ne sont que des *demi-sciences* , & c'est à ce titre de *demi-sciences* qu'elles peuvent nous enfler. Car du reste , rien n'est plus enflé qu'un *demi-savant* , si ce n'est un *quart de savant* , qui ne le cède qu'au *demi-quart* , & celui-ci au *demi-demi-quart* , & *sic in infinitum* , disent les philosophes géomètres. Je suis , Monsieur , votre , &c.



LE T T R E X L I.

VOILA , Monsieur , le propre des *demi-savans* , des *demi-talens* , d'étayer leur *demi-science* , leur *demi-talent* d'un vernis de licence , de libertinage ou de mécréance qui rehausse toujours leur mérite littéraire auprès des fots , des mécréans , des méchans , ou des simples mondains. C'est ce que j'ai appelé au commencement , brûler le temple

d'Ephese. Si M. R. n'avoit pas attaqué tantôt les lettres, tantôt les arts, la musique, les mœurs, la religion, le bon sens, on auroit moins applaudi à son style savoisien, ou à sa franchise helvétique.

Humilier les vrais savans, les vrais artistes, est un crime qu'on pardonne, qu'on travestit en vertu chez les *demi-savans*, souvent chez les savans même, & toujours dans un public qui aime à se dédommager des récompenses & des éloges qu'il est forcé de donner au vrai mérite, qu'il aime même à ne pas donner, ou à donner de préférence au *demi-artiste*, au *demi-savant*, toujours bien plus empressé à en remercier, à les demander même.

Les vrais savans sont communément assez bonnes gens, gens même assez modestes. Ils peuvent avoir un peu de vanité. L'orgueil est pour les *demi-savans*, l'arrogance pour les *quarts de savans*, l'insolence, la rusticité, la brutalité, &c. pour la descendance de la *série des demi-quarts, demi-demi-quarts, &c.*

Les vrais savans sont retirés, amoureux de leur cabinet, point chefs de secte, de cabale. Les demis & quarts de savans ont du temps de reste pour courir de cercle en cercle, de café en café, & y répandre leur déisme, leur licence, leur mécréance, qui leur servent d'introducteur & de passe-port.

Le déisme nommément est constamment l'effet d'une demi-science, tout comme, & plus encore que l'hérésie. Le déisme & l'hérésie sont des *demi-religions*, analogues aux *demi-sciences* qui les enfantent. Comme Dieu est par-tout, que tout est son ouvrage, & qu'il a gravé ses traits dans tous les objets de nos sciences; l'E-

criture même nous disant que la terre est pleine de la science de Dieu; un vrai savant voit en effet Dieu par-tout, & est par-tout invité à le connoître, tantôt à l'aimer, tantôt à l'adorer. Dieu le tient toujours en respect.

Le *demi-savant* ne fait qu'entrevoir Dieu par-tout, assez pour le craindre, l'éviter, le fuir. Il en voit par-tout le principe, par-tout il en élude la conséquence. De toutes les questions il étudie l'objection jusqu'à la réponse exclusivement. Comme Dieu est absolument sous le voile, dans le nuage, là où commence la science de Dieu, là finit la science du demi savant.

Je suis trop vrai pour ne pas dire ce que j'en pense, tout ce que j'en fais, tout ce que l'usage & l'expérience m'en ont appris. La science est aujourd'hui trop répandue, trop facile, & à trop grand marché. Elle est trop à la portée de bien des têtes qui n'ont pas la force de la porter. Une épée est une bonne chose, mais trop de gens la portent peut-être. C'est une arme: les Romains ne la portoient qu'en guerre. Aux guerres civiles tout le monde la porta. La guerre civile regne dans les sciences, depuis qu'on les rend si populaires.

Je suis payé pour vanter les journaux, les dictionnaires, les manières de faciliter les sciences & de les mettre à la portée de tout le monde. J'ai été trente ans journaliste. J'ai mis les mathématiques en une espece de dictionnaire; & ma fantaisie a toujours été de tout faciliter, arts, science & littérature. J'ai cru par-là faire la guerre à la demi-science, & rendre tout le monde pleinement savant. Pour un savant que j'ai fait, j'ai fait trente & trois cents demi-savans, quarts & demi-quarts de savans; & il y

a plus de quinze ans que j'ai reconnu de bonne foi que j'avois manqué mon coup & mon but. J'en demande pardon au public.

C'est Bayle, qui par ses journaux & son dictionnaire a prêché & favorisé la demi-science sceptique & déiste. De gros livres comme un dictionnaire, ou de petits livres souvent répétés comme les journaux, imposent trop au public, & 1^o. à l'auteur qui s'en croit & en est cru plus habile, 2^o. au lecteur, au simple acheteur même, tout fier d'avoir à la main toute une & plusieurs sciences articulées, numérotées, & en simple A. B. C.

Il y avoit eu de tout temps avant Bayle des pyrrhoniens & des déistes. Bayle en a fondé la secte en regle, en grand & à perpétuité; or c'est en fondant la demi-science. Mais Bayle, me dira-t-on, étoit au moins lui-même un vrai savant. J'ai ma distinction que j'ai déjà indiquée. Savant en *extension*, en surface, je l'accorde; Bayle l'étoit en *intensifion*, en profondeur, je le nie: Bayle n'étoit rien moins qu'un vrai savant.

Ces sortes d'ouvrages de gros volume supposent & donnent de la science en raison inverse, renversée ou réciproque du temps mis à les faire ou à les lire. Un faiseur de gros livres n'a le temps d'en lire que de petits, ou de petits articles des gros. On peut depuis long-temps faire un livre plus savant que soi-même. Les tables des livres sont la grande mine & la pépinière des dictionnaires & des journaux.

Encore Bayle étoit-il un *demi-savant*. Il savoit douter; & par conséquent le pour & le contre de tout. M. R. ne fait que le contre, & ne doute de rien. Ces deux auteurs ne peuvent avoir le même but. Bayle nous y mène, & M.

R. y va tout seul : car je doute qu'il y mene personne ; il annonce trop le déisme. Bayle est plus dangereux ; il n'annonce rien. Son style indifférent rend constamment tel son lecteur. M. R. met trop d'intérêt & de chaleur dans ses prétentions , qui sont trop naïvement fortes & horribles. On ne persuadera pas facilement aux fots même , beaucoup moins même aux fots , qu'ils soient bêtes ou pongos.

Bayle va à l'esprit par le cœur, dont l'esprit est facilement la dupe, selon le proverbe. M. R. va au cœur par l'esprit, dont nul proverbe n'a établi la duperie active envers le cœur, toujours libre de s'en moquer. C'est Bayle qui manie l'hypothese en habile homme. M. R. en évente l'art & le savoir faire par des contre-theses perpétuelles.

Aussi Bayle se vançoit-il de savoir tout, & citoit tout réellement, livres & auteurs : & M. R. se vante, à la façon peut-être de Socrate, de ne savoir rien, & ne cite rien, ou presque rien en effet ; & l'avis de M. R. n'est jamais que l'avis de M. R., dont je suis par conséquent le très, &c.



L E T T R E X L I I .

JE croyois, Monsieur, borner à la dernière lettre toutes celles que j'avois à vous écrire. Mais en parlant de vous à bien des gens que je consulte, ou qui me consultent sur votre compte ; car si c'est là ce que vous avez prétendu, comme je le crois, de faire beaucoup parler de vous,

vous êtes bien servi ; il s'est mû une question sur ma façon de trancher toutes les vôtres par voie de fait autant que je le puis , & rarement par voie de droit , & beaucoup moins de raisonnement & de dissertation interminable.

Car je ne connois de voie de droit *à priori* que dans la géométrie ; & par-tout ailleurs dans la métaphysique , & même dans la religion & la foi , je ne connois le droit *à posteriori* que par le fait de tradition & d'histoire. Par ce qui est , je découvre facilement même ce qui peut , ou ce qui doit être ; au lieu que la possibilité ou le devoir des choses est toujours équivoque , & ne peut jamais en constater l'existence qui est arbitraire & accidentelle.

Le grand commun des hommes , philosophes même , ne conviennent des effets qu'autant qu'ils en connoissent les causes , chose presque toujours impossible dans les affaires les plus naturelles & de pure physique , & tout-à-fait folle à entreprendre dans les affaires surnaturelles de religion & de foi. Sur quoi , en parlant de vous & de vos questions , toutes de droit & de pure possibilité , selon vous , je disois que d'un précipice vous vous étiez jeté dans cent autres , & qu'une erreur avoit amoncelé dans votre esprit & sous votre plume des montagnes d'erreurs , des dédales , des labyrinthes d'erreurs , sans aucune issue pour vous en tirer ; votre façon d'esprit & d'argumentation sophistique , vous entravant à chaque pas dans de nouveaux entrelacemens , formant de nouveaux embrouillemens , dont vous resserriez les nœuds à force de les multiplier.

Par rapport aux mystères , soit de la nature , soit de la foi , je disois que la méthode ordi-

naire, méthode de dispute, de pique & de contention, n'étoit bonne qu'à multiplier les mysteres, & à les embrouiller l'un par l'autre à l'infini, sans en débrouiller aucun par la voie de droit & de la pure possibilité. Ma voie de fait réduit à coup sûr, en un moment, vingt mysteres à un seul, & souvent à rien de trop mystérieux.

Vous-même, Monsieur, dans votre discours contre la musique, vous le commencez par le bon mot de M. de Fontenelle, qui veut qu'on constate le fait de la dent d'or avant que de l'expliquer. Et il est vrai que dans ce cas-là, on se feroit épargné bien de fausses explications d'un fait, faux lui-même. Mais dans le cas même d'un fait vrai, encore s'épargneroit-on bien des explications & bien du faux, en commençant par constater le fait tel qu'il est.

Et sur cela j'ai coutume de dire que quand je trouve dans l'Ecriture sainte, par exemple, un mystere, c'est-à-dire, une chose que je n'entends pas, je commence par la croire, ajoutant qu'après l'avoir crue, il m'arrive assez souvent de la comprendre très bien, ou assez bien enfin. A ce propos, je vous avoue qu'à la vérité, les effets sont dans leur cause, par rapport à Dieu: mais je prétends que par rapport à nous, les causes, soit physiques, soit autres, sont le plus souvent dans leurs effets. Il faut donc commencer par les effets, par les faits.

Saint Paul nous donne cette regle en général, comme sur les affaires de foi. *Accedentem ad Deum*, dit-il, *oportet credere, quia est*. Ceux qui veulent prouver l'existence de Dieu par sa possibilité, sont louables. Dieu a droit d'être prouvé de toutes les façons, parce qu'il tient à tout.

Mais enfin, St. Paul veut que pour expliquer les choses de Dieu, nous commencions par constater son existence, par *credere quia est*. Et Dieu même, la première fois que nous trouvons qu'il ait parlé de lui, & pour se manifester aux hommes : *Ego sum qui sum*, a-t-il dit à Moïse ; & il ne s'est donné d'autre nom en preuve de son existence, que son existence même. Celui qui est, m'a envoyé : *qui est, misit me*, ordonnoit-il à Moïse de dire aux Juifs.

Autant d'explications, de preuves même qu'on donne à un mystère, sont autant de mystères souvent plus inintelligibles que le mystère même ; & d'autant plus mystères, qu'ils le sont de la façon des hommes ; au lieu que le vrai mystère l'est de la façon de Dieu, ce qui le rend le seul croyable : mais ceux de la façon des hommes sont toujours litigieux.

Et ma façon de commencer de croire comme un fait, avant que de comprendre le droit, est, j'ose le dire, une démarche assez fine & adroite dans ce qui s'appelle la recherche de la vérité. La créance est une vraie science, & tout au moins une demi-compréhension, une demi-intelligence. La plupart de nos sciences ne sont que créance & foi, foi même humaine & très faillible. Ce que je crois, je le fais. Dans les choses que nous savons le mieux, sur un point que nous comprenons, il y en a dix, & vingt que nous croyons simplement, sans pouvoir les comprendre.

La foi captive l'esprit, dit-on. Il n'y a pas grand mal de captiver les esprits bornés ou rebelles. La plupart ne sont point trop faits pour rien comprendre. Les sciences ne sont gueres que des sciences de foi. On en a la certitude en

attendant l'évidence ; & Descartes a tort de nous prescrire de n'admettre rien que d'évident. A un idiot peut-être, vaut-il mieux apprendre à dire son *pater* en latin. Il ne l'entend pas, mais il le fait. Il sait bien dire : il veut bien dire ; il dit bien devant Dieu au moins qui l'entend bien, & qui entend, comme il est dit, la préparation du cœur, bien mieux que celle de l'esprit. Tout homme a du cœur assez pour dieu. Le plus grand esprit n'en a pas assez, ni n'en approche.

La foi ne captive que les esprits ou les cœurs rebelles, disois-je. Elle met en grande liberté les bons esprits qui ne sont pas les dupes du cœur. Toutes les fois que vis-à-vis d'un mystère ou d'une difficulté de science, j'ai commencé par dire *credo*, j'éprouve constamment dans mon esprit une très grande liberté de raisonner & de comprendre, & de faire comprendre aux autres.

A toutes les opérations d'esprit, comme de corps, il faut un point fixe, un centre de repos d'où partent tous les mouvemens. Un ressort n'agit par une extrémité qu'autant qu'il est fixé par l'autre. La foi est l'unique point fixe des esprits dans les sciences humaines autant que dans les divines. Quand je montre aux jeunes gens quelque point difficile de mathématique, de géométrie même, je n'ai pas trouvé de meilleure façon de me faire entendre des esprits revêches & difficultueux, que de leur dire : *Commencez par croire que je sais ce que je vous dis. Je ne veux pas vous tromper, je ne puis pas m'y tromper. C'est ma propre science que je vous donne. Il y a trente ans que je le sais. Tout le monde le pense de même, &c.*

Quand

Quand j'ai dit cela à des esprits raisonnables, mais raisonnables, car c'est de la raison cela, aussi-tôt ils me croient & m'entendent tout de suite avec facilité. Il n'y a rien qu'on n'entende dès qu'on a intérêt de le savoir. La foi de l'esprit intéresse le cœur même à en faire l'objet de son intelligence. Car on est curieux, & on aime à voir clair. Les Samaritains, après avoir vu J. C., disoient à la Samaritaine: nous avons cru d'abord sur votre parole, mais nous croyons désormais pour avoir vu comme vous. Je suis, M. votre, &c.





LETTRE

S U R

J. J. ROUSSEAU,

ADRESSÉE A M. D'ES.....

Nous avons fait, Monsieur, l'été dernier une perte irréparable aux yeux des hommes de génie & des âmes sensibles; je veux parler de celle de Jean-Jacques Rousseau, un des hommes les plus extraordinaires qui aient paru dans le monde. Il avoit choisi, depuis nombre d'années, la France pour son séjour, où il a vécu célèbre & invisible, & où il a fini en vrai philosophe, sa carrière sans trouble & sans bruit.

Ainsi, dans l'année 1778, dans cette année qui aura vu se former des révolutions politiques, mémorables à jamais dans les fastes du monde, les plus grands hommes qu'eut notre siècle pour l'esprit & les talens, nous ont été enlevés; car ces derniers, lorsqu'ils sont portés à un certain degré, méritent réellement d'être cités à la suite du génie.

Nul pays, sans doute, puisque Rousseau avoit rompu solennellement ses liens avec sa patrie; nul corps, nulle académie, puisqu'il n'a appartenu à aucune, ne se chargera particulièrement de consacrer le nom d'un homme à qui cepen-

dant l'esprit humain doit un hommage à tant de titres.

Il me semble donc que c'est à la France, longtemps l'asyle de Rousseau, & dont la terre contient aujourd'hui les cendres, à acquitter ce que l'on doit à sa mémoire (*). Que si, contre toute attente, il ne restoit rien de caractérisé sur le compte d'un homme si rare parmi une nation qui idolâtre si fort le mérite, mais qui aussi quelquefois l'oublie si promptement, il ne faut pas douter qu'il n'y eût chez elle un grand nombre de personnes, & particulièrement une portion précieuse de la société, dont le cœur accuseroit vivement cet étrange silence. On sent aisément de qui je veux parler. En effet, Monsieur, j'ai

(*) Lorsque cette lettre a été écrite, il n'avoit paru encore rien de marqué, & même il n'a paru jusqu'à ce jour aucun ouvrage raisonné d'une certaine étendue sur feu M. Rousseau de Genève.

Cet écrit devoit rester ignoré, & l'eût toujours été si l'esprit de critique & même de blâme, auquel on se livre avec une sorte de persécution depuis un certain temps sur le compte de cet Auteur, n'eût excité le desir de repousser, s'il est possible, l'injustice faite à sa mémoire. Quelques personnes éclairées à qui cette lettre a été lue, en convenant de la vérité du fond des choses, ont trouvé que M. Rousseau y étoit jugé généralement avec beaucoup de faveur. On leur a répondu que les torts qui appartiennent purement à l'humanité devoient disparaître après la mort; qu'il s'agissoit seulement de faire connoître aux temps présents & futurs l'homme essentiel & l'écrivain tels qu'ils ont été; enfin, qu'il étoit mieux encore d'excéder un peu dans les louanges justement dues à un grand homme qui n'est plus, que de s'exposer à altérer sa renommée par des jugemens hâsardés sur des faits peu constants.

vu plusieurs femmes, également distinguées par l'esprit & par le sentiment, donner, dans le temps de la mort de Rousseau, sincèrement des larmes à sa perte, sans qu'elles eussent jamais connu sa personne; exemple peut-être unique au monde d'un homme ainsi pleuré sur les seuls écrits. Ce trait, qui, pour le dire en passant, décide en faveur de la sensibilité de cette partie du genre humain, suffiroit seul à l'éloge de l'illustre étranger. Un tel honneur, quand il est vraiment unique, est effectivement la plus rare récompense que puissent recevoir les dons de l'ame & de l'esprit; & nul homme, que je sache, n'a joui comme Rousseau d'une gloire pareille, purement comme auteur.

Je vais donc, comme contemporain, être l'interprète du pays & du siècle où il a vécu. Je souhaite que ce foible monument que ma main lui élève par le pur mouvement de mon cœur, & sans avoir jamais eu aucune liaison avec sa personne, porté par son nom vers des temps reculés, puisse attirer à cet homme mémorable quelques actes de plus d'admiration & d'amour.

L'homme & l'auteur dans Rousseau ont passé pour être à la fois un prodige & un paradoxe: selon moi, le prodige explique facilement le paradoxe.

La création de cet homme, bien plus admirable que singulier, a été une création vraiment unique. Nul être, à ce qu'il semble, ne s'est trouvé doué d'une sensibilité d'ame plus exquise, jointe à un degré de force dans les sensations presque sans exemple. Né du côté des sens avec une organisation si parfaite, qu'il étoit éminemment propre à tous les arts sensibles & agréables, il réunit à ces dons corporels un génie géo-

métrique & clair, profond & vaste, & aussi pur que brillant du côté de l'imagination. Cette rectitude de raison, cette élévation de génie, cette délicatesse d'ame unique, ne pouvoient qu'être accompagnés d'un penchant ardent pour le vrai, pour le beau, pour le bon en tout genre. Une éducation républicaine & austère, des exemples domestiques & honnêtes, qui naissoient comme du sein des mœurs générales de sa patrie, furent en lui la seconde nature sur laquelle l'homme & l'auteur furent édifiés.

Quand on considère tant d'avantages naturels avec toutes leurs circonstances, la vue d'une si parfaite création, où il est si rare que la nature accumule, assortisse & accorde à un seul homme, dans un degré si parfait, tant de dons divers, explique, d'une manière bien simple, le prétendu paradoxe des écrits & de la vie de Jean-Jacques.

Le citoyen de Genève, né avec les perfections qu'on vient de voir, élevé comme on a dit, jeté ensuite dans le monde sans fortune, sans autre appui que ses propres forces, dont cependant le levier eût été si puissant dans les mains d'un homme ambitieux, mais qui, pour une personne du caractère de Rousseau, n'ont servi qu'à troubler sa vie en lui acquérant du renom; un tel homme, dis-je, avec une ame & un esprit de cette trempe, devoit naturellement, s'il eût écrit, écrire comme Jean-Jacques a écrit, & agir en tout presque comme il a fait.

Rousseau ne commença à se produire au jour comme Auteur qu'à l'âge d'environ quarante ans, à cet âge où l'imagination, cette première source des bons écrits, conserve encore toute sa force, & où le jugement, qui en consacre la du-

rée, est parvenu à presque toute sa maturité. Jusques-là il avoit amassé dans le silence, par ses travaux, par ses méditations, de grandes provisions en connoissances de toute espece. Philosophe & observateur par caractère, il fait d'autre part dans le monde une étude réfléchie des usages, des loix diverses, & surtout du cœur humain, où son propre cœur l'avoit si fort initié; car l'un sans l'autre n'instruit pas, & il faut sentir vivement en soi la nature pour la connoître dans autrui.

Aussi peut-on dire que jamais homme ne prit la plume avec de si grandes avances & des matériaux si abondans. D'autres ont écrit par un vain desir d'écrire, trop souvent avec les mains & l'esprit vides. Dans Rousseau, ce fut un besoin qui le maîtrisa, dont il fut lui-même surpris, parce que la publicité étoit réellement contraire à une partie de son caractère, & même contraire à ses vues. Il ne put plus contenir tant de richesses, & il céda aux circonstances qui lui mirent la plume à la main comme malgré lui; mais il la prit, dès le premier moment, en maître de sa destinée comme auteur.

Voyez en effet la maniere dont il parle à ses lecteurs dès ses premiers écrits, & depuis dans tous ses ouvrages! Comment il s'élève au-dessus de la gloire que pourtant il idolâtroit! Comment, en se présentant au public, il recherche son suffrage sans en dépendre! Comment, en lui parlant, il prend toujours sa propre opinion & sa seule conscience pour juges! Quel ton! Quelle hauteur de langage! Si des principes si altiers peuvent choquer avant qu'on ait lu les ouvrages de Jean Jacques; dès qu'une fois ses beaux écrits ont passé sous les yeux, la vé-

racité, la force de l'Auteur rendent ce ton noble, naturellement grand; elles font plus, elles le rendent aimable, modeste même en un certain sens. Effectivement la vérité la plus haute, même pour soi, lorsqu'elle a évidemment ce caractère, porte aussi avec elle une sorte de modestie particulièrement propre aux talens du premier ordre, mais en même temps, & il ne faut pas s'y tromper, qui n'est propre qu'à eux seuls.

Déjà avant que d'écrire, Jean-Jacques avoit outre-passé le terme connu des connoissances littéraires : il en avoit, suivant les apparences, bouleversé tout le système dans ses conceptions vastes & originales. Tout annonce que ses études préliminaires l'avoient jeté fort loin des routes ordinaires.

Une académie littéraire mit alors en question si les sciences avoient influé en bien ou en mal sur les mœurs, c'est-à-dire, au fond si elles avoient plus préjudicié que servi au bonheur des hommes; car il est constant, pour quiconque a médité sur le bien réel des sociétés, que la félicité humaine réside en grande partie dans la conservation des mœurs, & même qu'elle en naît essentiellement.

Ce corps littéraire entrevit la matière d'une discussion où les esprits prévenus n'avoient pas apperçu jusqu'alors le motif même d'un doute. Il est à croire que Jean-Jacques avoit été occupé quelquefois d'une idée pareille; il est probable même qu'il avoit déjà résolu, à part lui, cette étrange question. En conséquence il écrivit sur ce sujet, & il le fit étant orné au plus haut degré de toutes les perfections de l'intelligence, étant revêtu de ce qui fait sa plus grande beau-

té, l'éloquence. Ce fut avec de telles armes qu'il plaida la cause de l'ignorance en faveur du bonheur des hommes; & il la défendit avec applaudissement auprès de l'Académie & d'une partie du public, détruisant ainsi, par son propre succès, l'instrument même qui avoit servi à le faire triompher.

Dans cette singulière discussion, Rousseau prouva, autant qu'il étoit possible, le paradoxe. Malgré cela, il faut convenir qu'il n'établit, par aucune preuve solide, ce prétendu point de vérité. La manière dont il vit l'objet, ce qui décidoit absolument dans cette matière du jugement à porter, provint en partie du fond de son caractère, fortifié en outre par quelques circonstances de sa vie, où l'on prétend qu'il n'avoit pas eu à se louer des hommes, particulièrement de l'ordre de ceux qui cultivent les lettres; ce qui cependant, pour le dire en passant, devroit être la même chose que cultiver la vertu.

En considérant dans cette disposition d'ame la science avec ses abus, les connoissances avec leurs erreurs, il ne sépara pas assez, dans son opinion, de la chose même ce que les passions y mêlent malheureusement, & il imputa ainsi à l'une ce qui est particulièrement du fait des autres; en un mot, il fit porter tout son raisonnement sur cette fausse base, ne réfléchissant pas encore d'autre part que la barbarie ne fauroit être un état pour l'homme; que comme être perfectible, il en sort invinciblement par le seul exercice de ses facultés; & que si-tôt qu'il est contraint d'en sortir, il n'y a plus que la perfection humainement possible de ses lumières, qui puisse réprimer les moyens mêmes que ses con-

noissances

noissances mettent en ses mains pour servir ses passions. Cette culture, la plus parfaite de l'esprit humain, dirigée surtout vers une saine morale, étoit un troisieme terme que Jean-Jacques eût pu envisager entre la barbarie & la science défigurée par tant d'abus divers. Toutes choses égales, il eût assigné avec plus de raison, dans un pareil état, le véritable degré de prospérité de la terre : disons plus, il semble même qu'il eût été digne d'un être si éclairé d'embrasser une pareille doctrine.

Cette these, considérée comme on vient de dire, présentoit, à ce qu'on croit, un beaucoup plus juste fondement que l'opinion qu'il adopta. Mais Rousseau, frappé des maux de la société, sans vouloir discerner que ces maux, loin d'être l'effet précis & immédiat des lumieres, étoient plutôt le fruit malheureux d'une autre partie de la nature de l'homme, les passions, également indestructibles en lui, haïssant par lui-même le vice bien plus que l'ignorance, séduit de cette maniere & très réellement par sa propre vertu, laissa tomber la balance où la pente de son ame l'entraîna. Il préféra de réduire par son vœu l'homme à un état où il ne pouvoit ni ne devoit exister, plutôt que de le mettre à sa véritable place, à celle de l'intelligence la plus perfectionnée, au hasard des dangers de cette situation, ne voulant pas se dire encore qu'en pareil cas l'état de l'homme pouvoit s'élever assez pour que ses passions ne restassent maîtresses que de ce que sa raison, pleinement éclairée, ne pourroit pas leur ôter de nuisible & de fâcheux.

Il faut avouer que cette question, envisagée sous toutes ses faces, méditée dans tous ses rapports, étoit de toute l'étendue de l'esprit hu-

main. Personne, plus que Rousseau, n'avoit en soi cette prodigieuse dimension ; aussi parut-il gagner un procès que la force de son génie, si elle lui eût été opposée, eût pu seule lui faire perdre. Mais en cette matiere, encore un coup, ce qui est glorieux pour un esprit de cet ordre, il se décida par sa propension naturelle. Son ame prit les fonctions de sa raison ; elle jugea en ce moment à sa place. En effet, tout dans Rousseau indique qu'il fut toujours plus touché du bon & du bien, qu'il ne fut précisément jaloux du relief du savoir ; qu'il eut enfin plus de vertu que d'amour-propre, quoique né avec un genre d'orgueil très haut, ce que certaines personnes s'expliqueront sans nulle peine.

Ce premier essai enfanta son discours sur l'inégalité des conditions ; ouvrage lié au premier ; ouvrage moral, métaphysique, politique, très profondément travaillé, lequel offre encore le même paradoxe, fondé sur les mêmes vues, & dont l'argument ne pouvoit être établi que par le prestige du raisonnement uni à la plus brillante éloquence, à cette éloquence qui gagne le cœur, lors même qu'elle égare quelquefois la raison.

En même temps si cet ouvrage pèche par un manque réel de justesse dans son système, de combien de beautés de détail, de grandes vérités, de notions lumineuses & nouvelles sur la nature de l'homme, sur celle de ses facultés, n'est-il pas rempli ? Les pages de ce livre en sont couvertes ; les propositions particulieres éclatent presque toutes de lumieres ; mais il est vrai de dire que leur liaison à la proposition principale, bien qu'habilement pratiquée, est absolument inexacte. Tout tombe par ce vice radical ;

malgré cela, les débris de cet édifice offrent autant de trésors dont la raison aime à s'emparer avec fruit.

Les hommes inégaux par nature, en force, en talens & en intelligence, ne pouvoient pas sans doute rester égaux dans la société où cette même nature les suit. Les institutions civiles ont donc sagement & heureusement été adaptées à cette inégalité naturelle.

Rousseau, toujours plus affecté à sa manière de quelques effets fâcheux que des fruits sans nombre de la civilisation, prétend inutilement ramener l'homme à l'état de nature. La raison, plus forte que tous ses discours éloquens, lui crie que cet état de nature n'est point l'état naturel de l'homme, un état qui lui soit propre; qu'il ne mérite même pas le nom d'état pour un être de son espèce, & qu'il doit plutôt être envisagé comme l'anéantissement de son existence. Elle lui dit que cette idée injurieuse à une créature intelligente, combat la fin de sa création; que l'homme a été doué pour qu'une semblable pensée fût repoussée de son esprit; en un mot, qu'un tel vœu, outre qu'il est criminel, est encore bien vain à former. Elle lui dit que la saine doctrine enseigne au contraire de porter l'espèce humaine, par la voie des lumières, vers un état social de plus en plus perfectionné; parce que l'être qui forme comme les matériaux de ce bel édifice, qu'on nomme la société, ne peut rester brute & barbare, à moins que des causes physiques ne prédominent sur la puissance & l'activité de son intelligence, ce qui est impossible généralement.

Il y a plus; l'inégalité des conditions est non-seulement nécessaire, en tant que conforme à la

nature : elle est de plus un bien réel, quand elle est sagement réglée par la loi, parce qu'elle cimente alors l'état civil, qui est incontestablement l'ordre le plus parfait de cet univers, & la plus belle production de l'intelligence de l'homme, comme le plus bel ornement de sa nature élevée à toute sa dignité.

Dès que les hommes dans ce second état, véritable fin d'un être doué de raison, sont égaux dans tout ce qui est du droit naturel, toute égalité essentielle, la seule importante, la seule d'une nécessité absolue, se trouve conservée. L'inégalité des rangs fait bien peu au bonheur intrinsèque des humains; elle n'est uniquement que l'allure de l'organisation sociale, une forme extérieure réglée par la nécessité, vu qu'elle est fondée sur cette inégalité primitive qui existe invinciblement entre les individus, au point que dans une bonne police elle ne doit même faire autre chose qu'en dériver, imitant en cela fidèlement son premier type, qui est la nature de l'homme.

Ce n'est pas tout, & il y a quelque chose de plus encore à considérer : qui fait si dans ce partage, ou plutôt dans cette différence de situation, cette nature tutélaire, tant que ses loix ne sont pas blessées, ne laisse pas, en bonne mere, au moins autant de latitude à la véritable félicité dans les rangs inférieurs que dans les conditions dominantes ? L'expérience a décidé plus d'une fois cette question intéressante. Sous cet aspect essentiel, l'inégalité des conditions n'est donc qu'un vain mot : dès-là que la constitution politique est saine; dès-là que les droits de l'homme sur ses biens, sur sa personne, sur ses opinions sont réglés sur cette justice universelle, tout est égal quant au droit : l'inégalité de fait, d'ailleurs dé-

montrée indispensable, n'est plus comptée pour rien ; elle est même, aux yeux de la raison, à bien des égards, la gardienne de l'autre.

Si nous suivons à présent Rousseau dans ses autres productions, nous les trouverons toutes conséquentes au même système. Cet homme, qui éclairait la raison humaine d'un flambeau si éclatant, formoit l'étrange vœu de vouloir éteindre celui des sciences dans tout l'univers, parce qu'il craignoit qu'il n'éclairât trop les vices & les passions des hommes. Par amour pour l'humanité, par passion pour la vertu, il se croyoit réduit à dégrader son espece, quand il considéroit les étranges contrariétés qui regnent en sa nature. Se livrant trop à ces dernières idées, dont il paroît que Pascal fut aussi affecté autrefois, mais que bientôt sa raison supérieure rejeta, & qu'elle expliqua ensuite d'une manière si parfaite, à l'aide des lumières de la révélation, il ne régla pas ses opinions aussi sagement que ce dernier. Il s'abandonna en un mot à l'étrange souhait dont nous venons de parler, quand il réfléchit à tant de grandeur, mêlée de tant de faiblesse, à des lumières si hautes, défigurées par des erreurs si déplorables ; vrais sujets en effet d'étonnement & de chagrin que Platon, Sénèque, Montagne & surtout Pascal, tous génies créateurs, évidemment précepteurs du sien, avoient apperçu avant lui, mais qu'aucun d'eux n'avoit, avec les seules lumières de l'homme, présentés sous de plus vives images & avec la philosophie perfectionnée du dix-huitième siècle, avec cette philosophie claire, exacte, qui seroit toujours utile si, présumant trop de ses forces, elle n'outre-passoit pas quelquefois témérairement ses bornes.

Il faut dire le vrai ; l'homme de la société, tel qu'il est, ne plut jamais à Rousseau. Dans l'austérité des principes dont il avoit été imbu dès l'enfance, & que son caractère naturel n'avoit fait que former, il censura avec chaleur ses usages, ses mœurs, son éducation ; il condamna jusqu'à ceux de ses plaisirs publics dont il se vante le plus : de-là, il entra plus avant dans son cœur, & traita à fond cette passion puissante qui anime & gouverne l'univers. Idolâtre des femmes, il jugea avec rigueur leurs ridicules & leurs défauts ; mais en revanche, il leur présenta un culte si pur & si animé dans l'amour vrai qu'il leur peignit, que la nature, qui ne se trompe pas, leur rendit infiniment cher un censeur qui, en les connoissant si parfaitement, savoit mieux qu'homme au monde les intéresser & les aimer.

Ce fut après avoir parcouru, dans l'esprit dont je parle, la plupart des établissemens civils, qu'il écrivit son *Emile* ; ouvrage où le précepte mis en action, forme, dans un tissu de faits intéressans, une législation continue, & dont l'exécution, quant au mérite littéraire de l'ouvrage, égale la beauté de la conception.

Ce livre, qui contient les vrais principes de Rousseau sur presque tous les points importants de la vie, lui fit des ennemis & beaucoup de sectateurs ; car il est à remarquer que tout ce que cet homme a écrit est de nature à lui former des partisans de ce dernier genre. On sait que cet ouvrage a produit dans l'éducation domestique, première base de cette éducation politique que nous nommons constitution des Etats, de très grands changemens ; enfin, qu'il a opéré réellement une révolution dans beaucoup d'objets de la conduite pratique de la vie : tant cet

homme, par la force de ses idées & la persuasion de son éloquence, étoit né pour changer la face des choses. Parmi nombre d'essais peu pratiques ou trop risqués, qu'il indiqua toujours avec la même séduction, nous lui avons l'obligation de plusieurs usages essentiels, & de diverses réformes très heureuses. L'enfance, cette enfance qui réunit les plus vives espérances & les plus douces consolations, soit des familles particulières, soit de la famille générale, la patrie; cette enfance si intéressante à considérer sous tous ces aspects, lui doit particulièrement & sans qu'elle le sache, sa liberté, sa santé, & par conséquent tout le bonheur qu'on peut goûter à cet âge; & l'on se rappellera que sur ce point les tendres mères, persuadées les premières, persuaderent à leur tour les époux; car en matière de sentiment, cette partie du genre-humain marche toujours la première & guide l'autre.

La société entière lui doit une foule de notions qui sont autant de maximes & de règles dans la pratique des devoirs de la vie. C'est à ces traits que le génie se reconnoît & qu'une œuvre se marque du sceau de l'immortalité. De tels écrits restent à jamais: ils se propagent; ils agissent sans cesse. Dans le moment où j'écris, ô pouvoir étonnant de la pensée! Emile en ce qu'il a d'utile (& cette partie n'est pas peu considérable) opère sur la félicité de nombre d'êtres. Traduit dans plus d'une langue, il parcourt les hémisphères, & augmente ainsi sur la terre la somme du bonheur & la masse des lumières.

Ce livre instruit les générations présentes dans l'art de former les générations qui doivent suivre, par la doctrine qu'il offre sur le gouvernement de l'enfance, sur la direction de la jeunesse,

ainsi que sur la capacité & les forces de ces deux âges : vues qui , à quelques points près , où les principes de l'Auteur , suivant son génie , sont souvent trop outrés , paroissent au fond dictés par la raison même. C'est réellement dans cet ouvrage où Rousseau , malgré bien des écarts , offre , du ton de sensibilité le plus insinuant , aux hommes de tout état & de tout pays , une infinité de regles de conduite non assez méditées , & qui sont la vraie source du peu de bonheur permis à l'espece humaine sur la terre ; bonheur qui ne découle dans son livre , comme il ne provient en effet , que de la vertu seule. On sent parfaitement que cet éloge ne s'applique qu'à des points de moralité de l'ouvrage , & qu'il ne peut être fait pour justifier ce qu'il y a justement de répréhensible par rapport à la religion.

Rousseau étoit sur le point de lever le voile de dessus les loix politiques des empires , & de peser , à la balance de l'équité , les droits des humains dans les diverses constitutions ; de sorte qu'après avoir instruit l'homme dans son état privé , il alloit le servir & le défendre dans son état public. C'est dans cet esprit qu'il entreprit son contrat social , celle de toutes ses productions qui caractérise le plus le génie & qui annonce un esprit profondément versé dans ce qu'il est le plus difficile de connoître. Les principes de ce livre anéantissent en partie ceux qui ont été posés jusqu'à présent sur le même sujet , & ils sont tels qu'ils portent les premières vérités de la terre , les vérités les plus abstraites presque jusqu'à une démonstration mathématique. Ce travail n'étoit , dans le plan de l'Auteur , que la pierre d'attente d'un ouvrage complet en ce genre. Il alloit en trop dire , & certainement avec danger pour les

grandes sociétés, parce que cette extrême perfection politique est malheureusement dans le fait impraticable, lorsqu'il s'arrêta sans doute par ces considérations, & qu'il se détourna sagement de sa route.

Diverses maximes de l'ouvrage exciterent le blâme de la République de Genève contre son Auteur. Son Conseil crut devoir condamner ce livre, ainsi que celui d'Emile.

Rousseau qui ne jugea pas cette condamnation fondée, se souvint à son tour de ses droits; il abdiqua solennellement son titre de citoyen. Un parti si extrême dut lui coûter beaucoup. La disgrâce que la patrie fait éprouver, est infiniment sensible, en ce qu'elle blesse un sentiment très profond, né d'un sentiment naturel; sentiment qui tient à l'amour de soi, à l'amour de son sang, avec lesquels celui de la patrie se mêle & se confond de la manière la plus intime & la plus forte. Cette disgrâce toucha encore plus particulièrement Rousseau, qui idolâtroit singulièrement la sienne, à en juger par la manière dont il en parle dans plusieurs endroits de ses écrits, & toujours du ton le plus intéressant, se rappelant souvent cette patrie chérie où il avoit puisé ces exemples & cette éducation austère auxquels il devoit en partie ses vertus.

Une séparation aussi cruelle pour un homme qui sentoît autant que lui la puissance & tout à la fois la douceur d'un pareil lien, ne lui empêcha pas de venir à son secours lorsqu'il crut ses loix exposées; & il écrivit pour son service ces lettres intitulées *de la Montagne*, où brillent tant de savoir & même de patriotisme; car ce dernier sentiment, qui forme une espèce particulière dans ce génie de passion qu'on nomme

amour, ne s'éteint pas plus que l'autre à volonté. Peut-être entra-t-il dans sa résolution un peu de ressentiment : quel homme est exempt des impressions de l'humanité ? Mais ce ressentiment juste ou non, ce qu'on ne décide pas, fut au moins celui d'une ame noble : il ne se vengea de sa patrie qu'en la servant. Il desiroit encore qu'elle existât avec toute la perfection de ses loix, lors même qu'elle ne devoit plus exister pour lui.

Ce fut aussi pour son pays qu'il écrivit sa lettre admirable sur les spectacles ; lettre d'une doctrine très saine, fort applicable à un petit Etat constitué comme Genève, mais qui ne sauroit l'être à tout Etat considérable où ce mal, devenu nécessaire, peut se convertir en un très grand bien ; parce que la vertu, lorsqu'elle n'a plus le frein des mœurs publiques & privées, trouve alors un autre ressort, souvent efficace, dans l'honneur & l'élévation des sentimens ; chose à quoi le théâtre épuré est merveilleusement propre.

Je passe à d'autres écrits de Rousseau, sans m'attacher à leur ordre, les parcourant ici à mesure qu'ils se présentent sous ma plume.

On a dit assez généralement, dans le temps, que Jean-Jacques avoit dans son porte-feuille la correspondance d'une grande passion qu'il avoit éprouvée dans sa jeunesse, & qui avoit fait, par plus d'une cause, une époque marquée dans sa vie. Pour une ame de la nature de la sienne, de semblables impressions ne s'effacent plus. Le public, fort occupé de lui pour lors, étoit dans tout l'enthousiasme du feu de ses productions. Echauffé à son tour par cette admiration générale, car rien ne se répercute plus qu'un tel mouvement, il se complut à montrer à ce public épris, la

puissance de ses sensations dans celle des passions humaines qui les excite le plus. Il y trouvoit encore la douceur de consacrer à l'immortalité un nom & des qualités que l'amour parfait voudroit pouvoir toujours déifier.

Une passion extraordinaire & funeste entre deux êtres rares (Abailard & Héloïse) n'avoit pas cessé d'être présente dans la mémoire des hommes. L'excès de la passion des deux parts, la foiblesse de l'amante, les vertus des deux amans, leur malheur enfin, mettoient plus d'une conformité entre les deux événemens. La Julie de Jean-Jacques fut aussi-tôt une autre Héloïse: quant à lui, il se produisit sur la scène sous le nom de Saint-Preux.

Il faut l'avouer; Rousseau, mieux qu'Abailard, méritoit de trouver une Héloïse; & quelle Héloïse que celle que cet homme passionné nous a peinte! L'imagination même ne sauroit offrir un plus beau tableau de tendresse & de perfections: tout, jusqu'à la faute de cette femme, y met les derniers traits. Un amour comme celui de Julie ne peut certes qu'atténuer infiniment le blâme dû à sa foiblesse, parce qu'à la vue des grandes passions, qui sont plus rares qu'on ne croit, la morale devient d'autant plus indulgente, que la nature se montre moins coupable. En outre, la conduite qui a suivi la faute de Julie donne à cette faute, si on l'ose dire, une sorte de pureté qui rend, par un second effet, cette erreur des sens bien dangereusement intéressante. Voilà aussi ce qui a fait dire à cet homme de bonne foi, en prémunissant contre la lecture de son livre, qu'un jeune cœur étoit perdu, si, malgré ses avis, il cédoit à la curiosité ou à l'attrait de cette lecture, après l'avoir une fois commencée. Il ne se trompoit pas; mais en même temps ne risquoit-il pas

trop, en donnant la tentation avec la leçon, surtout dans un temps où les Héloïses & les Saint-Preux ne peuvent qu'être fort rares?

L'émulation des ouvrages de Richardson, le premier de tous les Ecrivains en ce genre, fut encore vraisemblablement une des causes qui produisirent ce roman de la part de Rousseau. On fait qu'il y mêla beaucoup trop d'objets étrangers à son sujet, parce qu'il en étoit alors fort occupé, & que d'ailleurs il est bien difficile de puiser dans un fait unique un livre entier. Malgré cela, il faut convenir qu'à la prolixité près, partage ordinaire de cette passion, & dont l'auteur Anglois n'est point exempt, l'amour n'a jamais été peint, pas même dans les meilleurs ouvrages de ce genre, avec des couleurs plus délicatement fondues, plus douces & en même temps plus fortes, plus vives & plus pures, qu'il l'a été par Rousseau dans son Héloïse. Nul homme sensible, que je sache, n'a représenté cette passion avec une telle volupté & avec tant de chasteté tout à la fois; vrai caractère de ce sentiment, quand il n'est ni factice, ni corrompu. On ne peut se lasser d'admirer comment la passion de Julie y naît immédiatement de la nature la plus sensible comme de la plus parfaite innocence; combien les mouvemens de son amour sont éperdus, ses sens mêmes égarés, sans que son ame cesse au fond d'être vertueuse; avec quel intérêt la nature la fait succomber, & avec quelle beauté la dignité de ses sentimens la maintient respectable sans jamais la laisser s'avilir, & va même jusqu'à la rendre plus chère, parce qu'on aime d'autant plus la personne en pareil cas, que ses erreurs obtiennent aux yeux de l'humanité plus d'excuse.

Les passions ordinaires, c'est-à-dire, les passions qui souillent l'ame & que celle-ci n'épure pas, n'ont leur chute qu'au dernier terme: celle de Julie a bien un autre caractère. La chute de cette fille vertueuse, par la raison même de cette rare vertu, est marquée à la première faveur, à la faveur la plus légère, que même, si je ne me trompe, elle ne reçoit pas, mais qu'elle accorde à Saint-Preux. Un baiser qu'elle lui donne, un seul baiser que l'amour lui arrache, a entièrement triomphé d'elle. De ce moment, elle a déjà cédé; & l'auteur, en peignant, dans le cours de l'action, cette situation avec un feu tout particulier, a voulu sans doute marquer dans son roman, par ce trait profond, vraiment neuf, l'époque dont je parle. Il est constant qu'il n'y a que la nature la plus excellente & l'honneur le plus pur qui aient pu révéler à Rousseau ce secret du cœur humain; aussi l'amour d'Héloïse a-t-il perfectionné son ame, tandis que les passions de ce genre les corrompent presque toutes.

D'autre part, combien l'amour de Saint-Preux n'est-il pas ardent & soumis? combien n'est-il pas idolâtre & réservé, impétueux & fidèle à l'honneur? Il est intéressant de voir avec quelle suite d'intérêt ses actions, ses discours, ses transports, son délire enfin, déterminent pas à pas toutes les démarches de Julie. Il n'étoit plus possible que cette Julie, si tendre, n'aimât pas Saint-Preux comme elle en étoit aimée, ou il eût fallu qu'elle ne fût plus elle, ou plutôt qu'elle n'existât pas: en un mot, tous les traits qui caractérisent l'une & l'autre de ces passions, sont d'une grande vérité & du plus beau choix; les tableaux en sont pénétrants & doux, naturels & ravissans.

C'est pour cela aussi que cet ouvrage a fait palpiter en secret tant de cœurs, & qu'il s'en est trouvé qui ont conçu pour l'Auteur, sans que sa personne leur fût connue, un amour réel; dernier délire de cette sorte de passion, & dont Rousseau, non sans doute sans intention, nous a donné lui-même l'idée si enivrante dans *Emile*, où Sophie idolâtre un être fantastique, pur ouvrage de son imagination.

En même temps quel caractère que celui de Wolmar, que l'Auteur a osé introduire dans son plan! Ce caractère fait à mon sens une des plus grandes beautés de l'ouvrage, & peut être regardé comme un des traits de génie les plus hardis que l'esprit humain ait employés. On a dit souvent que ce caractère étoit hors de la nature. Ce reproche est bon à faire devant des âmes vulgaires; mais il n'est nullement fondé ici. En effet, il est dans le cœur de l'homme un espace où les yeux ordinaires ne pénètrent jamais. Tous les personnages de ce roman sont, par l'élévation des sentimens, hors de l'ordre commun; celui de Wolmar est également de cette espèce. Non-seulement ce caractère est vraisemblable; mais on peut dire encore qu'il est vrai, ou du moins on sent sans effort qu'il a pu être réel.

C'est à ces âmes peu ordinaires que je viens de désigner, à comprendre ce que je vais dire. Aux yeux d'un homme comme Wolmar, (& cet être n'est ni dépravé, ni déraisonnable) une femme telle qu'Héloïse pouvoit être choisie presque à l'égal de l'innocence même. D'abord elle est si riche de sa beauté & de toutes ses perfections, qu'une tache unique & si bien effacée peut en altérer beaucoup moins l'éclat. De

plus, une vertu ainsi éprouvée, si elle n'est pas également intacte, n'est peut-être pas moins pure au fond, si, comme il est vrai, la pureté de l'ame peut réparer la souillure des sens: une vertu comme la sienne est du moins beaucoup plus sûre; & pour dire tout, elle est, dans la circonstance de Julie, plus éclatante par ses effets que l'innocence même.

Il est certain qu'il n'y a qu'une idée de la nature de celle-ci qui ait pu inspirer à Wolmar le parti auquel il se porte. En même temps, si cette idée n'est pas dépourvue de raison, comme on le croit, non-seulement cet acte de sa part n'est-ronne plus, mais encore il paroît sensé; il a même une sorte de grandeur, parce que, tout considéré, il semble bien moins choquer les idées reçues que s'élever au-dessus d'elles, attendu que la personne de Julie & toutes les circonstances de son état sont réellement une juste exception à tous les cas ordinaires.

Sous ce point de vue, toute la conduite de Wolmar, conduite qui prouve que l'Auteur a raisonné comme on le fait penser ici, n'est plus difficile à expliquer: elle a même son principe dans cette délicatesse que d'abord elle paroît blesser. Le procédé commun eût été d'éloigner Saint-Preux de sa liaison: un coup-d'œil supérieur enseigne à Wolmar une route opposée. Instruit de l'erreur de Julie, de la force de sa passion, surtout dans une ame comme la sienne, mais assuré aussi de ses vertus, persuadé en même temps de la droiture & de l'honneur de Saint-Preux, que fait Wolmar dans cet état? Il appelle dans sa maison cet amant jadis favori; il le traite avec confiance; il lui parle une fois & à lui seul de cette terrible particularité



dans la vie de l'un & de l'autre ; après quoi , il le met en tiers entre sa femme & lui , dans ses affaires , dans son amitié. En se conduisant ainsi , Wolmar risquoit à peine quelque chose avec un homme de l'honneur de Saint-Preux ; mais certainement il ne risquoit rien avec une femme de la vertu de Julie , & il risquoit bien moins encore après une démarche d'une si rare confiance.

Rien n'est donc plus sensé , rien même n'est plus noble que cette conduite : elle est de la plus parfaite expérience des hommes , & de toute la hauteur de l'humanité dans sa plus grande élévation. En même temps , plus cet acte est grand , plus aussi il produit sûrement son effet. Wolmar , par ce trait d'une pleine confiance , garantit non-seulement comme j'ai dit , invariablement la foi de Julie : il fait plus , il se l'attache par cette preuve signalée d'estime , ce qui étoit pour elle bien plus que de l'amour dans sa position : il fait plus que tout cela encore , il unit à lui , par la seule voie praticable , deux êtres que rien à l'avenir ne pouvoit plus désunir entr'eux. Il procure son bonheur par le leur , en convertissant , à l'aide du respect qu'imprime une sainte hospitalité si généreusement exercée , leur passion mutuelle , certainement toujours vivante dans leurs ames , en une douce amitié de la part de Julie , & de celle de Saint-Preux en une tendre & profonde vénération pour Julie. En un mot , Wolmar , par cette conduite , plutôt extraordinaire que bisarre , marche vers son but par la voie la plus conforme à la raison. Sans parler de l'acte d'une humanité indulgente qu'il exerce dans cette occasion , [acte peut-être plus doux qu'on ne croit à remplir pour qui avoit devant les yeux
tout



tout le prix que valoit Julie] ; ce pas une fois fait , Wolmar , sans nul doute , contient bien mieux par-là deux êtres qui ne feront plus désormais indifférens à son bonheur , & qu'il doit absolument craindre ou aimer. Il les gagne ; il se les attache bien plus sûrement qu'il ne les tente ou ne les expose par ce procédé confiant. Julie même , cette tendre & fiere Julie , environnée des fruits de son union , dès-lors préservée par eux , ayant d'ailleurs son amant pour témoin de ses vertus , ou si l'on veut , de ses sacrifices , en remplit comme invinciblement les obligations de son état ; elle les remplit même avec un certain charme , parce qu'il est encore des douceurs dans les privations auxquelles l'amour lui-même se condamne : le cœur de Julie ainsi purifié , n'a plus à se nourrir que par la pratique de ses devoirs.

Rousseau , pour autoriser un caractère aussi hardi que celui de Wolmar , a cru devoir l'affranchir de tout lien aux opinions communément reçues. Il va même jusqu'à placer l'élévation des sentimens qu'il lui attribue , au sein de la plus funeste des erreurs , l'athéisme. Ce coup de pinceau , qui n'a pas été mis sans intention , produit le plus grand effet dans la suite de l'ouvrage.

Finalement , ce livre enchanteur par tant d'endroits , malgré bien des défauts réels , se termine par un trait de génie qui produit plusieurs effets de la plus grande impression dans le dénouement. Julie mere , Julie épouse chérie & respectée , amie satisfaite , vivant au sein , sinon du bonheur , du moins au sein de la paix , dans celui de l'ordre & des vertus , Julie en cet état meurt ; elle expie ainsi sa faute passée par la

perte de la vie : elle meurt avec héroïsme & grandeur ; mais près de sa fin , elle semble moins perdre une vie chere à tous les êtres , que rompre enfin la barriere qui la séparoit du seul homme à qui elle pouvoit appartenir. Rousseau , pour achever le caractère de cette passion vraiment extraordinaire , & pour faire connoître , ce qui est vrai , que les grandes impressions sont ineffaçables , principalement dans les cœurs vertueux , a donné à Saint-Preux les dernieres pensées & les derniers sentimens de Julie.

Il est dans ce terrible passage un moment où tous les liens à la vie sont comme rompus , & où pourtant l'être vit encore. C'est dans ce court moment que la nature reprend tous ses droits & qu'elle se montre sans contrainte. C'est alors , lorsque le ciel & la terre sont satisfaits , & que le devoir n'a plus rien à reprocher à l'ame vertueuse qui a vaincu ses penchans , que ceux-ci se montrent une dernière fois sous les traits de leur premier empire , mais avec pureté. Cette flamme involontaire est comme la dernière lueur qui éclate du flambeau de la vie. Rousseau , habile à saisir tous les mouvemens du cœur humain , a su marquer parfaitement ce moment où Saint-Preux obtient sans déguisement , sur l'ame de Julie expirante , l'empire qu'au fond il n'avoit jamais perdu ; juste & vrai témoignage qu'il rend , par un trait si sensible , à la puissance indestructible des grandes passions.

Cette mort , extraordinaire dans toutes ses circonstances , produit un troisième effet d'un grand intérêt : elle remplit le vœu le plus vif de Julie en faveur de Wolmar , en le rendant au ciel dont ses opinions le séparoient. Le spectacle des vertus & de la foi de sa femme , dans ces

derniers instans, opere ce grand changement. Wolmar avoit possédé la beauté, les perfections, l'estime de cette femme rare, sans jamais posséder son amour; il avoit su honorer sa personne pendant leur union. L'admirable auteur de cet ouvrage lui fait trouver le prix de cette conduite dans le changement que les prières constantes & les exemples de Julie mourante produisent en son ame. Julie à son tour recueille le prix de la persévérance dans ses devoirs, en rapprochant Wolmar de Dieu, alors que la mort la sépare de lui.

La touche sublime de tous ces caractères, & le mélange de tant de traits heureux, renferment évidemment une grande connoissance du cœur humain. C'est surtout dans cette science si intime, si chère à l'homme, & qui, par cette raison, plaît tant à son ame par-tout où elle se présente, que Rousseau excelle. Il joint encore à la vérité de représentation la plus rare en ce genre, un caractère exquis de sensibilité dont il y a peu d'exemples: voilà l'endroit singulièrement par lequel il me paroît surpasser tous les hommes de génie de cet ordre.

Deux hommes célèbres ont vécu dans le même siècle, & sont morts à-peu-près en même temps. Mais, ou je me trompe fort, ou malgré l'extrême célébrité de l'un infiniment juste à beaucoup d'égards, la postérité, à la longue mettra quelque différence entre les écrits de ces deux hommes, & même entre la force de leur génie. Encore l'un a-t-il tout accordé au sien, & souvent outre mesure, tandis que l'autre lui a presque tout refusé, & s'est privé bien des fois par vertu, de nombre de productions. Il est hors de mon sujet de comparer ici les personnes. Peu

d'écrivains sur ce point peuvent être mis à côté de Rousseau, dont la probité, comme homme & comme auteur, a été certainement fort rare.

Je ne parlerai pas de plusieurs ouvrages détachés de Jean-Jacques, de ses productions charmantes en fait de musique, de ses écrits sur cet art si puissant, si agréable, & d'un effet si universel, parce que la musique est vraiment la seule langue naturelle des hommes, tandis que les langues parlées ou écrites ne sont que des langues secondaires ou des signes d'institution. Je ne parlerai pas du mérite qu'il a eu d'annoncer & de procurer en France, au prix de son repos, la révolution en ce genre qui s'opère de jour en jour parmi nous, & que rien désormais ne peut plus empêcher; révolution heureuse qui multipliera nos richesses sans les détruire, si de grands maîtres, tels que Gluck, & d'autres de cet ordre, parviennent à l'achever selon le génie de notre langue, & qui fera alors notre gloire & nos délices: révolution qui a commencé réellement à Rousseau, & qui a dû nécessairement être fort lente; parce que rien n'est plus difficile à vaincre qu'un préjugé de goût, surtout de goût national fondé sur le préjugé ou l'habitude des sens.

Toutes les productions, tous les ouvrages de Rousseau méritent d'être considérés; tous portent le sceau du génie, & de ce génie heureux qui a su répandre de l'agrément jusques sur les objets qui en paroissent le moins susceptibles. Tout est animé sous sa plume, & d'une manière si séduisante, qu'on chérit l'homme autant qu'on admire l'auteur.

Je n'ignore pas qu'on a dit quelquefois, un

peu fourdement à la vérité, que plusieurs personnes éclairées, dont l'opinion doit avoir un très grand poids, puisque l'une d'elles a même en sa faveur l'autorité du génie, étoient d'avis que Rousseau, malgré ses grands talens, avoit eu en partage plus de chaleur que de véritable éloquence; mais je doute qu'un pareil jugement qui peut partir d'un goût trop difficile, reçoive la sanction du public, lorsqu'il jettera les yeux de nouveau sur la collection des ouvrages de cet auteur, qui va incessamment lui être offerte.

Sans doute l'éloquence de Rousseau renferme une très grande chaleur, & même un genre de chaleur dont on ne trouve point d'exemple dans aucun autre écrivain. En même temps si ce feu, si cette noble chaleur de l'ame ont réellement créé tout ce qui a été dit, écrit d'éloquent, & même fait de grand parmi les hommes, [car c'est le même feu de sentiment qui fait naître une grande pensée, & qui produit une grande action], il seroit bien singulier que la plus belle propriété du genre d'éloquence de Rousseau, celle qui la caractérise, devînt un défaut qui la ternît aux yeux de certains juges.

Cette critique pourroit avoir quelque fondement, si la chaleur d'ame propre à Rousseau, avoit empêché la véritable grandeur, la noblesse, l'originalité, (chose fort rare même parmi les hommes de génie) ainsi que la justesse de ses idées. Pour se détromper sur ce point, il ne faut que lire ses ouvrages de discussion, de controverse, où la logique de l'écrivain se montre d'une manière plus particulière; & l'on verra qu'il y a peu d'hommes qui aient été doués d'une justesse & d'une force aussi grande de raisonnement. Sur ce point il posséda le ta-

lent peut-être malheureux de Bayle, avec tous les charmes de sentiment & de goût de Montagne.

A la vérité, Rousseau n'a point eu l'éloquence concise & vraiment législative de Montesquieu; celle majestueuse, pure & douce de M. de Buffon; celle rapide & forte de Bossuet; celle souvent furnaceuse & plus qu'humaine de Pascal. Mais l'éloquence de Rousseau a ce rare mérite, qu'elle participe de tous ces caractères, de sorte qu'il y a peu de beautés propres au génie de ces grands hommes, qui sont ceux auxquels il ressemble le plus, dont on ne trouve dans ses écrits une foule de traits égaux en beauté, qui placent cet auteur justement à leurs côtés.

Parmi ces hommes, Pascal, le plus extraordinaire de tous, est un homme divin, qui semble lire dans le ciel tout ce qu'il expose aux hommes; son éloquence tient toute à la sublimité de son intelligence; son cœur parle moins dans ses écrits. Montesquieu se présente à eux comme un législateur d'une raison vaste & profonde; M. de Buffon, comme le révélateur des secrets de la nature, comme son confident & son peintre le plus parfait; Bossuet, comme l'organe & l'oracle de la religion: tous ensemble avec la voix & le ton de la véritable éloquence.

Si l'on y fait attention, Rousseau réunit à beaucoup d'égards le mérite de ces différens génies. S'il n'a pas leur manière précise de peindre, d'émouvoir & de raisonner, ce qui ne constitueroit plus un homme grand par lui-même, il en a une très heureuse, propre à lui seul, & qui rassemble souvent les beautés qu'on admire dans tous les autres.

Son éloquence n'est donc pas une vaine chaleur qui s'évapore à la réflexion. Cette chaleur,

au contraire, unie à une manière de raisonner pressante & forte, lorsque rien ne préoccupe l'esprit de Rousseau, produit une éloquence vraiment solide, tantôt originale, noble & animée, le plus souvent persuasive & douce, mais toujours chère au cœur par l'extrême sensibilité, par cette sensibilité si vraie, si pénétrante, qui anime tous ses ouvrages.

Ce qui est surtout à remarquer en faveur de Jean-Jacques, c'est qu'il n'a point abusé de l'art de penser & d'écrire. S'il s'est trompé, il n'a jamais trompé volontairement les hommes, & a toujours écrit de bonne foi. On ne peut pas non plus lui reprocher d'avoir souillé ses livres par tous ces traits libres & obscènes, indignes d'un être intelligent, & qui laissent après eux tôt ou tard de si longs remords.

Tous ses travaux ont été dirigés vers la moralité. Par-tout on voit qu'il s'occupe à rendre les humains plus religieux envers le ciel, & plus parfaits entr'eux. Le travail est le plus grand précepte de sa morale; il en fait avec raison la base de tout, jusques-là qu'il veut que chaque homme, instruit d'un métier, puisse au besoin vivre du travail de ses mains. En effet, ce grand précepte enseigné par plusieurs législations, par l'Alcoran même, de la manière la plus expresse, contient presque tous les devoirs, & renferme presque tout le bonheur de l'homme, tandis qu'en lui seul gît toute la force & même la science bien entendue du gouvernement des empires. Tantôt Rousseau s'applique à ranimer l'esprit & à faire aimer les liens du mariage; seul état sur la terre où l'on puisse assigner une place au bonheur. Alors il marque les devoirs des femmes, ceux des maris, ceux des enfans

avec une raison si relevée & des images si touchantes, que l'art du bonheur de la vie découle évidemment dans ses écrits, de la science simple de la vertu & de la pratique douce de ses devoirs. Tantôt cet homme qui a jeté ailleurs les yeux sur l'état civil pour en déplorer les maux, en pose les plus beaux fondemens sur la sainteté de la religion, dont il parle d'une manière plus qu'humaine, & sur les principes de toute espece qu'il déduit clairement des droits de l'homme les mieux connus, & qu'il affermit ensuite avec la main assurée d'un vrai législateur.

Nul des ouvrages de Jean-Jacques ne paroît avoir été écrit pour le simple ornement ou l'ostentation de l'esprit. Il semble que ce sage écrivain se soit dit : mes livres composés selon mes lumieres & ma conscience, forment mon travail; ils font par conséquent la dette qu'il faut que j'acquitte. Si ce travail n'est pas utile, je trompe la loi de la nature, je trompe la société dans les obligations qu'elle m'impose. Que si quelquefois cet homme sensible à tous les genres de beautés, a abandonné ces objets de religion, de morale, de mœurs, de devoirs publics, c'a été pour se délasser innocemment dans des arts agréables, lesquels il a enseignés & pratiqués en maître. Il occupoit dans ces loisirs honnêtes une autre partie de lui-même, son imagination, aussi riche & aussi impérieuse que son génie.

Enfin, pour tout dire, Rousseau a été l'écrivain de l'humanité, même jusqu'à outrer ses idées en sa faveur, par la seule raison qu'il l'a trop aimée. Il a été celui de la religion pour la morale, celui de la patrie pour l'amour qu'elle exige, celui de la société pour tous ses devoirs;

il eût été celui de la justice des empires, si ce grand rôle lui eût été permis. A ces titres, il peut, à bien des égards, être regardé comme l'écrivain du bonheur des hommes ; & l'on peut ajouter, d'après une consécration particulière & formelle de son génie attestée par tous ses ouvrages, qu'il a été éminemment celui de la vertu qu'il a fait briller jusques dans le sein des passions, & même de leurs faiblesses, en les peignant en homme qui en a senti toute la force sans en avoir jamais éprouvé la corruption. Heureux si des lumières puisées dans des sources encore plus pures, l'avoient rendu le défenseur en tout point d'une religion divine dont il a si bien connu, représenté & fait chérir la morale !

C'est sous ces traits que je me représente ses qualités & son mérite d'Auteur : je vais jeter à présent un coup-d'œil sur le caractère de sa personne & sur sa vie.

La vie de Rousseau a été semée de beaucoup de tribulations. Nul homme n'a produit de grandes choses sans essuyer de grands combats ; les persécutions sont même communément en proportion de la supériorité des lumières & de la grandeur des services. Cette fatalité, vrai sujet de réflexion, forme un grand grief contre l'humanité.

La discussion du premier point est hors de mon sujet ; elle ne m'appartient pas. D'ailleurs, Rousseau s'est défendu lui-même ; & sans juger du fond de sa défense, on ne peut disconvenir qu'il a du moins convaincu de l'innocence de ses intentions. Peut-être même ne seroit-il pas impossible de trouver des raisons plausibles qui mettroient l'Auteur à l'abri de tout jugement personnel qui pourroit lui être fâcheux, sans

blesser pour cela le respect dû à tous les actes publics de justice. En effet, quelque indulgence que mérite un homme vrai & de bonne foi, il y a certainement quelque danger à tolérer l'erreur, bien qu'accompagnée de beaucoup de vérités utiles. Les ouvrages de cette espèce exigent encore plus d'attention lorsque la doctrine, qui contient un semblable mélange, peut être épidémique par la manière éloquente & puissante dont elle est enseignée. Quant à ce qui se trouve dans ces sortes d'ouvrages, au rang précieux des vérités, il en est telles encore parmi celles-ci, que l'état présent des sociétés ne peut pas tout-à-coup, & peut-être ne peut plus supporter. Les grands écrivains exigent donc une toute autre sévérité que les autres, par la raison même de la sorte de domination qu'ils exercent sur les esprits. Cette sévérité que le soin de l'ordre public rend nécessaire, devient dès-lors une justice; parce que les écrits des hommes supérieurs, de même que les loix, font bientôt autorité & précepte.

Quoi qu'il en soit de ces réflexions faites sans aucune prétention pour ses propres idées, on peut dire qu'il n'est aucun pays qui n'ait bientôt rendu justice aux intentions pures de Rousseau, & que celui qu'il a continué d'habiter, n'a pas eu lieu de se repentir de lui avoir ouvert de nouveau son sein, après les tribulations qu'il y avoit éprouvées.

Ami du vrai, mais autant ami de la paix, dès qu'il vit les esprits s'échauffer sur ses opinions, il ne fit plus rien pour entretenir le feu qu'il avoit été sur le point d'allumer; ce qui lui eût été facile avec un esprit moins sage que le sien. Rousseau, sans jamais abjurer publiquement

en particulier un sentiment qu'il crut fondé, fut néanmoins respecter sincèrement l'ordre public. Tout lui fut possible pour le maintenir, à l'hypocrisie près. On peut dire qu'il n'eût pas été en son pouvoir d'être chef de secte, ayant pourtant en lui tant de moyens pour l'être. Jamais, par exemple, il n'eût été ni Luther, ni Calvin. Il répugnoit à son cœur d'arriver au vrai autrement que par le doux empire de la persuasion, & par l'influence encore plus douce des affections de l'ame & du sentiment : espece d'empire qui est au fond le vrai dominateur des esprits.

Il alla même par des causes qui ne sont pas assez connues pour être citées, jusqu'à éviter depuis nombre d'années toute liaison avec les gens de lettres en général, malgré l'attrait dont les personnes de cet ordre eussent été pour lui; ce qui a fait dire, on ignore sur quel fondement, qu'il n'étoit pas aimé d'eux, & qu'à son tour il ne les aimoit pas.

Enfin, comme il recueilloit dans la carrière des lettres, plus de plaisirs secrets que de satisfaction par la gloire qu'elles lui apportotent, après s'être entièrement séparé de ceux qui les cultivent, il finit par se séparer des lettres mêmes; du moins il ne s'en occupa plus que pour lui seul, s'étant voué dans les dix dernières années de sa vie absolument au silence. L'amour de la paix fut évidemment le motif de cette conduite. Ni les attaques de ses ennemis, ni les tentations si vives de la gloire, ni celles si pressantes du besoin, rien ne put lui faire abandonner cette résolution. Il immola tout à sa tranquillité; il s'y immola lui-même, & livra jusqu'à sa réputation au doute, aux critiques qu'il

ne repoussa plus, n'ayant cherché dès-lors de consolation, loin de la société des hommes, qu'en Dieu & dans sa seule conscience.

Ce qu'on ne sauroit assez admirer dans cet homme rare, & dont la seule idée arrache des larmes, c'est la parfaite rectitude d'ame qui a regné en général dans toute la conduite de sa vie. Ce n'est point par le langage; ce n'est pas par les écrits qu'il faut juger les hommes. C'est leur faire, pour ainsi parler, & non leur dire; c'est, en un mot, toute la vie qui est la pierre de touche du cœur humain. Or, Rousseau a été si semblable à lui-même dans ce qu'il a écrit & pensé, dit & fait, qu'une telle vie d'homme & une telle carrière d'Auteur comparées l'une à l'autre, sont un vrai prodige.

Il étoit si invariablement fixé aux grandes loix de la nature, qu'il ne s'en détournait dans la pratique, ni par l'attrait des sens, ni par l'ascendant presque invincible de l'usage. Animé de cet orgueil qui sied à un être intelligent, il méprisa les richesses, & craignit également la dépendance, même celle que l'on contracte par les services reçus. Il considéra toujours que dans l'ordre civil, tout homme avoit une tâche à remplir. Rapportant tout à cette idée, vraie fin de la création, & mesurant les besoins humains, non sur ceux de l'opinion, mais sur ceux de la nature, il posa pour loi que tout homme bien constitué, & par devoir & par grandeur, ne devoit dépendre que de soi & de son travail, en conséquence ne tenir sa subsistance que de lui seul.

D'après cette règle, il estima mieux un métier qu'un talent, & l'un & l'autre, que tous les dons purement agréables. Fidèle à ses prin-

cipes, il vécut laborieusement, soit des productions de son esprit, soit d'un travail manuel, ne mettant aux premières (chose rare) de valeur qu'à raison du prix de son temps, & non à raison du très grand prix qu'y attachoit l'opinion publique, suppléant pour le surplus à ses besoins de nécessité première, par un travail aussi ingrat que pénible.

Dans le sentiment qu'il ne pouvoit manquer d'avoir de sa propre valeur (car les hommes supérieurs ont le secret de leur grandeur, & personne n'a ce secret comme eux), il ne voulut jamais faire dépendre arbitrairement son sort de qui que ce fût, pas même des services le plus purement rendus. Peut-être en cela alla-t-il trop loin: mais les grandes vertus sont outrées; elles ont même besoin en quelque sorte de cet excès, pour ne pas descendre. Pour tout dire, Rousseau, dans le siècle & le lieu le plus corrompu, fit voir un Philosophe réel & de fait, ayant les mœurs austères de l'antiquité, sans faîte dans sa vertu, sans prétention personnelle, aimant la gloire pour son nom, & chérissant l'obscurité pour sa personne, ce qui est le vrai caractère du grand homme & du sage.

Je fais que depuis sa mort, dans la société, & surtout dans le monde littéraire, plusieurs voix se sont élevées, dont les unes ont désapprouvé ses écrits, & d'autres ont chargé sa mémoire de divers reproches capables d'affoiblir l'idée de ses vertus. On l'a accusé non-seulement d'un orgueil déraisonnable, mais encore de fausseté, & qui plus est de noirceur. On a cité de lui divers traits qui ne s'accordent nullement avec cette droiture d'âme que je viens de vanter; enfin, on l'a inculpé d'avoir attaqué dans

un ouvrage posthume, ses bienfaiteurs & ses amis, laissant pour tout héritage cette terrible production de son esprit, si peu honorable pour son cœur.

C'est cette production même dont je parlerai bientôt, que j'invoquerois pour purger sa mémoire de tous ces reproches. Ou tout me trompe dans mes conjectures, ou cet écrit doit mettre le dernier sceau à sa probité & à sa vertu.

De plus, on doit rejeter de pareils faits, quand ils ne sont pas évidemment prouvés, surtout lorsqu'ils sont démentis par une vie entière. Le total de la vie de Rousseau m'apprend clairement qu'il n'a pu être ni un homme faux, ni un homme méchant avec dessein. Il faut nécessairement expliquer de quelque autre manière ces différens traits de conduite, en supposant leur vérité prouvée, puisqu'on est forcé par l'ensemble de sa vie & d'une vie bien rare, de reconnoître dans Rousseau un philosophe pratique, droit, & non comme dit Montagne, un philosophe parlier & de pure ostentation. D'ailleurs ce ne seroit pas quelques torts graves; ce ne seroit même pas une grande faute qui m'empêcheroit de mettre Rousseau au rang unique où je le place. C'est un homme que j'admire en lui, & non un ange que je prétends y trouver; & cet homme, voici, malgré toutes les détractations, ce qu'il est à mes yeux. S'il s'y est mêlé quelques vices d'humeur habituelle, des traits choquans d'un caractère ombrageux ou trop sensible, même des taches dans diverses actions particulières que l'on ne peut gueres révoquer en doute sur la foi de nombre de rapports, tout cela, selon moi, ne change rien dans Rousseau à l'homme essentiel. Ses maladies, ses peines de

toute espèce, sans tout cela l'humanité seule, si on l'écoute, en excuseroit bien davantage encore, aux erreurs près de ses principes religieux que nous n'avons garde de vouloir encore un coup justifier.

Quoi qu'il en soit, je pense que Rousseau a aimé la gloire avec passion; mais je crois en même temps qu'il a aimé avec plus d'ardeur encore la vertu; que non-seulement il en a donné les leçons les plus pures, mais qu'il les a rigide-ment pratiquées pour lui-même, si l'on en excepte quelques écarts nécessairement inséparables de notre nature. Nul homme, si l'on veut, n'a eu plus d'orgueil; mais cet orgueil si mal jugé, n'a été en lui que ce noble sentiment de foi que les hommes médiocres ne connoissent même pas, & qui n'est à juste titre l'appanage que de la véritable grandeur. Nul homme en même temps n'a montré plus de vraie modestie, n'a chéri davantage la simplicité, l'oubli des hommes dans sa vie privée; n'a supporté plus réellement la pauvreté, jusqu'à refuser, dans l'esprit d'une noble indépendance, les offres qui l'assiégerent de toutes parts, les offres des hommes les plus puissans, les offres même des rois. Quel autre écrivain encore a moins recherché & les honneurs & tous les faux biens de la vie? Quel autre a moins défendu ses écrits, a moins censuré ceux d'autrui, & s'est abstenu plus constamment de tremper jamais sa plume du fiel de la satire? Il est facile de voir qu'il n'a jamais songé à défendre que sa personne & ses actions; encore quand il l'a fait, sans toutefois vouloir juger ici du mérite du fond de sa défense, ni prétendre approuver la hauteur & le ton tranchant de son style dans quelques occurrences,

c'a été du moins avec cette publicité, cette légalité, pour ainsi dire, que l'on apporte dans les tribunaux. Controversiste autant & plus habile qu'aucun homme de son siècle, il n'a écrit, lorsqu'il a été question de lui, que pour maintenir sa probité & son honneur; & alors la force de ses raisons a laissé peu de chose à désirer sur ce point pour sa défense. Aussi ses timides ennemis en ce qui concerne son personnel, ont-ils gardé, pendant qu'il a vécu, le silence avec lui, parce qu'ils avoient autant à craindre la rectitude de ses actions, que le poids de ses paroles. Je ne crois donc pas me montrer préoccupé, en jugeant que le fond de cette vie ne peut être démenti; que son juste renom est au contraire glorieusement confirmé par ces mémoires posthumes où Rousseau cependant est accusé d'avoir attaqué ses propres bienfaiteurs & ses amis. Sans doute il a jugé ces derniers avec la même vérité qu'il s'est jugé lui-même. Victime malheureuse & pendant long-temps de bien des sortes de haines, il s'étoit vu forcé, pour acquérir la paix, de se vouer absolument au silence & même à l'inaction. Il l'a rompu enfin ce silence dans un ouvrage qui n'est point adressé précisément aux hommes, mais que tout indique avoir été fait en vue seulement de l'Etre éternel, pour l'appaisement des chagrins de son ame si cruellement méconnue, & pour sa propre conscience. Malheur, à mon avis, à ceux que cet ouvrage peut blesser! L'homme qui s'y dénonce lui-même avec tant de rigueur, avoit peut-être aussi le droit d'y articuler ses griefs contre des tiers, lorsque les faits de leur vie se trouvoient nécessairement liés à la manifestation de l'innocence de la sienne. Malheur à eux en-

côre ; car si le droit de citation dont je viens de parler peut être contesté , la foi dûe à un pareil écrit ne le sera certainement jamais.

Rousseau a passé , je le fais , pour un homme singulier , bizarre , même jusqu'à l'inconséquence. L'extrême sagesse aura toujours le coup-d'œil de la singularité ; elle sera même politiquement une très mauvaise conduite pour la fortune & l'avancement dans tous les temps & dans tous les lieux. Et comment en feroit-il autrement ? Cette sagesse rigide condamne une infinité de choses ; elle blesse sans cesse les modes , les usages reçus ; elle reformeroit presque tout si elle en avoit le pouvoir.

L'homme sage est regardé communément comme un homme singulier , extraordinaire : oui sans doute il l'est ; mais comment ? Dans ses hautes pensées il considère peu tous ces minutieux détails qui forment ce qu'on appelle la science de la vie ; le corps de la société ne se présente à lui qu'en grand ; sans cesse il s'élève jusqu'à l'ensemble de toutes les sociétés de l'univers. Au physique , toute la nature créée dépendante des mêmes loix , s'offre à ses yeux ; au moral , Dieu , l'homme naturel , l'homme civil , sous quelque forme politique que cette civilisation se soit établie : voilà les trois grands rapports auxquels il applique toutes ses pensées.

Que deviennent ensuite toutes ces institutions d'un état particulier , quelque grand qu'il soit , mais toujours si peu considérable dans le vaste tout de l'univers ? ces loix de quelques siècles , ces usages locaux de quelques années , & souvent de quelques momens ?

Que deviennent ensuite dans ce grand tout les actions d'un seul homme , renfermées dans un

petit espace, & bornées à un point de la durée? L'homme ordinaire est frappé de ce point; il ne voit que cet espace; il règle sur cela toutes ses démarches. L'homme supérieur examine la totalité des lieux, des objets, & le cours de tous les temps. En toute occasion les trois grands rapports dont j'ai parlé plus haut, sont la mesure de ses idées, celle de ses discours & de ses actions. Il n'envisage rien que sous cet aspect, il parle & agit constamment d'après ces impressions qui seules animent son intelligence.

Quelle n'est pas aussi la puissance de la pensée dans un homme de cet ordre? Certes, quoi qu'on en dise, elle est bien supérieure à toutes les forces physiques de la terre, même les plus imposantes; & il ne faut pas s'y tromper. Le maître de dix, de vingt millions d'hommes, a dans ses mains toute cette masse de forces. Il en dispose à sa voix ou sur la simple inspection de son ordre; effet surprenant, mais cependant juste & salutaire d'une loi constitutive, qui donne à un seul homme ce grand ressort de pouvoir par le seul effet de l'opinion: un produit aussi étonnant est la mesure de la puissance de la loi.

Malgré cela le sage, oui le sage tout seul, le philosophe, le législateur, & surtout ce dernier, sont bien plus puissans encore. Si leur pensée se grave, si elle fait autorité parmi les hommes, elle peut agir, & agit en effet sur une partie de l'univers. Elle embrasse tous les temps comme tous les lieux; elle détruit même, lorsqu'elle ne fortifie pas, toute autre espece de puissance. En un mot, rien n'est égal à sa force, parce qu'elle est celle de toute l'intelligence humaine, c'est-

à-dire, qu'elle est sans bornes, de même qu'elle est sans mesure.

Voilà quel est le caractère d'une tête pensante : voilà quel eût pu être Rousseau, s'il eût obéi avec liberté à l'impulsion de son génie. Parmi les hommes modernes, il est le seul, avec Montesquieu, qui ait eu l'esprit des anciens législateurs, à la vérité avec moins de concision & de majesté, quoiqu'avec plus de chaleur que lui. Il eut en outre quelque chose de plus précieux encore ; il eut, (car je ne peux me lasser de revenir sur ce point), il eut l'ame d'un des hommes les plus vertueux de la terre. Si ses idées en général, comme on le prétend, furent fort exaltées ; ses actions, sa conduite correspondirent parfaitement, autant que l'humanité le permet, à la hauteur de son système. L'homme en lui dans la pratique, fut au niveau de sa doctrine. Il s'égalà à ses pensées, de sorte que toutes les pièces de cet être surprenant paroissent analogues entr'elles, & forment un tout infiniment intéressant, qui mérite à plus juste titre l'admiration, qu'il ne blesse ou peut blesser par son peu de conformité à nos usages.

Ajoutons encore d'autres traits pour achever de représenter tout ce qui a constitué l'homme de génie & l'homme rare dont je parle.

Rousseau fut religieux. Tout esprit éclairé croit, & toute ame sensible aime. L'idée d'un Dieu est si intime, si consolante & si douce, qu'il n'y a qu'un être dépravé dans sa raison, & dénaturé par lui-même qui la rejette. Mais Rousseau crut & aima à proportion de ses lumières & de sa sensibilité ; & il écrivit sur ces matières, selon le degré éminent qu'avoient en lui ces deux qualités. Entre toutes les beautés

touchantes de son éloquence, c'est principalement dans la peinture qu'il offre souvent de la religion, qu'il est admirable. Il s'est exprimé sur ce sujet avec une persuasion si imposante & si vive, que cet homme vraiment sublime dans sa morale, peut passer pour le prédicateur de Dieu dans tous les cultes.

Je me plais, comme vous voyez, Monsieur, à réunir tout ce que j'ai pu apprendre de particulier sur le caractère de Rousseau; & j'ai de la satisfaction à me retracer à moi-même tous ses traits, en les consignant dans cet écrit.

Quelques personnes qui ont eu des liaisons avec lui, assurent qu'il a été plein d'amabilité dans l'âge où cette qualité éclate davantage. Ce point est peu important; mais ce qu'on voit clairement par ses écrits, c'est qu'il a été quelque chose de plus qu'un homme aimable, selon notre frivole acception, puisqu'il étoit né pour être invinciblement aimé: avec cela il est impossible de ne plaire pas. Il est une certaine chaleur de sentiment qui produit sur les âmes ce que le soleil, qui échauffe tout ce qu'il éclaire, opère sur le matériel de la nature. De tous les Auteurs connus, Rousseau est sans contredit celui qui a été le plus doué de cette chaleur communicative qui s'empare du lecteur, & qui fait qu'on aime avec tant d'intérêt la personne de l'auteur, & qu'elle paroît à tous les yeux aussi digne d'amour que de gloire.

On assure encore que Rousseau, fort méditatif par caractère, le devint ensuite de plus en plus par habitude. Les hommes de cet ordre l'ont toujours été. C'est même là un des signes par lesquels les têtes pensantes se manifestent aux

yeux de ceux qui savent juger de la nature de ce genre de taciturnité.

C'est uniquement dans la solitude que se forment les fortes impressions, & c'est de l'ame que naissent les grandes pensées : mot admirable du Duc de la Rochefoucault, qui s'applique si bien à Rousseau, défini tout entier par cette seule & belle maxime, que la Rochefoucault en l'écrivant, semble avoir apperçu dans l'avenir le célèbre citoyen de Genève.

Rien ne donne lieu à plus de réflexion que la vérité que je viens de présenter. En effet, au milieu des mouvemens divers de la société, les sensations se perdent ou s'effacent. Ce n'est vraiment que dans le silence, dans cette conversation intérieure, lorsque le trouble des objets du dehors cesse, que l'homme fonde son ame dans toute sa profondeur, & qu'il élève son esprit à toute la hauteur dont il est susceptible. Alors dans une pleine paix il goûte les vrais délices de la pensée; il s'instruit, & il doute, il devient meilleur, plus éclairé, & il apprend tout à la fois à être modeste. C'est-là surtout qu'il peut écouter la voix de Dieu au fond de son cœur, & qu'aussi-tôt la chaleur de ce sentiment intime lui en fait naître l'amour. C'est-là que, comme Pythagore, il entend, sans trop d'illusion, l'harmonie de tous les corps célestes; que descendant de-là sur la terre, il voit tous les êtres végérans, animés & sensibles, unis à son être par quelque rapport, rouler dans le temps & l'espace avec lui; & que considérant enfin son espece, il voit l'humanité entière rangée autour de ses regards; cette humanité si touchante dans les enfans, si sublime, si agissante dans l'âge mûr, si respectable & si instructive dans les vieillards. Par-

tout ailleurs les objets étrangers s'emparent plus ou moins de son ame & de son esprit. Dans l'étude, dans les écoles, dans le commerce, les facultés peuvent se développer & les lumières s'accroître ; mais pour bien connoître & pour sentir fortement, il faut toujours rentrer en soi-même, & y considérer les objets à fond & sous toutes les faces : voilà le seul moyen pour agrandir ses conceptions, le seul pour que la force de la pensée acquière, pour ainsi parler, toute sa latitude. Demandons-le aux hommes du caractère de ceux que je dépeins : ils nous diront tous que ce n'est qu'à la suite de ces momens d'une longue & profonde méditation, que la nature interrogée se montre ; qu'elle révèle au génie son confident, ses secrets les plus intimes ; qu'elle lui inspire ces belles images avec lesquelles il la caractérise, ou qu'elle lui manifeste ces heureuses inventions à l'aide desquelles il la découvre aux autres hommes.

L'esprit, pour éclater ou pour briller, peut avoir besoin de la société des autres esprits ; mais il ne faut au génie aucun de ces secours pour ses productions. Il a en lui sa fécondité & sa puissance ; il enfante seul, semblable à un volcan qui nourrit & puise en lui tous ses feux, & qui, lorsqu'il ne peut plus les contenir, les répand au-dehors avec un éclat & une explosion qui imite encore en cela parfaitement l'enfantement du génie.

Rousseau étoit tellement né pour ce recueillement d'esprit, qu'on le vit chercher toute sa vie la retraite, laquelle il eut le malheur de voir troubler souvent. Ami de la nature & des grands spectacles qu'elle offre, il préféra constamment le séjour de la campagne à celui des villes, &

consacra enfin à ce genre de vie ses jours, trop tôt terminés, dans la société de deux hôtes vertueux qui ont eu l'honneur & le bonheur de consoler ses dernières années, & qui possèdent aujourd'hui dans leur héritage les restes précieux de ce grand homme. Puissent, pour prix de cette action hospitalière, leurs vertus passer, selon le vœu de Rousseau, dans le cœur de leur fils, & puissent aussi s'y joindre toutes celles de l'homme dont ils ont honoré la vie! Ce bonheur, digne d'eux, est le plus grand que des mortels puissent éprouver sur la terre.

Je finis, Monsieur, cette lettre par le dernier trait que j'ai annoncé plus haut.

On a su que Rousseau, dans le déclin de son âge, & voyant arriver son dernier terme, dont la nature avertit toujours ceux qui ne veulent pas être sourds à sa voix, a terminé sa carrière par un écrit dont, comme il dit fort bien, il n'y a point eu & il n'y aura jamais d'exemple.

Cet écrit, dont la curiosité publique sera toujours avide jusqu'à ce qu'elle soit satisfaite, contient, à en juger par une belle préface qu'on a déjà fait connoître, les mémoires de la vie de Jean-Jacques; non ces sortes de mémoires dont on dispose le contenu sur l'intérêt de ses passions, ou sur celui de son amour-propre; mais la confession exacte que Rousseau fait à Dieu même de toute sa vie dans un écrit authentique, scellé de sa foi, où il a exposé le bien & le mal de toutes ses actions, sans avoir, suivant ses expressions, rien tû, rien dissimulé, rien pallié.

C'est avec ce livre à la main qu'il se transporte aux pieds de l'Eternel au jour du dernier jugement, & que là comparoissant avec tous les humains, il ose, sous les yeux de l'Etre su-

prême, se donner d'après sa conscience le témoignage que nul homme, faisant le même aveu, ne pourra dire avoir été meilleur que lui: déclaration bien haute, bien ferme, bien précise, mais qui, de la part d'un homme tel que Rousseau, authentique pleinement la vérité de son exposé, & le fondement du jugement qu'il porte en conséquence sur lui-même. En effet, quand on a, comme lui, connu si parfaitement le cœur humain & le sien propre, & qu'on a confessé ensuite sa vie entière, il faut être un ange pour porter de foi devant Dieu un semblable témoignage, ou un monstre pour le produire avec le désaveu secret de sa conscience.

Sous ce point de vue, que doit paroître l'entreprise d'un pareil livre? Quelle est la créature assez grande pour en concevoir seulement la pensée! Quelle est celle surtout assez courageuse, assez vraie pour l'exécuter de bonne foi? Quelle est celle enfin assez pure, pour qu'après une telle confession, il en résulte, non pas tant un témoignage aussi glorieux à produire pour soi, mais un témoignage aussi consolant pour un homme qui craint l'Être suprême & qui aime sincèrement la vertu? L'idée d'une pareille entreprise fait pâlir de crainte, ou transporte d'admiration. Oui, on le répète, il n'y a qu'un homme bien supérieur à la nature humaine qui ait pu l'exécuter, ou un être impie qui ait osé vouloir tromper les hommes, sans pouvoir croire tromper Dieu-même.

Vertueux Rousseau! on a bientôt porté sur toi son jugement. Toute ta vie dicte nécessairement la seule opinion qu'on puisse adopter sur un acte si essentiel de ta part. Oui, homme rare, & peut-être trop peu connu encore, malgré ton
grand

grand renom ! tu n'as point eu & tu n'auras point d'imitateurs ; ou si tu en as, tu n'auras jamais d'égaux.

Non, sans doute, tu n'as pas voulu mentir au ciel & à la terre dans un écrit si sérieux. Toutes les actions de ta vie cautionnent la foi de cet écrit ; & cet écrit, à son tour, sanctionne la pureté de ta vie. Ailleurs tu as parlé comme auteur ; tes lumières & ton génie t'ont inspiré : ici tu as écrit comme homme, & ta conscience a tout dicté. Toutes les critiques tombent ; tous les doutes cessent. Il faut te croire le plus coupable, le plus dépravé des mortels, ce qui n'est pas possible ; ou te considérer comme un homme unique pour la vérité, pour la droiture, pour la sensibilité de l'ame ; ce qu'il est si facile & si doux de penser d'après toi, tes actions & tes ouvrages.

J'oublie dans ce moment les charmes ravissans de ton génie. C'est à cet acte sublime que je m'arrête ; c'est ton ame que je considère ; c'est l'énergie si rare, & tout à la fois si honnête de cette ame que j'admire. C'est dans ton adoration profonde pour l'Etre suprême ; c'est dans cette affection innée pour tous les hommes ; c'est dans ta conduite constante envers eux & avec toi-même, que je te trouve supérieur à l'humanité ; & quand je réunis, par la pensée, ce que l'Auteur a écrit avec ce que l'homme a senti, exécuté & pratiqué, c'est alors que rapprochant la gloire éclatante de l'écrivain, du mérite plus parfait encore de la personne, je m'explique, après avoir excusé quelques écarts dans lesquels les hautes lumières ne servent que trop souvent à faire tomber, je m'explique, dis-je, sans nulle peine le pré-

tendu paradoxe de ta vie & de tes écrits. C'est alors que tu obtiens de moi plus que l'hommage dû au génie, celui du retour le plus tendre en mémoire de l'amour que tu as porté aux hommes, & que mon vœu le plus vif qui s'exauce chaque jour, est que ton nom soit placé parmi le petit nombre des noms précieux que l'estime des hommes se plaît à conserver.





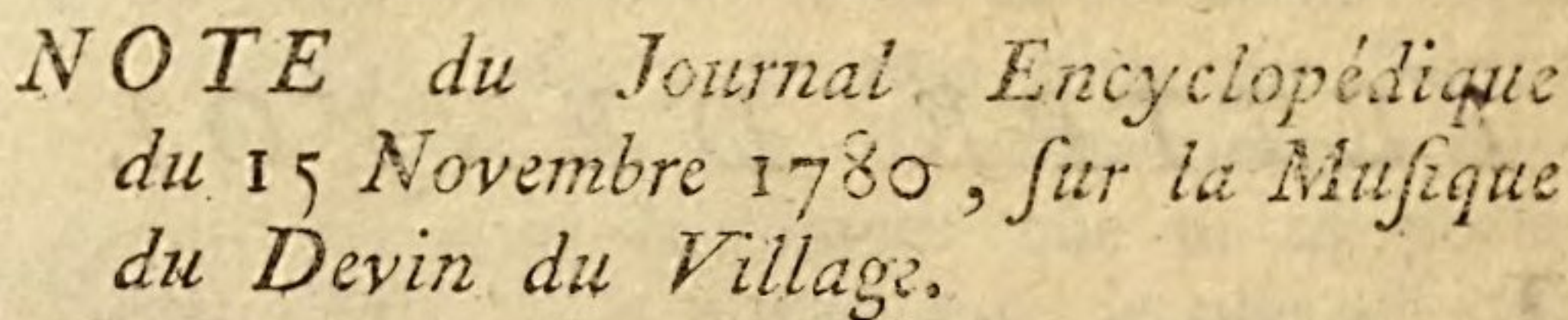
LETTRE D'ENVOI.

J'AI l'honneur , Monsieur , de vous adresser cette lettre concernant J. J. Rousseau , parce que je ne connois personne qui apprécie mieux que vous le mérite de cet Auteur , & qui rende en même temps plus de justice aux qualités de sa personne. On doit en effet mieux connoître les hommes à mesure qu'on leur ressemble davantage.

Un peu de loisir & l'envie de satisfaire mon cœur sur le compte d'un écrivain que je regarde comme un des plus beaux génies , & en même temps comme un des hommes les plus vertueux qui aient existé , ont seuls donné lieu à cette lettre. Je n'ai eu d'autre objet que de soulager mon ame , en répandant sur le papier les sentimens qui la pressoient en secret , & qu'elle n'a pu contenir plus long - temps. Cependant , je consentirois absolument que cette lettre devînt publique , si je pouvois croire qu'elle pût servir à faire connoître & aimer davantage un homme si intéressant à considérer pour la gloire & le bien de l'humanité. Dans tous les cas , je desire que l'Auteur de cet écrit soit absolument inconnu , & vous m'obligerez de ne pas même chercher à le pénétrer.

Recevez seulement , Monsieur , cet envoi comme un tribut que j'ai cru devoir à la justice plus particuliere que vous rendez à ce grand homme , & agréez en même temps celui de mon tendre attachement.

Je suis , &c.



» L'IDENTITÉ du nom de Monsieur Rouf-
 » feau de Genève avec celui de l'Auteur de ce
 » Journal, a occasionné une méprise dont on
 » va rendre compte, & qui a contribué à éle-
 » ver des doutes sur la musique du *Devin du*
 » *Village*. En 1750, M. Pierre Rousseau reçut
 » de Lyon une lettre qui étoit adressée tout
 » simplement: *A M. Rousseau, Auteur, à Paris.*
 » M. Jean-Jacques Rousseau n'avoit pas en-
 » core cette grande & juste célébrité dont il
 » a joui depuis cette époque; M. Pierre Rouf-
 » seau avoit déjà donné des pièces à trois théâ-
 » tres, & il étoit chargé d'un ouvrage public:
 » le facteur crut naturellement qu'elle étoit pour
 » celui-ci, qui en recevoit beaucoup. Cette let-
 » tre étoit conçue à-peu-près en ces termes:
 » *M. Je vous ai envoyé la musique du Devin*
 » *du Village, dont vous ne m'avez pas accusé la*
 » *réception: vous m'avez promis d'autres paro-*
 » *les; je voudrois bien les avoir, parce que je*
 » *vais passer quelque temps à la campagne, où*
 » *je travaillerai, quoique ma santé soit un peu*
 » *chancelante.* Cette lettre étoit signée Grenet ou
 » Garnier, autant que nous pouvons nous le
 » rappeler. Nous répondîmes tout de suite à
 » ce musicien, que sans doute il s'étoit trompé
 » dans la suscription de sa lettre, & que nous
 » l'en prévenions, afin qu'il s'adressât à la per-
 » sonne qu'il avoit en vue. (Observons que

» M. Jean-Jacques Rousseau n'étoit pas encore
 » connu, du moins à Paris). Comme nous ne
 » pouvions pas présumer que cette lettre dût
 » tirer à conséquence, nous négligeâmes de la
 » garder, & elle eut le sort de tous les papiers
 » qu'on croit inutiles, & dont nous étions alors
 » surchargés. Quand on donna en 1753 le *De-*
 » *vin du Village*, nous fîmes part de cette anec-
 » dote à M. Duclos, de l'Académie Française,
 » qui s'étoit déclaré ouvertement l'admirateur
 » de cet intermede; il parut en desirer quelque
 » preuve. N'ayant point retrouvé cette lettre
 » intéressante, nous écrivîmes à Lyon, d'où l'on
 » nous répondit que le musicien, dont nous de-
 » mandions des nouvelles, étoit mort depuis deux
 » ans. *Le Devin du Village* eut le plus grand suc-
 » cès. Les choses en restèrent là; mais ayant eu
 » occasion de parler dans notre Journal des ou-
 » vrages de M. Jean-Jacques Rousseau, nous osâ-
 » mes dire que nous doutions qu'il fût l'Auteur
 » de la musique de cet intermede; &, pour qu'il
 » ne prétendît point l'ignorer, nous lui envoyâ-
 » mes le volume du Journal dans lequel il en étoit
 » question: il garda le silence le plus profond.
 » Quelque temps après, en rendant compte d'au-
 » tres ouvrages de ce célèbre Ecrivain, nous re-
 » vînmes à la charge, & nous nous expliquâ-
 » mes encore plus clairement que la première
 » fois: même attention pour lui, même silence
 » de sa part. Nous avons eu depuis occasion de
 » nous rencontrer plusieurs fois, & jamais il ne
 » nous en a parlé. Pourquoi s'est-il tant élevé
 » contre ce bruit dont nous sommes les instiga-
 » teurs, & dans un ouvrage qui ne devoit pa-
 » roître qu'après sa mort? Au reste, il est très
 » possible que n'ayant pas jugé bonne la mu-

» fique du Compositeur de Lyon, il en ait fait
» une nouvelle, qui est celle que nous connois-
» sons; mais aussi pourquoi les morceaux, qu'en
» dernier lieu il a voulu substituer aux anciens,
» ont-ils été trouvés si médiocres, qu'il a fallu
» les faire disparoître à jamais, & en revenir
» aux premiers? Nous supplions nos lecteurs,
» ajoute l'Auteur du Journal, d'observer que
» nous n'avons pas attendu que la mort nous
» privât de cet homme illustre, pour élever un
» pareil doute, qui ne fait pas grand'chose à sa
» célébrité, & qui ne nous empêchera jamais de
» payer le juste tribut d'admiration que nous de-
» vons à son éloquence & à son génie. Nous
» aurions laissé en paix sa cendre, s'il n'avoit
» rien dit de ce qui regarde la musique du *De-*
» *vin du Village*, dans la brochure dont nous
» rendons compte «.



*LETTRE aux Rédacteurs du Journal de
Paris sur la Note précédente.*

MESSIEURS,

Aussi-tôt après la mort de Jean - Jacques Rousseau, on a imprimé qu'il étoit un artificieux scélérat.

S'il nous a trompés, quel homme devenant son accusateur ne nous seroit pas suspect? Avant de le traiter de fourbe, il faut avoir durant soixante ans, prouvé aux yeux de l'univers, qu'on ne l'est pas soi-même. Quiconque voudra lui contester sa vertu, nous doit de la sienne de bien puissans témoignages; & ceux qui avec un trait de plume veulent flétrir sa réputation, seront forcés d'avouer qu'il n'est personne au monde qui puisse se croire à l'abri d'un attentat si commode.

M. Pierre Rousseau, Rédacteur du Journal de Bouillon, semble l'accuser aujourd'hui, non d'artifice, mais d'une sorte d'imposture, & voici sa preuve.

En 1750, il reçut une lettre signée Grenet ou Garnier, adressée à M. Rousseau, Auteur à Paris, conçue à-peu près ainsi:

M. Je vous ai envoyé la musique du Devin du Village, dont vous ne m'avez pas accusé la réception. Vous m'avez promis d'autres paroles, je voudrois bien les avoir, parce que je vais passer quelque temps à la campagne, où je travaillerai, quoique ma santé soit toujours chancelante.

En 1753 Jean-Jacques donne le *Devin du Village*. M. Duclos est instruit du prétendu qui-proquo ; il paroît désirer quelque preuve , mais la lettre de Grenet ou Garnier a passé aux papiers inutiles.

On écrit à Lyon. Il résulte de la réponse que le Musicien dont on demande des nouvelles, est mort depuis deux ans.

Par la suite, le Journaliste de Bouillon élève à ce sujet des doutes ; il les réitere ; il rencontre Jean-Jacques qui garde le plus parfait silence.

Et tout cela paroît tendre à démontrer que Jean-Jacques a volé le *Devin du Village*.

J'ignore parfaitement quel peut être le motif de M. Pierre Rousseau dans cette affaire ; j'ignore s'il a existé un Grenet ou Garnier ; si cet être incertain a écrit la prétendue lettre ; mais supposons tout cela vrai : je puis , ce me semble , opposer mes doutes à ceux de M. Pierre Rousseau , quand il oppose les siens à une possession qui , depuis trente années , n'a encore été contestée que par lui.

Or , Messieurs , il me paroît douteux 1°. que vos lecteurs agissent autrement que M. Duclos , & qu'ils veuillent juger sans preuve.

2°. Il me paroît douteux qu'un à-peu-près rende fidèlement le sens d'une lettre reçue il y a trente ans ; car , la moindre altération seroit ici très importante. Si par exemple , au lieu de lire d'autres paroles , on lisoit des paroles , le cas deviendroit moins grave.

3°. Il me paroît douteux qu'un Musicien habitant une ville telle que Lyon , doué d'assez d'intelligence pour composer la musique du Devin , dans la relation qui existe de toute nécessité entre les deux compositeurs du même ouvrage ,

vrage, soit assez inepte pour adresser bêtement sa lettre à *M. Rousseau, Auteur à Paris*. Ce conte puérile est calqué sur une balourdise connue, & depuis long-temps les Parisiens l'ont attribuée à des campagnards.

4°. Si tout autre avoit reçu une lettre si singulièrement suscrite, il eût au moins présumé que la musique envoyée sous la même adresse, avoit eu le même sort, & que Jean-Jacques, Musicien de profession, pouvoit très bien l'avoir refaite après trois ans d'attente inutile; lui qui a bien fait le Dictionnaire de musique sans contredit.

5°. La mort d'un homme ne prouve pas qu'on l'ait volé, au lieu que cette mort arrivée à point nommé, établit un doute violent sur une lettre égarée si mal-à-propos. Pourquoi *M Grenet* ou *Garnier* n'a-t-il dit mot à personne de son ouvrage, ni de ses espérances? Pourquoi n'a-t-il pas laissé d'esquisses même imparfaites? S'il n'avoit été que chargé de faire représenter l'opéra, toujours en supposant la lettre vraie, cette bévue seroit cruelle.

6°. *M. Pierre Rousseau* élève à deux reprises des doutes dans son Journal, dont il adresse un exemplaire à *Jean-Jacques*.

D'abord, au lieu d'élever simplement ses doutes, il en falloit nettement rapporter la pitoyable cause; ensuite il n'est pas sûr que l'Auteur d'*Emile* ait pris la peine de lire le Journal de Bouillon.

7°. *M. Pierre Rousseau* a depuis rencontré plusieurs fois Jean-Jacques, lequel a toujours gardé le silence; & cette indifférence apparemment a choqué *M. Pierre Rousseau*: mais elle n'établit aucune présomption raisonnable contre

Jean-Jacques, qui a paru s'inquiéter si peu des doutes du Journaliste.

8°. Pourquoi, dit encore celui-ci, réclame-t-il la musique du Devin du Village dans un ouvrage qui ne devoit paroître qu'après sa mort ? Et pourquoi le Journaliste de Bouillon veut-il qu'on ne réclame pas après sa mort ce qu'on s'est attribué toute sa vie ?

9°. Mais, ajoute-t-il, si Jean-Jacques est auteur de la première musique du Devin du Village, pourquoi la seconde est-elle si médiocre ?

Je pourrois, à mon tour, demander à M. *Pierre Rousseau* en quoi cette dernière lui a paru si médiocre ; je pourrois lui demander par quelle raison il exige que de deux musiques, faites sur les mêmes paroles, l'une dans le premier feu de la composition poétique, l'autre dans un âge avancé ; l'une dans une obscurité paisible, l'autre dans les chagrins d'une gloire persécutée ; l'une avec le desir de charmer dans un nouvel art & dans un nouveau genre, l'autre avec la douleur d'avoir trop bien réussi ; pourquoi, dis-je, M. *Pierre Rousseau* voudroit-il exiger que la dernière fût la meilleure ?

Vous témoignez, Messieurs, pour l'admirable Genevois, une si parfaite vénération, que j'ose vous prier de déposer dans votre Journal des réflexions qui ont moins pour objet d'établir en sa faveur une défense surabondante, que de montrer combien ses adversaires font quelquefois mal-adroits, & combien leur acharnement est coupable. J'ai l'honneur d'être, &c.

Signé le FEBVRE, auteur du nouveau Solfège.

Fin du cinquieme Volume.



T A B L E
DES DIFFÉRENTES PIÉCES

Contenues dans ce Volume.

RÉPLIQUE de M. Borde à la réponse de M.
Rousseau, ou second Discours sur les avanta-
ges des sciences & des arts. Pag. 5

L'HOMME moral opposé à l'homme physique, ou
réfutation du discours sur l'origine de l'inéga-
lité. 85

LETTRE sur J. J. Rousseau adressée à M. d'Es... 258

NOTE du Journal Encyclopédique du 15 Novem-
bre 1780 sur la musique du Devin du Village. 308

LETTRE aux Rédacteurs du Journal de Paris sur
la note précédente. 313

Fin de la Table.



Rousseau, Jean-Jacques,

Oeuvres complètes

Bd.: [29]

1784

Coburg, Landesbibliothek -- C II 5/15(5/6)
urn:nbn:de:bvb:12-bsb11919283-3